

**CAHIERS
FRANCO
POLONAIS**

**DÉCEMBRE
1946**

CAHIERS FRANCO- POLONAIS

DÉCEMBRE
1946



CATHERS

FRANCO

ROBONAR

INVALIDES

— Edité par le Bureau d'Informations Polonaises —
12 bis, Avenue Elisée-Reclus — PARIS (VII^e)
Tél. : INValides 37-00 et 81-52



SOMMAIRE

Tant que nous vivons	Julien PRZYBOS
Respect de l'homme	Stéphane ZOLKIEWSKI
L'épreuve du feu	Thaddée HOLUJ
Réponse	Adam WAZYK
La Terre, la Terre	François GIL
Conversation	Antoine SLONIMSKI
La ville insoumise	Casimir BRANDYS
★ ★ ★	Ladislas BRONIEWSKI
Le commandant Hubert	Adolphe RUDNICKI
Ennui	Julien TUWIM
Catholicisme et patriotisme ...	Christophe RADZIWILL
Au nom de Toi	ZBIGNIEW BIENKOWSKI
Un ambassadeur de la pensée française en Pologne : Boy- Zelenski	Irène KRZYWICKA
La poésie française	Adam WAZYK
Le Pont	Georges PUTRAMENT
L'Héroïsme dans Conrad	Jean KOTT
Notes sur Mallarmé	Mathieu ZUROWSKI
Avant les élections en Pologne	Zbigniew MITZNER
Chronique économique	
L'enseignement	
Les centres intellectuels	Georges ZAGORSKI
La poésie	
Le roman	
Les murs de Jéricho, de Breza .	
Le lac de Constance, de Dygat .	Jaroslaw IWASZKIEWICZ
Les arts plastiques	
La musique	
Le théâtre	Georges ZAGORSKI
Le cinéma	
Bibliographie	
La Pologne à l'UNESCO	

Julien PRZYBOS

Tant que nous vivons

« La Pologne n'est pas morte encore
Tant que nous, nous vivrons... »

début de l'Hymne national polonais.

LE grondement du canon
à la hauteur des incendies
grandit.

Le ciel s'écroute avec fracas.
Cloué au sol par les obus,
désarmé, j'implore,
tel un condamné, sa grâce,
un fusil,

seul,
d'un cri qui n'atteint personne.
Et, seul, d'entre les Morts,
je ressuscite.

*Mon regard,
happé par la trajectoire des obus,
sur les ruines de Varsovie,
retombe.*

*Et soudain, dans mes oreilles douloureuses,
retentit le sanglot des Hommes,
Et,
prêt à exploser,
leur Silence.*

A cet instant tombait mon frère.

*Adieu, vous, tous les Survivants
qui fuyez le sol de la Patrie
pour chercher des armes ailleurs,*

*pendant que moi, du souffle des encor vivants
et de leur dernier rôle
dans cet abri en miettes
je pourrai recréer notre Hymne national.*



Stéphane ZOLKIEWSKI

Stéphane ZOLKIEWSKI est vice-président de la Société des Gens de Lettres et rédacteur en chef de la Revue littéraire « La Forge ». Après avoir fait des études approfondies de philosophie, il s'est adonné au journalisme, traitant des problèmes scientifiques, littéraires et politiques avec une égale maîtrise. Il est actuellement député au Conseil National où il est président de la Commission de l'Enseignement.

Respect de l'homme

Que valent une philosophie, un système politique ou social qui ne tiennent pas compte des droits de l'homme ? L'expérience de cette guerre fait sentir aux peuples avec une acuité nouvelle la valeur absolue de ce principe. Ceux-là qui auraient pu perdre de vue la « primauté de l'humain », y reviennent aujourd'hui. Et l'on en vient à comprendre, également à la lumière des faits, que cet idéal demeure lettre morte si on ne l'introduit pas dans la vie réelle. En cela réside la nouveauté de l'orientation de notre temps : un humanisme ayant à cœur d'agir.

Droits de l'homme, voici déjà quelque cent cinquante ans que cette idée, glorieusement proclamée, court le monde. Son application à l'organisation de la société conduisit, au cours du siècle dernier, au libéralisme économique. Et que signifiait en fait le libéralisme économique ? C'étaient la faim, les crises, le chômage, l'incertitude du lendemain, d'« excédent de café » servant de combustible aux locomotives et le blé « de trop » jeté, à la mer tandis que des êtres humains vivaient dans la misère.

Comment se fait-il que tel fut le résultat d'un noble principe ? C'est que l'idée en était conçue sous un aspect purement restrictif : suppression de toute contrainte sociale pour assurer à l'individu le libre exercice du maximum de droits, sans souci de la communauté, suppression de tout contrôle — le régime d'exploitation sociale restant intact. En fait, le mépris le plus profond de l'humanité formait le fonds de la vie économique, mue par le principe capitaliste du gain indifférent aux besoins humains. Toute velléité de réforme était annihilée au nom de la liberté, et se perpétuaient les formes existantes du mal et de l'oppression.

Ceux-là qui eussent soucrit le plus volontiers à l'idée de réformes ne tentaient rien, ne voulaient rien tenter, ironiquement sceptiques en la possibilité d'organiser un monde plus humain. Si même on parvenait à leur faire reconnaître que l'on peut, et que l'on doit s'efforcer de réaliser les réformes indispensables de la société, ils persistaient à ne tenir aucun compte du réel, de ce réel indépendant de nous qui conditionne toute action. Passifs, ils laissaient tout aller à l'encontre de leurs aspirations. Mais au fond, les réformes, les désiraient-ils vraiment ? Ce n'est point l'être humain que l'on respectait, mais les idées. On restait obstinément attaché à l'utopie, se refusant à tout effort du moment que le réel, qu'il eût fallu prendre tel quel pour le transformer, contrariait les belles constructions de l'esprit. C'est ainsi que l'œuvre concrète de réforme des institutions n'intéressait point les « idéalistes », c'est ainsi également qu'au nom des principes on ne voulait point entendre parler des mesures de limitation à une liberté absolue, nécessaires pourtant en fait pendant la période transitoire de la construction d'un monde démocratique. Qu'étaient au fond ce scepticisme, ces hésitations, ces refus ? Mépris des hommes et de leur avenir, inaptitude à croire en la possibilité de l'homme à réaliser quoi que ce soit de grand.

A cette attitude s'oppose celle d'un humanisme actif, rempli de foi en l'avenir et résolu, qui envisage l'homme dans sa réalité historique et convie l'individu à participer à la construction d'un monde meilleur — en lui en donnant les moyens. Si nous voulons sincèrement rendre effectif notre idéal de respect de l'homme — et qui se refuserait à cette tâche ? — sachons recourir aux seules méthodes possibles, préoccupons-nous des conditions concrètes indispensables à la réalisation de notre but. Construisons un régime adéquat. Utilisons pour cela les moyens techniques à notre disposition (organisation politique, sociale, économique), et enfin, et surtout peut-être, considérons d'un regard lucide le facteur humain. Les hommes sont l'instrument des réformes; prenons-les tels qu'ils sont, en tenant compte de leurs faiblesses. Sans doute les imperfections individuelles freineront-elles la marche de l'ensemble; il faut s'y attendre et procéder en conséquence.

Notre tâche est de bâtir un régime de démocratie politique, sociale, économique, organisé de la façon la plus scientifique, en conformité avec les exigences de notre époque, et avec les contraintes nécessaires que cela comporte. La réalisation de cette œuvre s'accompagnera tout naturellement d'une vie plus humaine assurant la liberté et le respect de l'homme, qui, sans cela, resteraient un leurre.



Plus à même que bien d'autres pays de saisir la nécessité de réformes effectives, la Pologne s'y met à présent avec d'autant plus d'ardeur. C'est qu'elle attendit fort longtemps, restant toujours à mi-chemin de la réalisation tandis que les pays occidentaux tiraient d'immenses forces de réformes

d'envergure menées à bonne fin. Rappelons, comme réforme révolutionnaire, celle qui s'opéra dans le domaine agricole, au XVIIIème siècle, en Grande-Bretagne. Grâce au regroupement des terres, les méthodes de culture se modernisèrent en même temps que les paysans dépossédés, immense armée de main-d'œuvre, mettaient en marche l'industrie. Dès lors, l'industrialisation de l'économie britannique s'opéra avec dynamisme, rapidité, efficacité.

Rien de tel en Pologne, où la révolution des méthodes de production ne se fit sentir que par contre-coup et s'opéra sans ordre. Ce pays devint la proie du conquérant économique étranger, ajoutant son exploitation à celle de l'occupant également étranger. Mais l'élément autochtone eut aussi sa part dans cette situation arriérée. Inchangées depuis des siècles, les méthodes de production s'avéraient surannées. Pour y remédier, la classe privilégiée ne connaissait qu'une solution — accroître les charges pesant déjà lourdement sur le seul élément productif du pays : le prolétariat. S'ensuivait une misère inimaginable. Seul le progrès technique, accompagné de réformes conséquentes, eût pu avoir raison de cette misère. Et tant que subsistait cette misère, parler du respect de l'homme restait amère ironie.

Conscientes de cela, les meilleures forces du peuple polonais s'absorbèrent pendant l'entre-deux-guerres dans la lutte pour les deux réformes, auxquelles se ramenaient tous les problèmes politiques, sociaux, économiques de la Pologne. Affranchir le paysan par la réforme agraire, briser les monopoles du grand capital par la réforme industrielle. Autour de ces deux problèmes s'axait toute la politique polonaise. Après tant d'années d'attente, la Pologne les voit enfin résolus.



Après 1918, le jeune Etat polonais ne s'était relevé que lentement ; aujourd'hui, les dévastations sont hors de proportions avec ce qu'elles étaient alors. La population a subi une saignée terrible, et pourtant cette fois, le rythme de la reconstruction polonaise est infiniment plus rapide et dépasse même en promptitude celui d'autres pays. Ce résultat est dû à l'orientation résolue du pays vers une démocratie intégrale. Les données statistiques aussi bien que les résultats évidents attestent l'efficacité des réformes entreprises et déjà poussées fort loin.

L'économie industrielle planifiée permet de faire face aux besoins exceptionnels de l'heure.

Le système économique planifié a permis d'employer des moyens de relèvement inconcevables dans un pays autrement organisé. C'est ainsi que la vente à perte aux particuliers, par l'Etat, (170 zlotys la tonne de charbon au lieu de 8000 au marché libre) permet de hâter la reconstruction dans une période difficile. C'est ainsi par voie de conséquence, que la Pologne est un des tout premiers pays à supprimer peu à peu le rationnement, par

le moyen de l'accroissement de la production alimentaire. Et l'on rendra possible l'achat direct par le consommateur, grâce à une réforme totale du système d'échanges et à une refonte de celui des transports.

Le succès de la réforme agraire est plus évident encore. Les campagnes s'animent. Les organisations paysannes prennent de l'ampleur et participent de plus en plus activement à la vie publique du pays, la vie politique s'y développe, et, enfin les Universités populaires, foyer de culture pour les paysans si défavorisés jusqu'à présent, étendent de plus en plus leur rayonnement. Ainsi par paliers se réalise, par une action concrète et systématique, l'égalité de droits réelle pour les ruraux.

Assurer le respect des droits de l'homme en matière sociale c'est faire en sorte que les besoins sociaux fondamentaux soient assurés au mieux des intérêts tant individuels que collectifs. C'est ce que réalise la coopération que nous développons systématiquement comme méthode de règlement de la production et des échanges, des prix et des marchés. Le contrôle social que cela suppose est assuré par les Conseils d'entreprise; on le trouve à la base des Conseils nationaux autonomes, chargés entre autres choses des projets de travaux publics à l'échelle communale, départementale et nationale. Le système est complété par un rôle semblable de contrôle social dévolu aux organisations professionnelles et économiques, telles l'Association d'Entraide Paysanne.

Enfin, l'on ne perd point de vue le droit à l'instruction, qui constitue l'un des droits les plus imprescriptibles de tout citoyen. Un enseignement à la portée de tous est à la fois la condition et l'un des aboutissements essentiels d'une véritable démocratie. La tâche qui s'offrait à ce sujet aux Polonais était immense; on a déjà beaucoup réalisé. En dehors du cycle scolaire normal, réorganisé de fond en comble dans le sens de la démocratisation, est créé peu à peu tout un système d'enseignement pour adultes. Un vaste et dense réseau de cours de perfectionnement professionnel d'une part, de l'autre de cours « complémentaires » (cours de Faculté pour étudiants non bacheliers, entre autres) permet tout à la fois d'assurer l'instruction professionnelle et de donner à tout citoyen la possibilité de poursuivre ses études aussi avant qu'il le désire. Les Universités populaires peuvent se faire gloire d'un rayonnement immense.

Quelles meilleures assises à une société où chacun jouira de la liberté la plus pleine et où règnera le plus réel respect de l'homme que les réalisations de fait déjà effectuées et celles qui, dans l'avenir, seront menées à bien dans le même esprit ? Ce sont là les outils propres à réaliser notre but : une vie pleinement démocratique. Aux actes seuls se reconnaît l'humanisme sincère.

L'épreuve du feu

Le lendemain de la nomination de Skrzynecki (1), l'état de siège fut proclamé à Varsovie ; tous ceux qui devaient s'enfuir étaient déjà partis, en particulier messieurs les Députés. On compléta les effectifs du régiment de Mateusz avec les débris du 9^e régiment, comblant ainsi les vides. Ce soir-là, Szydowski, accompagné du prêtre Generowicz, se rendit au bataillon et, prenant à part Mateusz, Mucha et un groupe important de fantassins, ordonna, sans beaucoup de préambules :

— Que ceux d'entre-vous qui sont paysans lèvent la main.

Toutes les mains se levèrent, à l'exception de celles de Mucha et de Kowalski. Ce dernier s'emporta, mais c'est tout de même d'une voix calme et nonchalante qu'il prit la parole :

— En voilà une question, citoyen, paysan ou non ! ici le peuple est présent ; comprenez-vous ?

Le prêtre le foudroya du regard, sortit des rangs et, agitant les bras, tel un immense oiseau gras et noir, se mit à expliquer aux soldats :

— Mes amis écoutez-moi. L'heure sacrée approche où s'accomplira ce qu'on vient de dire. Aujourd'hui encore vous êtes un peuple pourchassé et obscur, dans l'éloignement de la lumière de Dieu. Aujourd'hui Szaniecki, votre ami, a déposé devant le maréchal un projet de loi qui vous donnerait la propriété de la terre. Amis, ce n'est que le premier pas.

— Comment ça, mon Révérend Père, la propriété terrienne ? demanda Borek.

Le prêtre expliqua patiemment comme à des enfants :

— La parole du Christ s'accomplira ; à tous, en toute justice, selon leur travail. A vous, mes enfants qui par votre labeur et à la sueur de votre front, avez labouré la terre, la terre appartiendra. Il n'y aura plus de fiefs, il n'y aura plus de seigneurs ni de gros propriétaires, ce sera le nivellement de toutes les conditions. Comprends-tu ?

— Non avoua Borek en toute franchise, bien qu'il se sentit tout bête et qu'il regrettât déjà d'avoir posé cette question. Mais comment ça, mon Révérend Père, alors nous recevrons la terre, ils vont nous donner toute la terre, comme ça, à nous des soldats, gratuitement ?

— Quel Thomas incrédule ! Je répète que tous ceux qui travaillent la terre la recevront en propriété, si seulement les seigneurs... ajouta-t-il tristement.

— Oh ! les seigneurs ne la donneront pas, lança Labudziak, se souvenant de sa triste condition à Lipki Male (le « Petit Tilleul »).

(1) Le général Skrzynecki fut l'un des chefs du soulèvement de 1830.

— Et moi je vous dis, citoyens, répliqua Kowalski, qu'ils la donneront, parce qu'ils y sont obligés.

— Toi, un noble, tu parles ainsi ! Tu le promets, mais tiendras-tu parole ?

— Monsieur le sergent..

— Silence ici. Vous faites des meetings dans l'armée, mon Révérend Père ; je m'excuse de vous interrompre mais il ne faut pas leur en conter.

— Oh ! c'est bien vrai, mon adoré, oh ! c'est vrai ; pour en conter au pauvre peuple, on lui en conte, soupira Tazniuk on a besoin du paysan, car, sinon, qui se battrait ? Et puis après, marche droit et boucle la. Nous en savons quelque chose.

Cette conversation n'impressionna point Mateusz. A quelques temps de là, il sonda Kowalski :

— Toi réponds-moi donc, mais sans te faire prier et sans faux fuyants : qu'est-ce qu'il y a au fond de toute cette histoire de terre et de seigneurs ?

— Tu tiens à le savoir ? Et toi, qu'en penses-tu, est-ce juste ?

— Qu'est-ce qui est juste ?

— Pour la terre, c'est évident. Toute ta vie, tu trimes sur la terre d'autrui, on te tanne la peau, tu crèves de maladie ou de faim et pendant ce temps le seigneur s'amuse comme sous le roi de Saxe. Je pense qu'autrefois il n'en était pas ainsi : les seigneurs au moins se battaient, c'est pourquoi ils possédaient tout. Maintenant, c'est toi qui te bats ; les seigneurs ne font que donner des ordres, s'allier ou se disputer à la Diète.

— Et la terre ?

— La terre, citoyen, c'est comme une femme, il faut la prendre sans attendre qu'elle vienne à vous.

— Ce serait très bien, avec cette terre, si c'était vrai. Mais c'est certainement un mensonge, à moins qu'ils ne la donnent.

— Va donc ! sot ! c'est pour ça qu'on fait la révolution !

— Ce n'est donc pas pour chasser les Moscovites ?

— Dans cette affaire, ce n'est pas des Moscovites qu'il s'agit ; là-bas les paysans sont les mêmes et les seigneurs pires encore. Songez que c'est pour notre liberté et la vôtre que nous nous battons, citoyens ? C'est-à-dire pour eux, également.

Borek hochla la tête. Ils se battaient cependant contre les Moscovites, et pas seulement contre les seigneurs, mais contre la fourmillière des soldats, contre les paysans russes. Il y avait là quelque chose qui clochait. Il ne voulait pas poser davantage de questions, pour ne pas irriter Kowalski. Enfin, avec cette terre, on verra bien, peut-être la donneront-ils ?





Olem

Réponse

*P*AR la voix de ceux qui sont tombés, crient
les murs sanglants de Varsovie :

— Quel sera votre compte ?

Nous répondrons :

— Le sang !

— Que paierez-vous pour l'invasion,
pour la femme devenue folle,
pour la balle au cœur de l'enfant ?

Nous répondons :

— La baïonnette !

*.. Pour notre langue méprisée,
comment seront-ils payés ?
Quels mots pourrez-vous bien leur dire ?
Nous répondons :*

— Une grenade !

*Devrons-nous longtemps demeurer
dans une agonie non éteinte ?
L'extermination ? Le salut ?*

— Dites :

— Frères, aux armes !..



François GIL



“La terre, la terre...”

« ...Eh bien, il est venu, à présent, le temps de ce régime nouveau, du partage de cette terre... »

(le maire de Slocina, 17 octobre 1944).

En long, en large, s'étend la terre. Les gens disaient d'elle : « C'est au château, c'est au seigneur ». Sans verger ni maison pour l'arrêter, le vent soufflait au loin. Et les blés s'inclinaient se redressaient... Les guérets étaient au seigneur ; près du cimetière, jusqu'au petit bois, c'était au curé ; ici, c'était aux paysans. C'est ainsi qu'était répartie la terre — la terre qui se montrait à nos yeux en même temps que notre mère — et notre vie se répartissait de la même façon.

La terre, ici, c'était la vie.

Celui qui avait du bien on l'appelait « maître » au village, il avait l'oreille des fonctionnaires, on le nommait conseiller municipal, voire juge de paix. Il allait à la ville en carriole, il avait son banc à l'église, aux processions, il portait la bannière et il lui arrivait même de tenir le dais au-dessus du prêtre s'avancant avec le bon Dieu. Celui-là à chaque fête, à chaque foire, commandait pour ses

enfants de nouveaux costumes, de nouvelles chaussures, se faisait mettre à la ville des dents en or, bien sur le devant ; il employait un garçon ou une fille de ferme.

Celui qui n'avait pas de terre allait « chez le seigneur » pour la moisson, pour biner les pommes de terre, chez les cultivateurs pour le battage. Au printemps il creusait à la carrière ou allait casser les cailloux sur la grand'route. Quelques-uns travaillaient à la ville à faire du béton, des filles allaient à la tuilerie. Le reste allait servir en ville ou partait pour la France.

Personne ne voulait d'une fille qui n'eût pas de champ. « Qui la prendrait ? elle n'a point de bien ». Les gens hochaient la tête, elle devenait « vieille fille ». Les filles des « richards » et des cultivateurs de leur côté, faisaient longuement « leur choix », pour ne pas épouser un « n'importe qui », attendaient un futur qui eût du bien ou de l'instruction. Le « richard » allait avec un autre « richard » en « épouseux » dans tous les villages, à la recherche d'une fille pourvue d'un domaine et sachant diriger une exploitation. Les « richards » allaient à la noce avec huit ou dix charrettes, les indigentes avaient à peine de quoi en rassembler deux. Quand un « richard » mourait, le curé sortait sur la place à sa rencontre ; les pauvres, plus d'une fois, n'avaient pas de quoi payer un coup de goupillon.

Les gens lésinaient sur la nourriture, sou après sou pour acheter du bien. Ils labouraient les prés et les paturages : ça faisait encore un peu de terre.

Le fils battait le père quand il ne voulait pas lui faire cession de la terre, et il le battait encore après le transfert lorsque, devenu incapable de travailler, « il se boissonnait pour ren ». Un petit nombre de paysans revenaient d'Amérique et c'étaient eux qui avaient les meilleures exploitations dans le village ; ils achetaient l'une après l'autre les meilleures terres, construisaient les plus beaux bâtiments. Les parents de ceux qui étaient restés en Amérique recevaient encore des dollars dans les lettres, mais il n'y avait plus de bonne terre à acheter ni personne pour en donner à bail. Du Brésil, de Parana, venaient des lettres : il y avait beaucoup de terres là-bas, mais personne n'avait hâte d'y partir et d'ailleurs l'Amérique ne laissait entrer presque personne ; seuls obtenaient des autorisations d'embarquer ceux qui étaient nés là-bas qui en étaient « citoyens ».

Il ne restait à mon père qu'à remplir des « papiers » à la mairie pour émigrer en France. Il répétait ensuite que « le mieux c'est encore un bout de champ », il voulait encore avant sa mort amasser de l'argent pour acheter ne serait-ce que deux petits arpents : « Fasse le bon Dieu qu'il n'y ait pas de guerre, quand on cessera de payer ma retraite, vous aurez toujours où venir passer cette chienne de vie ».

Les guerres se succédaient. Les vieux racontaient au battage « la guerre d'Autriche » et même l'autre, la première, Sadowa, quand ils faisaient douze ans de service et montaient à l'attaque dans la « bife ». Quelque part dans le monde, les gouvernements changeaient, il en naissait de « nouveaux », mais ici tout se faisait selon la terre et seule la terre pouvait changer la vie des hommes.

Depuis la nuit des temps les gens s'intentaient des procès pour la terre. Le dimanche ils allaient à l'église les jours de la semaine au tribunal. La paroisse comptait trois prêtres, cinq juges et onze avocats. Les paysans avaient « leurs » avocats et les avocats « leurs » paysans. Chez chaque homme de loi quelques demoiselles de la ville faisaient des écritures pour trente zlotys par mois. « Etre employée chez l'avocat » vous faisait demander des conseils, vous conférait un rang supérieur. Ces demoiselles allaient à la messe de neuf heures à laquelle

assistaient les « châtélains », et pourtant chez plus d'une on eût cherché en vain quelque « intrusion ». De père en fils, de mère en fille les gens s'assignaient pour leur « part », pour l'« égalité des arrérages ». Non qu'il se fût agi précisément de telle parcelle déterminée (les avocats coûtaient plus cher que le lopin de terre et on pourrait en avoir dix autres pour le prix) mais pour qu'« il » ou « elle » — « l'autre » — ne l'ait pas. Pour qu'il ne gagne pas un procès à propos de terre.

Les gens votaient pour différents partis qui promettaient le morcellement, « la terre aux paysans ». Durant les élections ils dressaient des échelles contre les fenêtres du secrétariat de la mairie, épiaient la relève, s'il n'y avait pas de fraude dans la commission si l'on ne subtilisait pas leurs bulletins de vote. Ils allaient aux meetings, faisaient bénir leurs étendards. Quand tout cela ne leur eut pas donné la terre, ils cessèrent. Et les vieux, comme par le passé, se réservaient leur bien en viager et les fils les battaient, pour qu'ils mourussent plus vite.

Tel était le mirage de la terre.

En l'automne 1944, la terre vint à eux.

Le temps est venu d'un régime nouveau, du partage de cette terre ; elle est venue, la réforme agraire. Mainte guerre a changé bien des choses à la campagne. L'un ou l'autre ne rentrait pas. Lorsque le front passait par le village, quelques chaumières brûlaient, quelques personnes étaient tuées. Mais le « richard » restait le « richard », le pauvre, le pauvre, et leurs enfants de même. La terre aussi restait la même : terre du paysan, terre du seigneur.

Et voilà que la terre a changé, que la vie a changé.

Aujourd'hui, cela leur était déjà sorti de la tête. Quelle langue étrange me parlait ce paysan ! « La ligne doit coûter 3.000 par immeuble et 1.000 par lampe. Je les donnerais de suite pour en finir avec les taches de graisse et la fumée. Et je ferais la cuisine avec. Tout. Un confort, mon vieux, du tonnerre de Dieu ! A présent on l'installe à Boguchwala et à Zwieczycza. Dans rien de temps elle sera chez nous. Un pas. Tour à tour, elle vient dans toutes les communes ».

Oh non ce n'était pas un homme avancé, ni un radical. Il n'était affilié à aucun parti. Si vous connaissiez ses « idées politiques », vous l'appelleriez sûrement réactionnaire. Mais il s'était produit là quelque chose d'étrange. Aux vacances nous parlions toujours de chevaux. Il possédait les plus beaux chevaux du village. Et aujourd'hui ce paysan parle le langage de Zeromski. Il ne tirait plus sa joie de ses chevaux. Ses beaux morceaux au poil ras, qui reluisaient tant au sortir du bain dans la rivière, qui trottaient de si fière allure dans le village, ce n'était plus son univers. Il était à un carrefour. Ses mains serrées comme s'il tenait encore les rênes, se dressaient en l'air tels des pylônes ; ses paumes avaient l'air de saisir déjà les câbles électriques qui lui apportaient à lui, le premier dans son village, la lumière brillante, confortable. Lui le premier dans son village, serait délivré des bouteilles de pétrole, des verres enfumés, de l'allumage de la cuisinière, du bois mouillé, de la suie et des cendres.

Quelle gêne m'apportaient ici mes erreurs puériles ! Je ne savais que poser des questions sur le partage eux parlaient d'électrification ! Comme la terre les a modifiés plus vite que nous, qui avons grandi sur ces champs et dans ces fermes, mais que d'autres sphères ont soustrait à leur évolution. L'année 1939

avait été la dernière où nous ayons eu une langue commune, acquise dès l'enfance : chevaux, harnais et foires. A présent, souvent nous ne nous comprenions plus, nous, façonnés par une autre société, nous, anciens, et eux, futurs possesseurs de lampes électriques. Les gentilhommières se dressaient comme autrefois, mais la neige tombait maintenant dans le château à travers les fenêtres vides, arrachées ; mais les charpentes des hangars et des écuries seigneuriales, gisaient renversées, les chevrons et les lattes pourrissaient à demi démolis. Au village on rappelait le temps de la réforme du ton de nos conversations des vacances d'antan lorsqu'on venait à poser des questions sur quelqu'un qui était enterré depuis longtemps : « Hum, ça va faire un an qu'il est mort. Quoi, vous ne saviez pas ? » Et l'on ne nommait plus cet homme ; à quoi bon en parler, du moment qu'il ne vivait plus.

Un deuxième, puis un troisième paysan parla des lampes électriques. C'était pour moi une curiosité et une nouveauté ; eux, étaient fin prêts pour recevoir chez eux les conduites électriques. Pour eux c'était tout simple, tout naturel : une affaire municipale. Le même paysan qui me parlait des lampes, chemin faisant regardait avec mépris l'étable seigneuriale en ruines. Il voulait racheter la toiture. Couvrir son étable comme celle du seigneur ! Qui donc ici songeait encore à des toitures de chaume ? Personne, sauf les intellectuels.

...Du jour où les commissions communales allèrent chercher les clés des gentilhommières, naquit un paysan nouveau. Un paysan qui attendait le moment où l'ingénieur allait planter dans son champ les pylônes électriques ; un paysan à qui il ne venait pas à l'idée de couvrir de chaume sa maison ou son étable ; qui, riche ou pauvre, cessait d'aller à la forêt chercher du bois, mais partait pour Rzeszow, le chef-lieu, acheter du charbon ; ce paysan dont le Samogitain disait « qu'il se donnerait tout entier à la corvée » pourvu que ses enfants aient de l'instruction et qu'ils aillent « dans le monde ».

Mon père a élevé plus de cinq générations scolaires dans le même village et au terme de ses trente-sept années de sa carrière d'instituteur, il n'était pas plus avancé qu'au début. Le paysan voyait plus de profit pour son fils à faire paître les vaches qu'à aller dans « leurs » écoles. Pourvu qu'il sût lire et signer, « que lui fallait-il de plus à la campagne ? » Ainsi, des années durant, ils marchandaient sur les dépenses scolaires aux sessions des commissions locales d'éducation. Le paysan ne voyait pas quel profit l'enfant pouvait retirer de l'école ; « alors pourquoi payer ? » Ils préféraient dépenser pour la voirie. Tout allait en pure perte : et les représentations organisées par les instituteurs, et les bibliothèques, et les conférences. Elles n'atteignaient nulle part, se perdaient sans laisser de trace. Instituteurs, conférenciers enthousiastes ne comprenaient pas : tout ce qu'ils faisaient s'écoulait comme de l'eau le village ne changeait pas. Personne n'entendait modifier son existence ou son installation. Le paysan n'accordait pas foi aux innovations en matière d'élevage ou d'hygiène. Au bout d'une dizaine d'années, généralement les instituteurs les laissaient tranquilles : ils cessaient de faire des conférences. Ils se lamentaient sur « le coin perdu », « les gens frustes » ; l'amertume de leurs propos sur « le pire des cantons » était la dernière porte de sortie vers une existence plus paisible, faite de résignation, dans la solitude des ruchers attendant à l'école.

Peu nombreux furent ceux qui vécurent là jusqu'à la réforme agraire. Encore plus rares ceux qui communiquèrent dans le feu de la réforme avec les paysans. Même les yeux des acteurs quotidiens étaient lents à se déssiller : ils avaient des métamorphoses sociales une vision de carte postale. Les gens se chicanaient,

c'était à qui aurait eu le premier l'idée d'installer dans le château du seigneur un collège pour les enfants des paysans. Comme elles étaient bien humaines, ces querelles des militants portés par la vague révolutionnaire, qui ne se souvenaient plus qu'avant la réforme agraire il ne serait venu à l'idée de personne qu'un collège paysan pût trouver place dans ce château ! C'était la démolition du château, la démolition des barrières nobiliaires qui avait permis cela ; c'étaient elles qui étouffaient les possibilités de développement économique et culturel de la vie du paysan, qui créaient le préjugé des chaumières, la séparation en castes, qui figeaient cette vie en un chromo de carte postale. Tout cela, brisé, apportait des éléments nouveaux à la conscience du paysan : la cuisinière électrique, le charbon (ces diamants noirs), les collèges et les services de protection de l'enfance.

Il n'y avait plus de « seigneur ». Tout ce qui servait essentiellement au seigneur, à quoi la vie seigneuriale conférait une essence supérieure, leur devenait accessible.

Du moment qu'il n'y avait plus au village de « maison » supérieure aux autres, rien ne prouvait que ces grandes écoles ces services publics et ces lampes électriques fussent, comme aurait été l'usage, revenir par priorité exclusivement à ces gens-là. A la place des gentilhommières désertes, démolies. en apparence, c'était le vide ; en réalité, c'était le théâtre d'une métamorphose colossale, qui gagnait à grands pas, toujours plus vite le village le plus reculé.

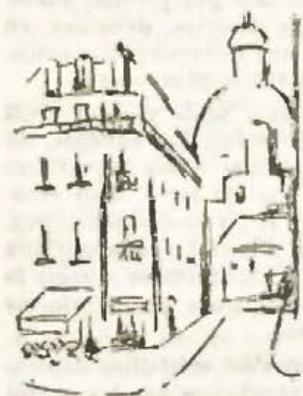
Il n'y avait pas assez de terre pour tous les paysans. Seule y avait droit la commune dans le ressort de laquelle se trouvait le domaine. Les collèges, les services publics les lampes électriques étaient la promesse d'une répartition plus générale. La promesse de quelque chose qui suivrait la terre, d'un complément de la réforme agraire pour les parties prenantes et les non-bénéficiaires, une phase qui serait définie non plus par la quantité d'hectares seigneuriaux mais la diversité et la rapidité du progrès technique. Un complément comme le complément tangible, quotidien depuis le partage, conséquence de la réforme agraire qu'était le pouvoir politique donné aux paysans.

Ce pouvoir qui a passé par l'épreuve du feu et qui s'est cristallisé dans le partage des domaines seigneuriaux, dans le feu de la révolution agraire et qui ici, dans le canton, était le plus apparent.



Antoine SLONIMSKI

Antoni SLONIMSKI est né en 1895 à Varsovie. Un des plus grands poètes polonais contemporains). Traduit en différentes langues étrangères ; il est également dramaturge et journaliste. Une de ses comédies a été jouée en Tchécoslovaquie. Vice-Président du Pen-Club polonais, M. Antoni Slonimski est actuellement chef de la Section littéraire de l'UNESCO.



Conversation

*Si douces au cœur et si proches
histoires qu'évoquent ces murs,
ô ruelles, ruelles de Paris,
ô chansons d'architecture.*

*Assieds-toi dans un bistrot
et la liberté s'assoira aussi,
le vent, comme le garçon, te servira
de la plus pure poésie*

*mais malgré la verdure dorée
qui Paris de toutes parts assaille,
et malgré cette ville qui ouvre
ses rues comme un éventail,*

*et malgré les dessins si fins
dont l'or et l'azur m'arrivent
les ténèbres d'une cour de Varsovie
telles un chien tremblant me poursuivent.*

*Vois, il lève ses yeux et regarde,
vois, il est aveugle, ô, pourquoi
me regarde-t-il si sombrement
que veut-il donc, le maladroit ?*

*Je ne sais si jamais je reviendrai
saluer et voir ce qui me hante,
mais je ne te chasserai pas, ô toi
qui doucement te lamentes,*

*qui doucement pleures à mes pieds
avec un regard de bête meurtrie,
ne crains rien, ma tristesse fidèle
ne t'oubliera pas, Varsovie.*

Casimir BRANDYS

Casimir BRANDYS est né en 1916 à Lodz. Il a été à Varsovie pendant la guerre et l'insurrection. Son premier roman « Cheval de Bois » écrit pendant l'occupation était lu avec un énorme succès dans des réunions clandestines. Son second livre : « Varsovie - Ville insoumise » le classe d'emblée parmi les écrivains les plus remarquables de la jeune génération littéraire de Pologne. L'extrait ci-dessous évoque la chute de Paris, telle qu'elle fut ressentie par le peuple de Varsovie.

Eté 1940

Le ciel au-dessus de la ville était profond et pur lorsque Paris tomba. Un mauvais sort se cachait dans ce ciel paisible porteur de désastres. Faut-il que la désolation s'accomplisse toujours sous un ciel serein.

Ce jour-là je devais rencontrer Marianne sur la Place de l'Union. Elle avait l'habitude d'arriver en retard. Je me tenais à l'ombre d'une boutique de fleuriste, et je contemplais sur un monument un pi'ote qui semblait plonger une rame de pierre dans le ciel. Très haut, au-dessus de moi, un petit nuage blanc semblable à la proue d'un navire dépassait lentement la façade verticale de l'immeuble. Les tramways contournaient la place. Il faisait très chaud, on avait sommeil, j'eus l'impression, un instant, qu'aucun mal ne pouvait arriver ici, mais soudain, retentit le cri dans la direction de la rue Marszalkowska.

Des gamins accouraient vers moi par la vaste avenue avec des paquets de journaux. Ils se dispersèrent en même temps aux quatre coins de la place en criant de leur voix fluette au milieu de la foule qui s'assemblait. Une seconde les caractères noirs d'un titre passèrent rapidement entre les mains de quelqu'un et je compris qu'un seul pas me séparait de l'instant qui nous plongerait dans le gouffre — néanmoins, je me mis à fendre la foule dans la direction des porteurs de journaux. Et je hurlais, la main tendue, l'argent au bout des doigts : « Le journal ! le journal ! » Pourquoi criez-vous ? C'est fini — grogna quelqu'un derrière moi. Mais enfin je touchais au but. Au milieu d'un petit groupe compact, se tenait un gamin pressé de tous côtés par la foule. Il pleurait en vendant l'édition spéciale. Je m'arrêtais, et lui, il se frottait les yeux de son poing sale, la morve au



nez, il gégnait : « Voi'à monsieur, donnez ! Voilà monsieur, encore un zloty, ne vous bousculez pas. Ils ont pris Paris, que'le bande de salauds... donnez, eh bien... quelle bande de salauds !... Je pris le journal et je restais devant lui; les gens sautaient des trams et couraient, la poussée de la foule s'accroissait de plus en plus. Bientôt la place se figea, au milieu des cris et de l'horreur générale, le petit camelot pleurait, jurait et pétrissait l'argent dans son poing. Je voulais faire quelque chose pour lui, le consoler un peu, mais je pouvais seulement rester immobile et contempler bêtement les larmes qui coulaient de ces petits yeux. Enfin, on me bouscula, une poussée de côté, je vacillais sur le bord du trottoir et j'élevais le journal à la hauteur de mes yeux. Puis tout à coup, quelque chose se cassa en moi, je me mis à marcher d'un pas trainant, droit devant moi, reconnaissant au passage les visages de ceux qui savaient déjà et de ceux qui ne savaient pas encore. La ville disparut un moment de ma vue, je m'arrêtai un peu à l'endroit même où quelqu'un lisait à haute voix aux passants le communiqué sur la capitulation.

Je me mêle à leur groupe en voyant s'approcher Marianne qui ne sait pas encore, elle. Qu'elle ne m'aperçoive pas, au moins avant d'avoir appris la nouvelle... Il y a une certaine pudeur dans le désespoir. Je fais

quelques pas derrière elle, je la vois s'adosser à la balustrade de cette même boutique de fleuriste auprès de laquelle je me tenais à l'instant, alors que Paris était encore libre. Elle lit lentement, je ne vois point son regard. Oui, Paris est tombé, Marianne. Mais reste seule pour le moment. Tu ne me verras point, je te suivrai de loin tant que j'en aurai la force.

Nous restons ainsi un moment, elle dans l'ombre de l'auvent, moi caché par le mur de la bicoque des employés du tramway, et nous deux attendons ma venue, ma venue à moi qui devais venir mais ne viendrai point car il y a en moi plus de tristesse qu'il n'en faut pour deux. Marianne part enfin, je distingue la tache dorée de ses cheveux surmontant son blouson blanc, je la suis jusqu'au coin de la rue en regardant si ne passe point une auto. Et je l'accompagne du regard jusqu'à l'endroit où la rue Marszałkowska vient déverser dans le centre de la ville son gris courant d'asphalte. Puis je fais le tour de la place et j'oblique sur Polna. Là se dévoile à mes yeux une ample portion de la ville, quartiers entourant le vaste terrain découvert du champ de courses où Faust gagna le Derby l'année où j'entrais en septième. Prenant le chemin des écoliers, pas très pratique mais si joyeux, je vais par un labyrinthe compliqué aboutir chez nous, à la limite d'Ochota.

Je me mets en route, d'un pas tranquille. Je passe auprès de la petite chapelle fleurie, sur cette place où il y a un an déjà la police dispersait les meetings d'étudiants. De mon journal, je heurte en cadence les piquets des palissades. Une jeune fille en vélo, du lilas au guidon de sa machine, me laisse en arrière. C'est par là que je revenais de l'école lorsque j'avais une mauvaise note, allongeant mon chemin pour retarder l'instant où je devrais l'annoncer à mon père. Tout est calme et solitaire. Les arbres auprès des maisons semblent des poteaux indicateurs pour les nuages qui voguent au-dessus de ma tête. J'aperçois de loin la maison et la fenêtre de ma chambre.

Au bout d'un moment m'apparaît de tout près le dos de mon père courbé sur ses cartes. Je me tiens debout à l'entrée de la salle à manger, comme autrefois quand je rentrais de l'école avec un 2 qu'il ne m'était pas possible de tenir secret plus longtemps. Seuls se font entendre le frôlement des cartes et le tic-tac du balancier de la pendule, lorsque je dis :

« Paris est pris, papa. C'était sur une édition spéciale ».

L'horloge, à cet instant, sonne l'heure et je ressens quelque gêne de cette mise en scène de mauvais goût. Je reste à la porte, comme un acteur désespéré, à regarder ce visage changé, cette tête vieillie qu'ornait le haut-de-forme, à Paris, bien avant ma naissance.

— « Vous m'agacez, vous autres », grommelle mon père en mêlant lentement ses cartes. « Je te l'ai déjà dit plus d'une fois. Paris, ce n'est pas toute la France. Jette un coup d'œil sur la carte. Weygand est l'élève de Foch : il sait quelles sont les meilleures positions de défense. Il reste encore la Loire. Considère un peu la ligne de la Loire, et tu comprendras tout. Nous sommes loin du génie français. La Loire ! » — Et il levait le doigt avec cette mystérieuse supériorité que lui conférait la connaissance du langage des cartes, du cours de la Loire et de la France.

Restait donc la Loire, que connaissait mon père. Va donc pour la Loire

et ses châteaux, qu'il visita avec maman pour leur voyage de noces. Je me taisais, le cœur serré, acceptant cette ligne de résistance que j'avais rejetée voilà beau temps déjà, en regardant couler la Vistule au cours des journées annonçant ce second désastre.

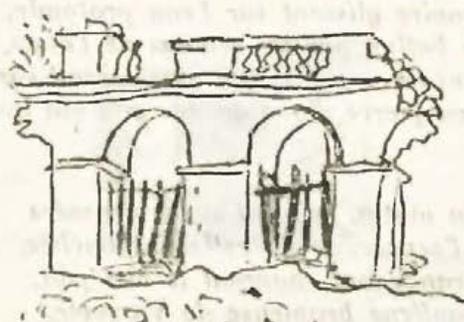
Mais ne perdons point espoir. Nous vivons au pays des miracles et voici qu'un miracle se réalise : Varsovie retrouve la foi en le destin, reprend confiance en l'avenir. Paris est tombé ? Mais l'Angleterre n'a pas déposé les armes. L'avenir ! En ce mot réside un immense pouvoir. Détournons-nous du concret pour faire fonds sur les valeurs indéterminables avec lesquelles se peuvent concilier tous les désirs de notre cœur. L'avenir... ce n'est point la Marne, ni Dunkerque, ni la ligne Maginot, mais un jour encore à venir, ce clair matin où nos régiments feront résonner cette nuit qui verra le venin prussien se mettre à s'écouler promptement vers l'Ouest par toutes les issues de la ville.

— Écoutons, écoutons prendre une tonalité nouvelle l'espoir de Varsovie qui déjà retrouve son courage, collons l'oreille au sol de la chaussée pour entendre le roulement des chars d'acier qui doivent apporter ici un jour la liberté. Écoutons la ville puiser dans ses réserves secrètes de nouvelles forces pour tenir. Les forts de Paris étaient moins puissants que le bastion de l'espoir varsovien, qui sait avec grandeur se défendre seul, sans secours extérieur.

Attendons, attendons le miracle qu'apportera l'avenir.

Nous sommes en juin 1940. Bien des noms sont encore inconnus. Nous ignorons l'emplacement sur la carte de certains lieux dont la mention nous remplira bientôt de terreur, nous ne savons pas encore quelle signification de mort prendront tels et tels mots d'usage courant. C'est là toute une science que nous apprendrons...

Nous sommes en Juin. Après-demain le « défenseur de Verdun » unira son nom à celui de Vichy. Les paysans d'Auvergne, les tisserands de Lyon et les mineurs de Lille déposent les armes dans les villes conquises par l'ennemi. De longtemps nous n'entendrons plus les accents de la Marseillaise.



Ladislas BRONIEWSKI



*L*à-haut — tu vois ? — déjà la nuit s'effrite,
le vent met l'armée des nuages en fuite
et le soleil, fantassin casqué d'or,
tire le premier coup de feu de l'aurore ;

*alors qu'au loin, face au jour qui s'allume,
un sombre contour se dessine dans la brume,
tel l'immense corps d'un géant assoupi,
dont les fumées en panaches font le lit,*

*tel un navire glissant sur l'eau profonde,
la proue battue par les remous de l'onde.
Lentement, il se redresse : ainsi prend corps
l'image en pierre d'une grande cité qui dort.*

*Plus d'un matin, le front sur les fumées
fendant l'espace, je fis cette chevauchée,
par la grande nef couvrant le ciel pâli,
par la banlieue brumeuse de Varsovie.*

*Et mes paroles grandirent dans ce voyage,
comme le navire au silencieux sillage,
comme la grande ville de pierre aux vives arêtes,
comme les nuits blanches, comme les longues veilles muettes.*

*Les mots grandirent dans cette marche sans répit,
de jour en jour plus clairs, plus aguerris.
Dans la rumeur des rues j'en ai trouvé,
captant le pouls vibrant de leurs pavés,*

*le sourd grondement douloureux et fatal,
les cris stridents sur la « Place Théâtrale »,
sur la chaussée, le sang qui fuse en nappe,
l'haleine brûtante des affamés qu'on frappe !*

*Ayant senti battre le cœur de la ville,
j'arrache du pavé des mots-projectiles.
Je sais le langage des roues en tourmente,
je sais ce que clame la rue trépidante,*

*quand les sirènes, de leur strident défi,
ébranlent les vitres dans les obscurs taudis,
quand des files d'hommes vont, traversant la ville,
au gris matin, le long des murs hostiles,
sous le soleil paresseux à éclore,
l'échine meurtrie par le fardeau du sort.*

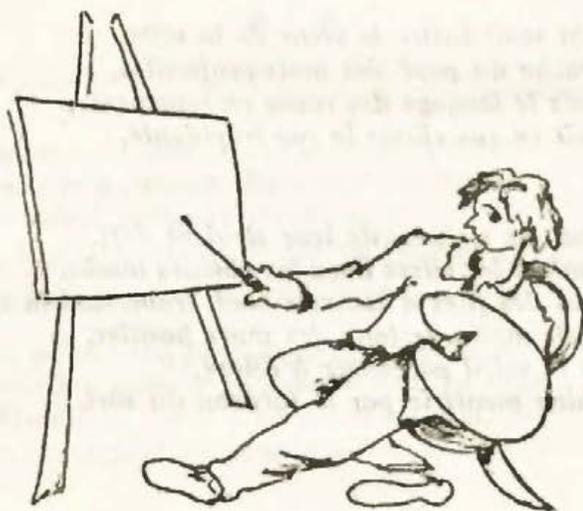


Adolphe RUDNICKI

RUDNICKI est né en 1912. Il a publié son premier ouvrage en 1932 à Varsovie « Les Rats », roman, qui fut suivi d'autres : « Les Soldats », « La mal aimée », « L'Eté » et d'un recueil de notes « Expérience ».

Il écrit ensuite à Lwow à la revue « Nowe Widnokregi » (« Nouveaux Horizons ») où paraît la première partie de son nouveau roman relatant les événements de 1939, « La Défaite ».

Le commandant Hubert



Pour être franc, j'avais à cette époque complètement perdu la raison ; je souffrais comme un damné. Et aujourd'hui encore je retombe dans un état voisin de l'écoeurement au seul souvenir de mes mésaventures. C'est exactement comme si je retrouvais une femme qui ait méprisé mes avances. De quelles mésaventures s'agit-il ? D'un problème de logement. Ce problème, à vrai dire, empoisonne encore à Lodz la vie de plus d'un habitant. Mais ce ne sont pas pour les mêmes raisons. Les hommes d'Etat anglais essaient par exemple, de persuader les Londoniens d'élire domicile sur les bateaux utilisés pour le débarquement ; ce n'est pas seulement à Lodz que l'on ne trouve pas à se loger. J'avais donc presque perdu la raison.

Le drame éclata quelques jours avant Pâques. C'est là une période cruciale et favorable aux crises de conscience. Cela se passait quelques années avant la guerre, avec, pour décor, un immeuble cossu de la rue Groïecka, en face de la « Maison de l'Étudiant » où logeaient encore à cette époque d'authentiques étudiants aux casquettes blanches. Je vivais là, confortablement chez de braves gens. Mon propriétaire, un vieux monsieur, se livrait au commerce des percolateurs. Ceux-ci lui laissaient beaucoup de loisirs et le vieux monsieur passait tous ses moments de liberté auprès de sa vieille épouse. C'était là sa distraction favorite. Ils n'avaient pas d'enfants. Rose la bonne, n'était de mauvaise humeur qu'aux jours de lessive. J'ai vécu tout l'hiver dans du coton.

Un soir de printemps, le vieux monsieur, me demanda l'autorisation de placer dans ma chambre un meuble ancien. Il y avait dans son appartement suffisamment d'objets de ce genre pour mettre à l'épreuve en matière de style, les connaissances de 98 % de ses invités. J'acceptai volontiers cette proposition.

— Voilà qui ne me dérangera pas le moins du monde, ai-je dit. Et nous nous sommes serré la main en nous souhaitant le bonsoir. Mais cette antiquaille, qui n'avait même pas encore pris place dans ma chambre m'enleva tout sommeil. La matinée me surprit dans mon lit, sans forces, accablé, mais fermement décidé à interdire l'accès de ma chambre à ce meuble qui, par sa couleur sombre, comme par sa forme, risquait d'en détruire l'harmonie ; ce déséquilibre n'aurait certes pas manqué d'aggraver ma dépression nerveuse. Pour livrer bataille, on sait bien qu'il faut établir un plan. Celui que j'élaborai pendant la nuit me parut satisfaisant ; il me permettait de manifester d'un seul coup toute l'étendue de mon inimitié. Je ne dis point aux propriétaires que « le meuble allait détruire l'harmonie de ma chambre », car cette nuit d'insomnie m'imprégna d'une telle haine que je ne pus me résoudre à leur jeter un simple regard. J'évitai de répondre à leur salut matinal et m'efforçai de ne point lever les yeux sur eux. Le silence régna dans l'appartement comme au chevet d'un grand malade. Ils voulurent connaître par Rose les motifs de ce changement incompréhensible et soudain. Au cours de ces tractations je donnai brusquement congé. J'en fus moi-même le premier surpris car, au début de l'entretien je penchais pour la conciliation. Trois jours plus tard, mes propriétaires me faisaient demander par Rose si c'était le meuble — que d'ailleurs on n'avait pas encore porté dans ma chambre — qui avait provoqué mon mécontentement. Je m'indignai contre tant d'ingratitude et, au surplus, d'indiscrétion. Somme toute, on ne connaît jamais les gens à fond, dis-je mélancoliquement à Rose. Somme toute, on ne connaît jamais les gens à fond me répliqua Rose tout aussi mélancoliquement.

J'emmenageai chez des Français, rue Nowy Zjazd, après avoir quitté la rue Groïecka. Je pensai que ce nouveau logis me conviendrait parfaitement. Le quartier — banal — était à mon goût. « Pas d'obligation, pas de sujétion ; cet appartement était comme une gare, accessible de tous côtés. Tu ne seras point influencé par le quartier mais au contraire libre de tes décisions. Aucune de ces obligations qui sont la plaie de ta vie ! »

Tous ceux qui se souviennent de la rue de Nowy Zjazd comprendront à quel point mon raisonnement était judicieux.

Et véritablement, je me sentais dans mon logement ainsi que je le désirais, comme dans une gare. Je constatai au bout de huit jours que rien ne m'y intéressait sauf la porte. La pièce était longue, étroite, impossible à meubler dans sa largeur. Tout en regardant ma porte je guettais les coups de sonnette. Car de

CAHIERS FRANCO-POLONAIS

L'autre côté du mur la dame française sonnait de temps à autre pour des raisons mystérieuses. Alors je fuyais hors de la maison.

Le Français me dit tout ce qu'il pensait de moi lorsque je lui déclarai que je m'étais trompé et que, hélas, la chambre ne répondait point à mes exigences. Je l'écoutai en silence gardant encore dans la mémoire les sourires et les paroles aimables dont j'avais usé pour le convaincre qu'il trouverait en moi le locataire idéal.

Je déménageai de Nowy Zjazd, dans un misérable taudis de la rue Niecala. La fenêtre prenait jour sur une cour pleine d'ordures ; pour y accéder, il me fallait longer un couloir obscur encombré d'armoires, de caisses, et de sous-locataires. Avant de louer, j'avais bien vu et le tas d'ordures et le couloir, mais je m'étais dit : « il me faut créer une harmonie entre mon âme tourmentée et le monde extérieur, c'est pourquoi j'acceptai couloir obscur, armoires caisses et sous-locataires. On apporta mes valises et quelques vieilleries dont je n'arrivais pas à me débarrasser et qui me suivaient dans toutes mes pérégrinations, et la porte se ferma. Je m'assis sur une chaise et regardai de ma fenêtre le tas d'ordures. Justement une femme s'en approchait, munie d'un seau qu'elle vida. Soudain, après un coup d'œil circulaire, elle releva sa jupe avec empressement. Il y a des chiens qui, par instants, éprouvent le besoin de sentir la terre sous leurs pattes et rien au monde ne pourrait les obliger à se soulager sur l'asphalte. Il semble que le contact de la terre ait été aussi doux aussi indispensable à cette fille, sans doute une campagnarde venue servir en ville. La femme disparut enfin et moi j'entendis quelqu'un me dire tout bas à l'oreille : « Je crois que tu t'es encore trompé.. »

Et c'était la vérité. Bientôt je quittai sous un prétexte plausible la rue Niecala pour la rue Chlodna, plus animée. Il s'agissait de me plonger à toute heure du jour dans la foule de la grande ville. J'avais, lors de chaque déménagement un argument différent, mais tout aussi irréfutable. J'ai fui la foule de la rue Chlodna pour m'installer à Bielong. Un soir, Raphael déclara au petit groupe d'amis réunis dans le café « Zemianska » : « Ça va mal pour Jacques. Je suis allé dernièrement chez lui. Savez-vous ce qui le dérange en ce moment ? Les oiseaux. Eh bien, que voulez-vous faire du moment que ce sont les oiseaux ? », et il écarta les bras en signe d'impuissance ! Ces braves amis en firent des gorges chaudes.

Après avoir exploré Varsovie de fond en comble, je finis par deviner la véritable cause de mes malheurs : j'avais la nostalgie de la nature, d'une nature vaste et libre. Je partis donc pour Swider en quête de cette vaste et libre nature. J'y arrivai par une matinée de novembre, sur le coup de dix heures ; et le temps de faire déposer mes bagages dans ma pension de famille, en moins d'une heure je me retrouvai chez Jean à qui je vantai les bienfaits de la vaste et libre nature de Swider. Je chantais la pureté de l'air qui vivifie l'homme, multiplie son pouvoir lyrique, le purifie de l'amertume accumulée dans la grande ville, brise les cadres d'une routine pire que la mort.

« Là, et là seulement, notre espèce peut vivre ! » Je parlais sans répit. Jean m'écoutait, quelque peu déconcerté. Je l'accablais de reproches : « Pourquoi m'avais-tu caché comment on vit ici ? J'y serais venu depuis longtemps. Mais je m'y installe ! Je reviendrai ce soir. Nous partirons à travers la campagne. Et nous recommencerons tous les soirs ! » Hélas ! Il rompit le charme : « On

ne se promène pas à la campagne, mon vieux ! Le soir, je tricote des chaussettes pour l'hiver tandis que tu t'imagines que je vis ! »

Peut-être m'a-t-il attendu ce soir-là, mais en ce cas, ce fut en vain. Avant la fin de l'après-midi, j'éprouvais la nostalgie de la ville. Je sentais que je crèverais si je ne prenais pas la fuite sur-le-champ.

Oh, ma folie n'était pas sans fondement ni sans causes réelles ! Elles s'expliquaient par la rigidité de mon style ; mes écrits étaient roides comme un fil de fer et je jetais, déchirais ou brûlais tout. Et puis, mon cerveau ne secrétait plus rien. Les idées que j'arrivais à en extraire — avec quelle peine — étaient si légères que j'en pleurais. Elles avaient le poids d'une feuille de papier alors que j'aurais voulu ployer sous leur faix comme sous un sac de charbon chargé sur mes épaules. Que j'étais donc malheureux à cause de ce style qui avait perdu sa souplesse, de ce cerveau qui ne voulait plus secréter et de cette charge trop légère !

II

Tolstoï dit quelque part que les enfants distinguent facilement leurs vrais amis de ceux qui leur manifestent une affection feinte. Ils fuient vite ces derniers. Ce même instinct se retrouve chez les jeunes gens. Or, Hubert était mon aîné de vingt ans. Il devait avoir oublié ce bouillonnement perpétuel du sang qui jaillit du plus profond de nous-mêmes dans un afflux qui se renouvelle non pas chaque jour, mais chaque heure pour s'épanouir en une nouvelle folie, comme cette souffrance lancinante dont on se souvient difficilement plus tard, et ces années de colère ou d'humilité ce désir d'action, cette résignation extrême, cette confusion permanente de sentiments contradictoires, douloureux, toujours aux prises les uns avec les autres. Etranger lui-même à ces soucis, Hubert se penchait amicalement sur mes peines, sans sourire, avec le sérieux d'un savant à qui la sagesse interdit la raillerie. Il m'écoutait parler de la raideur de mon style de mon cerveau qui ne voulait toujours pas secréter ou de mes idées trop légères. Il ne m'imposait jamais ces bons conseils, dont on ne saisit la valeur qu'après des années.

Il ne critiquait pas trop, non plus, ma manie du changement. Après tout, c'était là une manie seulement parce que j'entreprenais de changer de logement, au lieu de me transformer moi-même. Hubert connaissait toutes les folies des artistes. Peut-être même cette danse de Saint-Guy dont j'étais possédé lui apparaissait-elle aussi compréhensible, aussi caractéristique de mon âge que le sont, pour une mère les maladies de ses plus jeunes enfants, ou pour un poète, certaines erreurs, des erreurs dont lui-même était déjà débarrassé. Il avait l'ouïe fine et, s'il ne faisait pas toujours attention à mes paroles, il percevait l'origine du mal. Il aimait qu'en dépit de tout je ne fusse jamais réconcilié avec moi-même, mais au contraire réduit à me livrer un combat constant. Je n'étais pas le seul dans notre groupe à être ainsi aux prises avec le doute. Zyga, qui s'était déjà fait un nom parmi les peintres polonais traversait une telle période d'abattement qu'il parlait de se suicider. C'était une maladie grave et contre laquelle il n'y avait pas de remède. Il ne restait que d'attendre et d'être prêt à agir.

L'unique remède qui n'agissait, hélas ! qu'à la longue, c'était Hubert lui-même. Il parcourait l'univers d'un regard distrait au point de sembler ne rien

voir. Il avait cependant discerné quelle vie héroïque pouvait particulièrement m'émouvoir. Il passait devant son chevalet cinq, six heures d'affilée. Jusqu'à ne plus voir. Ses yeux, perpétuellement surmenés, devenaient larmoyants. Il avait sans cesse les pieds et les mains froids : le cœur n'envoyait pas le sang dans les extrémités trop éloignées — il comptait parmi les Polonais de la plus haute taille. A Paris, où l'on ne remarque personne la foule le dévisageait lorsqu'il sortait accompagné de son frère aussi grand que lui. Épuisé, il abandonnait sa peinture pour se jeter sur son lit toujours trop court et auquel il lui fallait ajouter une caisse ; il s'endormait d'un sommeil cataleptique tant il était exténué. Il se réveillait dans un vaste atelier plongé déjà dans les grisailles du crépuscule. La lampe, voilée d'un foulard rouge, qui adoucissait sa lumière crue, éclairait une pile de cahiers dont le nombre augmentait chaque année. Ces cahiers — le journal du peintre — devaient nous montrer l'art du point de vue de l'« atelier », de l'effort manuel et de l'« intelligence créatrice », non dans la perspective des philistins qui semblent regarder sans yeux, écouter sans oreilles, flairer sans nez, et qui se noient dans le cloaque de la science qui n'est pas plus scientifique que la poésie. La carence, chez nous, de ce genre de publications, dues à des artistes, prouve combien rares sont ceux pour qui l'art est un pain quotidien. Et c'est pire encore dans le domaine de la littérature que dans celui de la peinture.

Sur les murs et sur ses étagères sur ses armoires placées toujours de guingois, brillaient, dans le recueillement et le calme, des reproductions qu'on remplaçait parfois : cela dépendait de la direction de notre lumière intérieure, de ces insaisissables formes psychologiques capables d'exiger que le Delacroix favorît cédât la place à un Degas, ou que Cézanne s'effaçât devant les maîtres flamands.

Cette existence pénible et laborieuse s'écoulait face au chevalet, ou s'épanchait dans de longues lettres, adressées à des camarades débutants, pour leur signaler leurs erreurs.

Cette existence restait incompréhensible à force de désintéressement et de générosité. Elle était interrompue seulement par de rares sorties au café (« chacun a droit à sa partie de billard » par quelque promenade qui était chaque fois celle d'un convalescent ; Hubert recevait si peu et donnait tant, toujours aux prises avec le fardeau de l'âme comme un homme blessé aux genoux est aux prises avec le poids de son corps qui, faute d'être allégé, ne serait plus supportable pour les jambes ! Cette vie me remplissait d'admiration. Impuissant à suivre son exemple, j'étais pourtant capable de l'aimer.

Hubert, dont le regard se posait sur toute chose sans se fixer sur rien le voyait d'autant plus distinctement que mes confidences sur la raideur de mon style ou le manque de sécrétion de mon cerveau cachaient en vérité une fringale de vie des plus banales, et la poursuite constante des aventures dont j'étais assoiffé. J'observais cet homme qui se contentait de si peu. J'étais trop jeune pour savoir que les appétits diminuent avec le temps. Je me comparais à Hubert et la comparaison n'était pas flatteuse pour moi. Mon modèle n'aspirait plus à rien, tandis que moi, je m'obstinais à vouloir être heureux. Je me considérais comme l'un des habitants les plus déshérités de cette terre.

Je voyais ce pantalon dont les jambes ne dépassaient pas la moitié du mollet, ces cols qu'il ne pouvait pas boutonner — « à un doigt du trou » comme disaient les mendiants juifs — les coudes de ses vestons auréolés de trous, car il n'achetait jamais rien et portait toujours de vieux vêtements de ses amis. Il

possédait également cette qualité si rare de lésiner pour lui-même, mais jamais pour les autres. Les autres, c'étaient des camarades peintres, des paysans ou des Juifs venus de petites villes de province, mais qui avaient acquis un certain vernis dans la capitale. Il aimait les voir différents de lui ; ce contraste lui était précieux parce qu'il lui révélait une vie simple dont il n'avait pas fait l'expérience. Lui-même, il était issu d'une famille de propriétaires terriens, dépossédés depuis longtemps. La question se pose aujourd'hui de définir la démocratie. C'est l'amour d'une vie digne, sans égards pour ses formes extérieures.

Ses camarades à l'École des Beaux-Arts criaient derrière lui : « A la lanterne, monsieur le comte ! » Puis, ils cessèrent de l'envoyer au gibet. N'eut été la faiblesse de la nature humaine, ils auraient fini par oublier ce titre, car il était pauvre comme Job. Il leur infusait un sang nouveau, il en faisait des hommes vivants, il les forçait à devenir des hommes vivants, il encourageait leur agressivité.

Le nom d'Hubert est intimement lié à la renaissance de la peinture en Pologne dans les années entre les deux guerres.

Ils furent quelques-uns qui, revenant de Paris où ils avaient admiré l'art magnifique de l'Occident, s'élevèrent contre toutes les valeurs officielles et traditionnelles. C'était beaucoup pour la Pologne où il n'y a de place que pour une seule tendance artistique et où les rares acheteurs se laissent forcer comme des lièvres. Les créateurs qui fuyaient les sentiers battus, finissaient dans l'oubli et mouraient de faim. Dans ce pays où l'eau-de-vie est l'unique passion, les maîtres de l'École des Beaux-Arts, les gens en place, familiers des ministres, demandaient, déconcertés par ces assauts répétés : « Que veulent donc ces jeunes ? » En Pologne où chacun vit en copain avec son voisin comme en maison commune, les bonzes levaient au ciel des bras consternés et s'exclamaient : « Qu'ils viennent nous parler, on pourrait peut-être s'entendre ». Mais ils ne s'entendirent point. Pour les amis d'Hubert, il ne s'agissait que de peinture. Ils n'étaient pas à vendre. Ils voulaient peindre.

Je vis de près cette tempête.

Mais c'est seulement après de longues années que j'ai compris à quoi j'avais assisté, que j'ai réalisé à quel degré d'intransigeance doit atteindre la fidélité à l'art.

Les vagues les plus fortes se sont calmées, pourtant la mer ne s'est pas retirée du rivage. Au contraire, son domaine augmente avec le temps. L'image d'une belle humanité est plus durable que tout le reste. Elle vivra aussi longtemps que la mémoire de l'homme.

Quand la cruauté de l'histoire eut submergé de ténèbres toute beauté intérieure, quand nous sommes devenus pareils à des bêtes le souvenir, bien qu'à demi effacé, resta jusqu'à la fin de notre consolation. C'était là, en nous, la seule trace d'humanité. Oui, le groupe d'Hubert fut vainqueur. Leurs adversaires se soumièrent et en vinrent à faire de la peinture à la manière des disciples d'Hubert. Ils restèrent d'ailleurs aussi nuls qu'avant leur conversion à la foi nouvelle. La démocratie — nous le savons — règne aujourd'hui en Pologne. Tous les individus se sont ralliés à tous les égards à la démocratie. Mais la Pologne n'en devient pas meilleure.

Un marronnier s'élevait en face des fenêtres d'Hubert, rue des Filtres. Il était vert et blanc, puis vert seulement ; il jaunissait enfin pour dénuder ses

branches tendues pareilles à des serpents sur le fond des murs couleur de cendre. La jeunesse est particulièrement sensible au transitoire : c'est un de ses mystères. Mais jamais je ne fus aussi ému par ces jeux du temps qu'à la vue du marronnier jaune. Il était émouvant comme le souvenir de certains crépuscules. Il se dressait en face du chevalet comme un éclair luttant contre ses charmes. Il se battait pour arracher à l'univers une faible part de lui-même. Dans un de ses contes, Gorki nous montre un paysan qui, à la vue d'une lampe électrique, croit que les hommes y ont emprisonné un rayon de soleil. Dans cette chambre, cette pensée touchante n'était point un symbole.

Je n'écris pourtant pas une biographie d'Hubert. Je veux dire seulement à quel point celui-ci représentait le plus beau type d'homme qu'il m'ait été donné de rencontrer dans ma jeunesse. Chaque corporation possède son saint patron et la nôtre, à nous artistes, ne fait pas exception à la règle. Mais chacun de nous se voue de plus à son propre patron.

III

« Revenez, citoyen ! Ce n'est pas là ! Prenez l'autre rue à droite ! »

Une jeune fille au brassard rouge, fusil sur l'épaule, m'avait minutieusement indiqué mon chemin, un instant plus tôt. Mais, au carrefour, à l'angle de la rue qu'il m'aurait fallu traverser un soldat polonais était assis sur le trottoir, dans la boue aux pieds même des passants ; il n'avait pas de calot, la pluie ruisselait sur son visage émacié sous le hâle et illuminé par deux yeux clairs. Une jambe de son pantalon s'étalait, vide, devant lui. C'était un débris humain plutôt qu'un homme, qui gisait abandonné sur le trottoir. Je n'avais pas le courage de passer devant lui.

J'avais pourtant supporté bien des spectacles. C'était en novembre 1939. J'ai vécu le siège et la reddition du fort de Modline. Parqués après la capitulation près de Nowy Dwor, nous nous sommes nourris de grain pendant trois jours. Acheminés vers la Prusse, nous entendions en marchant, des râles monter dans la nuit : c'étaient des soldats qui mouraient. Nous entendions gémir des paysans : « Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu » et c'étaient aussi des plaintes d'agonisants. Dès le début, l'immense machine allemande fonctionnait à plein, l'armée ne plaisantait pas en pays ennemi. Nous souffrions la faim, nous succombions à la soif. Les soldats allemands nous cassaient la gueule en nous prenant couvertures, capotes, ceinturons ou bottes que nous possédions encore et qui éveillaient leur convoitise. Au camp quarante mille prisonniers attendaient devant les cuisines au-dessus desquelles claquaient orgueilleusement le drapeau à la croix gammée ; nous attendions un quignon de pain qui était notre pain, une gorgée de soupe chaude, préparée avec nos provisions. Les rêves de quarante mille hommes flottaient autour d'un même et unique sujet : autour d'une soupe épaisse. Bouffer de la soupe épaisse !..

Libéré, j'ai vu des milliers de femmes et d'enfants chassés de leurs demeures sans rien pouvoir emporter avec eux. Il semblait que la barbarie eût déjà atteint son point culminant ; cependant, nous n'étions qu'au commencement de ce long calvaire. Je me trouvais à Lwow depuis la veille. J'avais passé la nuit dans un centre d'accueil et je m'attendais à y passer également la nuit suivante : j'avais plus de poux que de cheveux sur la tête. Et pas un ami.

J'avais supporté beaucoup de spectacles, mais jusqu'à présent j'avais gardé

l'espoir. Ici, dans la rue, plus d'espoir. Cette jambe de pantalon vide que les passants piétinaient comme un bouchon de paille, cette main de soldat tendue, quémandeuse, vers la foule de Polonais — cette foule composée de gens venus là de tous les coins du pays — ce jeune guerrier, ce n'étaient pas là seulement des débris humains, mais les débris de la Pologne jetés dans la boue. Ce mendiant n'était pas le seul. A chaque coin de rue, la Pologne demandait ainsi l'aumône. Elle succombait à chaque coin de rue alors que ses fils, affublés d'uniformes verts, pareils au drapeau du déshonneur, tendaient la main. Mais rien ne révélait les souffrances d'une nation déchue plus cruellement que ce soldat mendiant et infirme.

D'autres soldats se tenaient par petits groupes et chantaient avec des voix éraillées et cassées, qui vous tordaient les entrailles. Quand, par une soirée de novembre, un poète qui avait fui Varsovie récita son poème « Le Soldat Polonais » dans une salle bondée d'auditeurs :

« Lentement, la tête brisée
Le soldat revient de captivité.
La route résonne sous le pas des troupes ennemies
Au-dessus l'automne s'étend, mordoré ».

Cette foule qui dans la rue paraissait indifférente et insensible éclata en sanglots. Les gens, longuement, cachaient leur visage. Aujourd'hui, ce poème ne signifie plus grand'chose pour qui n'a pas été présent là-bas. Le détachement d'élèves-officiers qui défile, désormais, dans les rues de Lodz, la chanson aux lèvres, n'est pas une image fidèle de ce temps-là. Ce spectacle ne vous rendra pas nos larmes polonaises qui séchent plus vite que toutes les autres.

J'ai souffert, cet hiver-là, de la Pologne comme on souffre de la tuberculose ou du cancer. Je ne voulais pas de la vie qui m'entourait, je la refusais. Les ruines invisibles de mon pays lointain me le cachaient. Ma nostalgie élevait une barrière qui m'interdisait de voir rien d'autre. Mêlé à un vaste drame dont le sens et le but m'échappaient, je réagissais comme l'aurait fait un oiseau, un arbre.

Je me consumais sans m'assimiler à ce monde. J'avais horreur des hommes qui, après avoir enjambé le corps encore tiède de la patrie, affirmaient avoir tout simplement laissé derrière eux le cadavre du « Parti gouvernemental ». Mais le cadavre était bel et bien celui de la Nation et le « Parti gouvernemental » n'avait fait que nous pousser vers l'abîme. Quelle qu'elle fût, cette mère était la seule. Elle faisait fi de ses héros elle négligeait les affamés, elle était insouciante et cruelle, mais elle était nôtre. Elle était celle qu'on ne choisit pas.

J'avais, cet hiver, la maladie de la Pologne. Mais je restais anesthésié par une douce et amère nostalgie, comme par un grand amour qui abolit le présent pour mieux se rassasier des dons de la veille. J'évitais tout ce qui pouvait revêtir l'apparence d'un compromis. Je raffinai sur mon loyalisme, j'approuvais les principes de ma fidélité comme le font de grands amoureux. Comme eux, je remportais ces triomphes intérieurs dont le cœur humain est à la fois l'artisan et l'unique témoin. Ils s'avèrent ineffables, aussi bien que les rêves.

Cet hiver-là, la Pologne n'avait pour moi qu'un visage : celui d'Hubert. Le logis de la rue des Filtrés le contenait tout entier. L'odeur des aubes de ce menaçant hiver de 1940 était l'odeur même de la rue des Filtrés. La silencieuse supplique de ces jours-là, leur désir secret, c'était de revoir, de retrouver mes amis.

Le vingt-trois juin 1941 j'étais tapi sous une porte cochère, rue Peltchinska, à Lwow. La citadelle était devant moi ; l'Armée Rouge avait pénétré dans la citadelle ; derrière moi, se situaient le parc de Stryj et l'attaque germano-ukrainienne. Dans l'enceinte fortifiée, une mitrailleuse, camouflée dans un arbre, crachait en direction du parc. Alors seulement, je compris que c'était ma mitrailleuse qui tirait de l'arbre. Ainsi, à Varsovie, en été 1944, la foule transportée de bonheur, criait, les larmes aux yeux, en montrant les avions russes : « Les nôtres, les nôtres ! » Et, en ces dernières journées de juin où l'Armée Rouge se repliait vers l'Est, je sentis qu'avec elle s'éloignait aussi la patrie. Le souvenir de Versailles fut long à s'effacer, en moi comme en d'autres. Ce sont des problèmes complexes et qui attendent leur historiographe comme les événements eux-mêmes. A travers ces années terribles, nous avons fait l'expérience de notre aptitude à conserver longtemps, bien qu'effacées, les certitudes sentimentales, morales ou historiques. Nous nous modifions graduellement et péniblement et c'est pourquoi nous donnons à d'autres l'impression de ne point changer. Nous sommes constamment en retard sur le présent ; c'est à la fois notre chance et notre drame.

L'hiver 1940 m'a transformé. Les dernières journées de juin 1941 me prouvèrent, alors que les Allemands attaquaient Lwow, que cette métamorphose n'était pas assez profonde, ni trop précoce.

Puis, les ténèbres recouvrirent le monde. Parfois des nouvelles me parvenaient par des voies si détournées qu'il serait trop long de le raconter ici ; Hubert était vivant, et en Europe. Ce n'est qu'en 1942 ou en 1943 que j'appris par une lettre que non seulement il était vivant, mais qu'il vivait comme jadis, noblement et plein d'abnégation.

IV

Je séjournai dernièrement à Paris ; ce Paris qui ne manque qu'à ceux qui l'ignorent ! J'étais donc à Paris, attaché à une délégation chargée de s'entretenir avec quelques personnalités de notre émigration occidentale.

Un jour, M. Z., l'un des Polonais de Paris, arriva en retard à la conférence. Il avait rencontré un ami et avait été retenu. C'était Hubert. Et, tout en me renseignant sur la manière de le retrouver, je me rendis compte que je ne négligeais pas les détails ; j'en ai été frappé. Jadis, j'aurais appréhendé une conversation à propos d'un de nos proches. Personne ne se soucie jamais des paroles acérées jetées négligemment dans la conversation. Jamais nul ne dédiera une pensée aux blessures portées à son insu, peut-être. J'ai changé, j'ai vieilli, je suis devenu semblable à tant d'autres, ce que je craignais tant dans ma jeunesse est arrivé.

Je téléphonai à Hubert. Il me posa toutes sortes de questions. Je répondis : « Quelqu'un qui vous apporte des nouvelles de vos amis et de chez vous ». Je reconnus sa voix. L'éclat de notre jeunesse brilla pendant une seconde. Le ciel de Paris devint tout à coup féérique. Le rendez-vous fut fixé près de la place de la Concorde.

Il portait l'uniforme d'officier anglais avec le béret et sur sa manche l'inscription « Poland ».

Il arrivait d'Italie de l'armée Anders, et ne devait séjourner que peu de temps à Paris. Son visage était désormais dépouillé, il semblait que toute vie l'eût quitté, tant ses lèvres aux commissures serrées avaient une expression sévère; son visage retrouvait son expression primitive modelée sur le squelette. C'était le visage d'un homme qui vit avec la mort, d'un homme détaché. Il avait beaucoup maigri.

De loin, il me jeta un regard chargé d'une certaine dureté, mais qui n'exprimait point d'étonnement. Il ne savait plus s'étonner ; ceux d'entre nous qui sont dans le pays ont également perdu cette faculté. Nous avons vu tant de choses ! Nous nous sommes embrassés.

Il me mena dans un grand café, sinistre et presque complètement désert, qui me rappela le café de Klechtch rue Nietzala. On nous servit un « jus » édulcoré à la saccharine ; il n'y avait point d'autres consommations. Paris était encore mal ravitaillé. Nous nous dévisagions longuement, attentivement, nous rayonnions de chaleur. Pendant quelque temps nous nous sommes mis à essayer des mots comme on essaie des clés.



Ils tombaient un à un et découvraient un passé lointain et précieux déjà loin de la vie.

Je lui demandai s'il avait l'intention de revenir : « Hubert, il nous faut des hommes, là-bas ! »

Il sourit.

Le fleuve polonais avait eu dans ces dernières années trois courants. Dans les forêts de la Sibérie et à Lénino, dans les déserts de Libye et à Cassino ; à l'Ouest et à l'Est on éprouvait la même nostalgie du courant principal, de la patrie, qui vivait les exploits les plus héroïques. Oui, c'était bien la terre du sacrifice inouï. « Pourtant, Hubert, là-bas il y a également des éléments troubles, si affreusement troubles qu'on ne peut guère imaginer ce qui se passe, au-delà des frontières. Ton ami, le petit Bolek, que tu avais quitté au milieu de sa méditation sur Proust, et les éléments du roman occidental et russe, sur le Gieryski ou sur la musique de Prokofief et de Szymonowski ; ce même petit Bolck, si amoureux de son lit et à peu près propre à rien, revint dans son pays

comme commandant d'un bataillon. Le premier spectacle sur qui il posait son regard heureux et rayonnant d'amour fut un champ envahi par une foule : jeunes et vieux, femmes et enfants tous piochant. Il envoya un caporal aux informations. L'homme rapporta qu'on exhumait les cadavres des gens assassinés par les Allemands. — Pour quoi faire ? Est-ce pour les enterrer comme il convient ?, s'enquit l'ex-critique du roman du 19^e siècle. — Non, ils recherchent ce qui pourraient rester d'or oublié par les pelotons d'exécution. Ils fouillent la bouche des morts et leurs cassent les dents. — Comment osent-ils ? De quel droit ? — Mais l'autre lui opposa pour toute réponse : « Ce ne sont pas des hommes qu'ils exhument, rien que des Juifs... » Que faire ? C'étaient des Juifs. C'étaient aussi les paysans abrutis de la province de Lublin.

Deux cent mille hommes tombèrent à Varsovie pendant l'insurrection. Après la libération de la ville, un métier nouveau florissait dans les couches les plus éclairées de la nation : l'exhumation des morts. On poursuivait le même but que dans la province de Lublin. Les Allemands ne nous laissèrent pas 20 millions de démocrates. Au contraire, ils avaient épargné quelques millions d'hommes qui avaient perdu l'habitude de travailler et acquis celle de gagner facilement et largement leur vie. Nous pouvons tenter de les justifier en invoquant l'immoralité étalée cyniquement.

Mais, pour quelque raison que ce soit, l'immoralité prospère dans le pays et notre devoir est de l'extirper. Voilà pourquoi il nous faut des hommes ! Des hommes de valeur ! De valeur ! Hubert en tant que citoyen, souffrait cruellement. Il était rongé par la douleur de voir l'hitlérisme contaminer profondément l'âme polonaise. Nous avons besoin de votre aide. Vous devez nous prêter main forte ! En constatant votre absence dans le pays, la crapule établit un parallèle entre vous et elle. Elle croit que vous applaudissez à sa barbarie. Ces vandales ne permettent pas qu'on les condamne comme de tristes vauriens. Ils se posent en héros. Tous se réclament de vous, tous, depuis le vulgaire mercanti, le voleur, jusqu'à l'assassin du N. S. Z. (1), ils se proclament vos fidèles interprètes. Et ils sont en droit de le faire. Par votre séjour à l'étranger, vous assumez la responsabilité de leurs actes, aussi bien politiquement que moralement. Ce pays n'a jamais su mener une vie digne. Notre devoir commun est d'enseigner cette vie aux Polonais. Nous avons besoin de vous non seulement parce que techniciens et savants, artistes et artisans nous font défaut, mais aussi parce que d'avoir moins souffert vous a peut-être rendus meilleurs que nous. Vous avez respiré l'air vivifiant de l'Occident et nous, nous désirons passionnément connaître tout ce qui est beau, humain, noble. Hubert, le pays attend.

Là-dessus il me répliqua, avec une lenteur et une prudence étranges que, malgré tous les efforts tentés pour les retenir en exil les gens rentrent chez eux. L'homme du peuple, plus spontané, moins enclin au doute, passe la frontière en fraude. Les intellectuels et les officiers libérés le font également sans attendre le résultat des tractations officielles. Ceux qui vivent à l'étranger depuis longtemps sont d'autant plus difficiles à retenir. Les prisonniers faits pendant l'insurrection de Varsovie sont généralement moins disposés à regagner leur pays. Les prisonniers qui veulent retrouver la terre polonaise forment dans les camps de petits groupes qui agissent en conspirateurs, car les endroits ne manquent pas où le retour est considéré comme une trahison et puni comme telle. Ils sont contraints de garder le secret non seulement à l'intérieur du

(1) *Forces nationales armées.*

camp, mais vis-à-vis des officiers anglais ou américains. S'ils arrivent à passer dans la zone soviétique les officiers russes doivent l'ignorer officiellement. De nombreux obstacles sont semés sur le chemin du retour et malgré cela... La patrie ; oui, voilà ce qui compte !..

Je remarquai que sa manière de s'exprimer n'était plus la même. Il laissait ses phrases en suspens, comme si elles s'égarèrent dans sa bouche, comme si les forces lui manquaient pour les construire pour traduire sa pensée jusqu'au bout. Il parlait par lambeaux de phrases comme un vieillard ou un homme écrasé par la fatigue.

— Il y a de grandes forces. Deux camps à nouveau..

— Et toi, Hubert ?

— Moi ?

— Oui, toi, veux-tu revenir ?

— Si je veux revenir ? Il sourit.

— Le pays m'est fermé. Je ne peux pas y retourner. Tu ignores bien des choses à mon sujet.

Ce « bien des choses » tenait en peu de mots. Ce « bien des choses » commença quand il avait cru aux affirmations de la propagande allemande, qui montrait dans Katyn l'œuvre des Russes. Et ce fut le moment décisif de sa vie.

Katyn !.. Il y avait en mai 1940, à Lwow, deux points où les gens grouillaient : tout d'abord la place devant le théâtre, devenue l'emplacement du marché aux puces, ou comme on dit à Cracovie, le bric-à-brac. Là, les couches sociales étaient mêlées sous nos yeux comme un jeu de cartes ; les classes sur leur déclin transmettaient à la Nouvelle Arrivante, leur sceptre : vêtements, linge chronomètres. Les conducteurs de tramways criaient à l'arrêt : « Les trafiquants descendent ! » et la voiture se vidait. Cela sonnait comme si quelqu'un s'écriait aujourd'hui à Lodz, au Marché des Eaux : « Ceux du marché noir descendent ! »

Le deuxième point se trouvait rue Orzeszkowa où une commission composée d'officiers allemands, dressait les listes de ceux qui voulaient revenir dans les régions désignées déjà par le monde « Generalgouvernement », qui faisait penser à un nouveau produit pharmaceutique.

Soixante mille Juifs polonais, désireux de rentrer chez eux, attendaient rue Orzeszkowa. Allemands et Russes n'en croyaient pas leurs yeux. Quels mobiles poussaient ces 60.000 hommes qui pendant des journées entières, attendaient dans la rue et suppliaient qu'on leur permit de franchir le pont de Przemysl ? Qu'espéraient-ils de ces autorités qui clamaient à la face de l'univers leur volonté d'exterminer les « Hitler-Juden » selon l'expression russe. Sans doute raisonnaient-ils ainsi : Il nous sera plus aisé de passer la guerre dans les cours de la rue des Oies, de la rue Sauvage, ou de la rue Nalewki, que nous connaissons, qui sont notre patrie, que dans les vastes et sévères steppes de l'Asie. Là, rue des Oies, c'est malgré tout l'Europe ; à l'Est de Lwow commence l'Asie. Ils avaient peur de la Russie. L'Orient les effrayait. Ils se laissaient décourager par la perspective d'une vie plus misérable. En mai 1940 l'Europe sommeillait sans songer au réveil. Les réfugiés de l'autre rive du Boug faisaient partie de l'Europe, plongée dans le sommeil, et où les hommes vivaient, égoïstes, tranquilles, faute de clairvoyance politique, ils regardaient de leurs yeux ignorants ce peuple qui, lui, s'était privé de tout afin d'être prêt. Et ils voyaient seulement la sérénité de sa vie.

Les films russes, les mêmes qui les avaient enchantés dans les cinémas de la rue Marchalkowska ou de la rue Khmielna, leur apparaissaient maintenant sous un angle nouveau, dans une perspective personnelle, celle du tailleur qui regarde les journaux de mode.

Ils commencèrent à s'intéresser à la façon dont les gens s'habillaient et vivaient. Et ils s'aperçurent que ceux-ci étaient mal vêtus et vivaient misérablement. Tout ce qui, pendant vingt ans, a été, dit-on, publié sur les bolchevicks, tout cela revint à la mémoire des réfugiés de l'autre rive du Boug. Ils n'avaient pas confiance en la Russie. L'Allemagne, par contre, bien que ce ne fut plus l'Allemagne de Guillaume, était malgré tout une nation européenne, un « peuple de poètes et de penseurs ». Les préjugés sociaux et philosophiques ont la vie dure. Quand la guerre germano-russe eut commencé, la plupart des Juifs restèrent sur place, non seulement parce que la fuite devant les armées motorisées s'avérait difficile, mais aussi parce qu'en dépit de tout, ils considéraient les hitlériens comme des Européens. Les soldats de la Wehrmacht, tout en distribuant des pioches à leurs victimes pour leur faire creuser leur tombe, ne se tenaient pas de surprise : « Pourquoi n'avez-vous pas fui ? Ne vous a-t-on pas décrit dans vos journaux le destin qui vous attendait ? Vous n'y aviez pas cru ? Avouez que vous n'y aviez pas cru ? »

Les Juifs avaient confiance dans l'Allemagne, mais ils se défiaient de la Russie. On avait écrit cent fois que les convois venant de l'Ouest et destinés aux chambres à gaz arrivaient sans gardiens. Pourquoi ? Mais parce qu'on croyait en Europe que les Allemands étaient une nation européenne.

Et Winston Churchill, disant en janvier 1945, c'est-à-dire après qu'on eut découvert Majdanek, que « trois millions et demi d'hommes avaient été, *paraît-il*, gazés en Pologne », Winston Churchill ne prouvait-il pas ainsi sa confiance dans la nation qui a réalisé de si vastes combinaisons criminelles ? Ne prouvait-il pas, en même temps, que sa méfiance était dirigée d'un autre côté.

Ainsi, Hubert avait cru les Allemands incapables de commettre Katyn qui pourtant nous parut à nous, restés dans le pays et mieux au fait des capacités meurtrières hitlériennes, une bagatelle. Parce qu'il avait cru au crime, il usa de toutes ses forces pour combattre ceux qui, selon lui l'avaient commis. Parce qu'il avait perdu de nombreux compagnons à Katyn, il considéra comme de son devoir de jeter dans cette lutte toutes les forces de passion dont je le savais capable. Il prônait la haine de la Russie et du Gouvernement de l'Unité Nationale.

Il rompit avec tous ceux qui ne partageaient point ses opinions. Il parlait d'eux comme de traîtres et de renégats, selon des expressions courantes dans le vocabulaire des Polonais émigrés en Occident. Grâce à sa grande culture, à sa bonne connaissance des pays de l'Ouest et des langues étrangères il s'était vu confier rapidement un poste important dans la presse et la propagande. Là, il lui fut donné de justifier sa prétendue vérité par des arguments d'ordre politique. Et il profita, hélas, de la situation.

Cette longue histoire fut résumée en quelques paroles, brèves comme un faire-part. J'avoue que ces paroles me touchèrent d'une manière différente. Les six années ont servi de tremplin aux uns, mais elles sont devenues pour d'autres une occasion d'être envoyés par le fond. Il y eut des envolées, comme dans un conte de fée, et des déchéances qui semblaient jeter une guenille sur un vêtement royal d'autrefois. Qui parmi nous, n'aurait pas à donner ses propres

convictions à l'Histoire, au destin, convictions jaillies du cœur et qui désignent au sort les hommes qu'il aurait dû reconnaître avant tous les autres ? Qui, si ce n'est Hubert, méritait une grande destinée ? Et voilà que mon héros se trouvait devant moi, le regard lourd de désespoir !..

Je restai longtemps sans parler, perdu dans mes songes. Je rêvais à la vie.
— Tu comprends à présent pourquoi je ne peux pas rentrer.

Non, je ne le comprenais pas encore. Mais, lorsque son regard se fut posé sur moi, je découvris la vérité. Hubert avait commis une erreur, et le savait. Il rêvait à sa patrie comme on peut le faire place de la Concorde dans les brouillards de Londres ou dans les forêts de la Sibérie. Son seul devoir était de revenir et d'avouer : « J'ai commis une erreur, pardonnez-moi ! »

Mais il n'était pas sans noblesse. Il nous considérait comme les plus forts. Il eut tenu pour une trahison envers les faibles que d'abandonner les hommes auxquels il s'était lié jusqu'alors. Pour certaines natures, c'est chose impossible. Il était précisément de celles-là. Nul argument ne pouvait dissimuler ce fait : il fallait choisir entre les faibles et les forts. Hubert niait la vérité uniquement parce qu'elle était du côté du plus fort. Tel était son problème intérieur. Peut-être avait-il aussi peur, peur tout simplement, et cette appréhension paralysait-elle sa décision ?

Je savais, désormais, que chaque parole était superflue, qu'il ne s'agissait plus depuis longtemps de Katyn. Trop pur pour se sentir à l'aise dans cette armée qui restait celle de 1939 et dont nous ne nous souvenions que trop, mon ami était mal vu par ceux qu'il servait. Capitaine de cavalerie en 1939 en six ans il n'avait avancé que d'un grade. On ne l'invitait pas aux cérémonies, qui étaient le rendez-vous des bien-notés. Sa disparité choquait, disparité qu'on appelait brièvement avant la guerre : le communisme. Il exécutait le travail, mais n'était point *leur homme*. Il n'y avait entre eux rien de commun, sauf une lourde erreur.

Le silence dura un long moment. Je pensais : la cité est en ruines, la plupart de nos proches sont enterrés, les survivants sont dispersés à travers le monde. Dans chacun d'eux, se retrouve une part de notre âme, une part de notre passé. Le pays ressuscitera, guérira ses blessures. Mais nous ! Mais notre vie ! Cette vie excrémentielle parmi les mines, les fantômes et les morts !..

Il prononça une fois encore ces paroles qui étaient pour moi autant de coups de poignards et me touchaient jusqu'aux larmes, comme peut le faire, parfois, le spectacle d'une trop grande beauté :

— Je ne puis revenir. J'ai perdu. Je suis un homme fini.

Il ajoute : — Je ne peins plus.

Et, d'une voix qui semblait venir du fond du cœur : « Un homme qui a perdu n'est plus créateur. Un malheureux qui souffre, oui ; un homme fini, jamais. Je n'ai plus d'yeux, je ne vois plus. Je ne peux voir que dans mon pays. Je suis seul. L'exil est une chose terrible ».

Au bout d'un moment :

— Tu n'as pas entendu parler de mes toiles ?

Je le regardai droit dans les yeux et dit en insistant pour éviter des doutes :

— Non, je ne sais rien..

Il me souvient encore de l'abnégation au prix de laquelle il s'élevait, de sa lutte, de ses sacrifices qui avaient pour seul but de lui permettre de saisir le moindre fragment de réalité.

Il était de ceux que Dieu, loin de favoriser d'un sourire, néglige pendant de longues années. A peine eut-il la chance de saisir la coupe pleine d'une eau vivifiante qu'il lui fallut la porter à travers des ornières et des ténèbres où il risquait une chute à chaque pas. Il n'arrivait à un résultat qu'au prix de difficultés indicibles. Il créait, malgré tout, des toiles magnifiques qui attendaient d'être appréciées par des yeux neufs. Elles n'y parvinrent pas. Bon ou mauvais, tout ce qu'il possédait — comme cette pile de cahiers — tout périt dans l'incendie des premiers jours d'août à Varsovie. Il ne possédait plus rien ; il était plus misérable que le plus pauvre des mendiants. Et déclarait n'avoir plus de courage. Comment aurais-je osé lui annoncer la vérité ?

— On m'a écrit que tout est parti en fumée. Pendant l'insurrection. Dès le début. Tout. Ils n'avaient rien enterré.

— Je ne sais pas Hubert, je n'en ai pas entendu parler.

Nous nous sommes levés.

— C'est l'heure de la séparation, dit-il. Je ne sais si nous nous rencontrerons jamais. Je partirai probablement au loin. Je m'embarquerai peut-être bientôt. Dans un port anglais. Pour le Canada. Les Anglais nous voient d'un mauvais œil chez eux.

Il s'interrompit. Soudain il me regarda cordialement et dit :

— Dieu veuille que l'avenir montre que je me suis trompé.

Puis, détournant la tête, il ajouta à voix basse : — Ce serait préférable... pour la Pologne..

Il sortit sans se retourner. Je l'ai vu tirer un mouchoir de sa poche et l'approcher de ses yeux.

L'espoir dissimulé au fond de mon cœur, le plus doux des rêves du temps de ma captivité s'effondrait. Quelle douleur de voir soudain dans cet abandon, dans ce désespoir, celui qu'on considérait comme le sommet de sa propre vie.

Combien de fois avais-je cru que le cycle des désastres était clos ? Pas encore. Pas encore pendant longtemps.

Et où ira-t-il ? Il partira pour le Canada. Des larmes nostalgiques lui brûleront les yeux, mais il obligera ses lèvres à prôner une haine qu'il ne ressent plus. Il ira au Canada où nulle source vive ne coulera pour lui. Et il attendra ses dernières années, rongé par la nostalgie qui peuplera ses rêves d'une réalité cruelle cette nostalgie du pays qui nous est si amer, mais qui apparaît si doux en exil..

Je souffre. Ne me dites rien. Je sais tout. Mais il y a des questions que la vie ne résout guère. Il reste une lie amère contre laquelle l'art même ne peut rien. — Silence, silence à mes beaux rêves qui croyaient ressembler à la vie..

Julien TUWIM



Ennui

*D*imanche. Ville. Après-midi morose et raide.
Triste stérilité des pavés nus. Et sans
Beaucoup de fleurs, jardins rabougris, jaunissants.
Dans les fenêtres des filles sans dot et laides.

*L'ennui, le terne ennui ! La Dame grise et blême
Des bureaux désolés et des gares désertes !
L'oisiveté déçue d'être toujours la même !
Oh ! l'ennui résigné de tant d'espoirs inertes.*

*Rien à attendre ? Et quoi, rien plus à désirer ?
Ce qu'il traîne sans fin, ce jour bourgeois, propret !
Viens, ennui, fredonnons le refrain suranné :*

*Tu t'en iras, ma mie, vers les monts grandioses
Et moi, vers la vallée ;
Tu fleuriras, ma mie, en magnifique rose,
Moi — en humble bluet..*



Christophe RADZIWILL

Catholicisme et Patriotisme

Une fois consommée la défaite et commencé le long cauchemar de l'occupation, une seule institution poursuivit son activité au grand jour sur le territoire polonais: l'Eglise. Comment accomplit-elle sa tâche ?

Les Allemands n'adoptèrent point à son égard une ligne de conduite unique. A ce propos, comme dans leur politique d'ensemble envers la Pologne, ils reprirent la même dualité tactique de procédés employés déjà au temps de Napoléon pour absorber les terres slaves. De part et d'autre des limites séparant Reich et Gouvernement Général, le Reich unifié reprit les politiques d'assimilation respectives de l'ancienne Autriche et de la Prusse d'autrefois.

Dans les territoires purement et simplement rattachés à l'Allemagne, les méthodes appliquées furent celles de la tradition du Kulturkampf bismarckien. Là l'Eglise fut bel et bien persécutée, et les milliers de prêtres fusillés ou torturés en camp de concentration témoignent pour les siècles à venir de la solidarité du catholicisme et du patriotisme polonais dans la lutte contre le néopaganisme germanique.

Par contre, dans le Gouvernement Général, une dissociation fut tentée entre l'église catholique et le polonisme. La propagande allemande parvint au début de l'occupation, entre autres, à faire approuver par certains ecclésiastiques irréfléchis, le départ d'ouvriers pour l'Allemagne. L'occupant aurait eu quelques chances de réussir dans ses projets, n'eût été la digne attitude de la majorité du clergé, Mgr. Sapieha tout le premier.

Somme toute, l'on ne saurait nourrir aucun grief envers le clergé polonais pour son attitude sous l'occupation, attitude qui dans l'ensemble fut digne de tous les éloges. La vraie source de désaccord entre l'Eglise et la

Pologne doit être cherchée dans la voie sans issue suivie par la politique vaticane, cause d'ailleurs de défiance entre le Vatican et bien d'autres pays que la Pologne.

Rien ne complique davantage les relations de la Capitale Apostolique avec l'Europe progressiste entière que le soutien accordé à l'Espagne franquiste, dont seule la France catholique de Maritain a eu la sagesse de se désolidariser. Cette attitude du Vatican, et des catholiques dans son sillage, semble malheureusement n'être qu'un aspect d'une politique trop cohérente. Une troisième guerre mondiale constitue une perspective qui n'est pas vue d'un mauvais œil à Rome. Que devient le christianisme message de paix ? Va-t-on revoir de tristes paradoxes comme les messes d'action de grâce célébrées en italien pour l'écrasement de l'Abyssinie, peuple libre ? Déjà les fanatiques d'Anders et consorts font « bénir » les armes qu'ils préparent dans l'espoir d'une nouvelle guerre « sainte »...

Penchant en faveur des puissances de l'Axe au cours de la guerre (en dépit d'une neutralité apparente), il apparaît que le Vatican à nouveau ne sait être neutre dans la lutte pacifique d'influences qui se joue entre les vestiges du monde d'avant-guerre groupés autour de l'Angleterre et l'Europe de l'Est rénovée. Dans cette prise de parti réside le plus grand péril pour l'Eglise en Pologne. Dans l'ordre intérieur, la politique d'alliance politique avec les Slaves, inspirée au Gouvernement de Varsovie par les considérations géographiques les plus élémentaires est contrecarrée par les fossoyeurs de la Pologne. Ces derniers sont en quête d'un soutien à l'Occident. L'Eglise catholique, c'est-à-dire universelle, se doit à elle-même de ne point prendre position — d'autant plus que toute politique antirusse fait l'affaire du nationalisme allemand agonisant. Mais précisément le Vatican prend souvent une attitude progermanique. On comprend que Sa Sainteté, dans son Message de Noël, se soit penchée avec pitié sur le dur sort des prisonniers de guerre allemands, catholiques pour la plupart. Mais pourquoi faut-il que ces paroles aient eu un accent davantage parti du cœur que les mots de compassion — combien rares et timides ! — adressés naguère aux Polonais souffrant la géhenne de l'occupation allemande ?

Nous sommes bien obligés de constater, en le déplorant, que le concordat a été rompu — et point par notre faute. Mais en même temps nous marquons avec force qu'il n'est aucun conflit idéologique entre le christianisme et le régime social de la Pologne d'aujourd'hui.

Comme lors de la guerre d'Espagne, l'héroïque petit peuple basque — bien peu soutenu par l'opinion catholique mondiale —, la Pologne a uni la cause de sa propre indépendance à la lutte pour la justice sociale. Ni le catholicisme basque ni le catholicisme polonais n'en sont lésés. Que des nations catholiques se rangent du côté du progrès social, cela ne saurait que purifier la religion des influences étrangères dues à une longue période de compromis avec le capitalisme. La mort du capitalisme, de même que jadis la disparition de la féodalité ou de la monarchie de droit divin, n'a rien à voir avec le besoin religieux. Se cramponner à des formes dispa-

rues d'organisation politique et sociale ne saurait que nuire au catholicisme. Il a su trouver un *modus vivendi* avec bien des systèmes aussi étrangers à son esprit que féodalisme et capitalisme : pourquoi ne parviendrait-il point également à un accord sur le régime qui prend la succession ?

En ces temps d'idées aux universels, c'est une force et un atout immenses pour le catholicisme que son universalité, qui lui a permis de passer sans dommage par l'épreuve des bouleversements de cette guerre. Il marche dans le même courant que la société moderne. Le remaniement du Sacré-Colège marque une tendance, de vaste portée, à revenir à l'universalité réelle. Il ne reste plus que 27 cardinaux italiens contre 42 non italiens, dont 18 non européens et même un Chinois. Sans doute la politique vaticane en deviendra-t-elle moins spécifiquement italienne.

Cette universalité est une force de progrès. En outre, plus confiant en l'efficacité des efforts de la volonté humaine que les autres religions, de par son attitude activiste, le catholicisme se laisse concilier avec la foi laïque en un progrès dû aux lois propres de l'évolution humaine. On peut avoir grand espoir que, dans la vie sociale, l'Eglise suivra en fait le rythme de l'époque historique que nous vivons, pénétrée de la volonté d'améliorer le sort humain.

De part et d'autre, en Pologne, l'on comprend de plus en plus la nécessité et la possibilité d'une entente. L'une des voix catholiques les plus autorisées est celle de l'abbé Michalski, ancien recteur de l'Université Jagellonne. Ce prêtre s'étend en de longs articles sur l'active coopération que le catholicisme est résolu à apporter à la reconstruction du pays, la main dans la main avec les marxistes eux-mêmes. De son côté lui fait écho Stéphane Zo'kiewski de la revue « Kuznica » (La Forge) de Lodz, théoricien de la gauche polonaise. — « Un front commun démocratique de reconstruction nationale », constate-t-il, « est possible et nécessaire, allant du catholicisme au marxisme, et en pratique devient de plus en plus un fait ».

En témoigne excellemment la réception enthousiaste, avec la participation des autorités, faite au Cardinal Sapieha de retour de Rome où il venait d'obtenir le chapeau.

En Pologne où il n'y eut point à vrai dire de capitalisme autochtone à l'échelle européenne, en Pologne où la religion catholique est à peu près la seule, la voie d'entente entre l'Eglise et le nouveau régime social est plus aisée que partout ailleurs. Il s'agit seulement pour la Révolution Polonaise, en s'inspirant de la théorie économique marxiste, d'éviter une dogmatisme pseudo-marxiste à caractère mystique — tandis que le catholicisme doit regarder la réalité nouvelle du seul point de vue de la morale chrétienne, sans se laisser aller à des considérations d'une passagère actualité politique.

Zbigniew BIENKOWSKI

Au nom de toi

T *U habites là d'où nulle lettre ne parvient.
Loin, si loin que la notion du mot « éloignement » ne suffit
plus à exprimer la distance qui s'étend entre nous.*

*Si loin que « toujours » et « jamais » peuvent seuls en
donner l'idée.*

*Tu es si loin que quand je dis « tu demeures », quand je pense « tu
existes », ce n'est qu'une métaphore de mon existence et non pas de la
tienne.*

*Si loin que même « toi » n'est qu'un signe de ma vie, trop misé-
rable pour avoir son propre nom.*

La ville où tu demeures, je la connais par l'émotion.

*Certes, c'est une ville comme tant d'autres, avec sa latitude, ses
monuments et ses lois.*

*Mais elle te possède et se confond ainsi avec ma nostalgie que tu
hantes aussi.*

*Elle se trouve au carrefour des lignes de chance et de coeur sur
l'écheveau tourmenté de ma main.*

Tu demeures si loin que nul courrier n'accepte mes lettres pour toi.

*Tu es si loin que la guerre déchainée dans mon pays s'évanouit
avant d'atteindre le tien.*

Tu demeures si loin que la terre qui te porte diminue jusqu'à la fiction sidérale.

Tu demeures si loin que ton sourire ne me parvient qu'en larme.

Tu es si lointaine que je ne sais plus s'il suffit de composer mes pensées à la façon humaine pour que tu les pénètres.



*Tu habites là où n'accède personne autre que toi : dans mes larmes.
Bien près, plus près que les paroles les plus intimes que je puisse deviner.*

Tu m'es aussi proche que je voudrais l'être de toi.

Tu es si près de moi que nous nous comprenons du seul battement de nos cœurs.

Si près que pour que tu l'éloignes il me faudrait cesser ma vie dans laquelle tu vis, éteindre ma pensée dans laquelle tu penses, me réveiller du songe où tu songes.

Tu m'es plus proche encore que le jour ne l'est à la nuit et l'ombre à la lumière.

Si proche que tu saisis mes paroles avant que je les aie pensées.

Si proche que je ne sais même plus où finit toi et où moi commence.

Les fleurs que je frôle fleurissent de ton regard.

Les oiseaux que je lâche vont se blottir au creux de ta main.

Ce sont tes confidences que taisent les étoiles.

Tu m'es si proche que je te vois sans ouvrir ni fermer les yeux.

Si proche que je t'entends comme le sourd l'émoi.

Si proche que je sens tes cheveux sous ma paume comme l'amputé sent présent son bras coupé.

Tu m'es si proche que tu me parais encore trop lointaine.



Ton pays est de ce monde où la Terre et l'au-delà sont confondus.

Ton pays est immense, hors de toute mesure humaine et si menu qu'une seule pensée saurait l'enclorre.

Ton pays est si puissant qu'il supporte en un instant mille morts sans mourir, et si faible qu'il cède sous un battement du cœur.

La terre de ton pays est si fertile que chaque rayon de soleil y fait mûrir un Cézanne.

L'air si limpide qu'il révèle le regard futur.

Son feu consume ma nostalgie et son eau apaise mon imagination.

Les champs de ton pays apparaissent et s'effacent en un souffle qui n'est d'aucune saison.

Les montagnes se font nuages plus vite qu'une fleur émotion, bien qu'elles aient même résistance que celles de mon pays.

Nos pays sont si différents qu'à peine ils se pressentent.

Seules plaine et colline se voient l'une l'autre du vol de l'oiseau qui part sans retour.

Ta patrie est si exquise que la Terre est une de ses colonies.

Ma patrie est si pauvre que ses enfants n'ont pas le cœur d'y penser.

Ta patrie est République. Auprès d'elle Liberté, Égalité, Fraternité ne sont que tyrannie.

Dans ma patrie les hommes sont si muets qu'il n'est point de mot qui désigne son régime.

Ta patrie n'a ni début ni fin.

Dans ma patrie l'éternité ne dure que deux rayons de soleil.

Dans ta patrie les pensées ont une telle éloquence que les sourds les perçoivent.

Dans ma patrie l'éclat des bombes a assourdi les Christs des carrefours.

Dans ta patrie la vie est longue comme dans la mienne le souvenir.

Dans ma patrie point de naissances et les vivants meurent.



De mon pays, ne reste qu'un cerne sous les yeux des veuves et des orphelins.

*Son nom s'est évanoui sur les lèvres.
Dans les regards ont pâli ses couleurs.
Les arbres ont fondu vers leurs racines.
Pour toujours les eaux se sont écoulées.*

*Les monts ont éclaté immensément.
De mon pays ne reste qu'une molte de terre non bénie.
Les routes conduisent les derniers pas des condamnés.
Les plaines murmurent sans fin la prière des mourants.
Aux carrefours expire l'air crucifié.*

Ses paysages se sont dispersés sous le reproche des yeux éteints.

Le cœur de ma terre s'est brisé, sous le martèlement des cœurs des hommes.

(Pleuvent les nuages des larmes poignantes).

*De mon pays ne reste que ma nostalgie,
Ne subsiste que ton immense amour pour lui.*

Au nom de Toi je vis sans trêve sur une planète que je vois de trop près.

La vue a quitté mes yeux et de mes paumes s'est effacé le toucher.

*Comment fuir mes propres pas ?
Quel chemin imaginer ?
De quel signe conjurer le monde qui menace ?
Au nom de Toi,*

*Où que je sois
Les oiseaux fusillés pour la Liberté pleuvent sur ma tête.
Les champs ensanglantés dans les communiqués de guerre montent à l'assaut de mon cœur,
Une larme égarée lacère les entrailles de ma pensée.
Où que je sois vit ton nom.*

*Au nom de Toi je vis d'un pouce de terre foulée à mort,
Du pleur des bouleaux, de l'envol des oiseaux,
De l'oppression et de la plainte humaine.*

Au nom de Toi je m'installe dans l'angoisse pour l'éternité de ma vie.

Au nom de Toi je m'effacerai inaperçu.

Au nom de Toi j'irai de par le monde sur les pas des fourmis errantes.

Varsovie 1940.



Un ambassadeur de la pensée française en Pologne :

Boy-Zelenski (1)

Torturé par les Allemands, le 9 Juillet 1941 mourait Thaddée Boy-Zelenski, l'une des plus grande g'oires de la littérature polonaise. Ses adversaires comme ses admirateurs lui reconnaissaient un rare talent, accompagné d'une haute probité intellectuelle, et sa mort fut ressentie comme un deuil national par ses compatriotes. Cette grande perte pour la littérature polonaise touche également la France. Personne d'autre ne saurait comme lui incorporer à la littérature polonaise celle de la France ; traduits par lui, les classiques français devinrent en quelque sorte partie intégrante de la littérature polonaise.

C'est vers la trentaine que Boy débuta dans la carrière littéraire. Son esprit étincelant, la facture lapidaire de ses vers et chansons valurent rapidement la célébrité au jeune médecin pédiatre de Cracovie, auteur de nombreux travaux médicaux et créateur du premier dispensaire (La Goutte de Lait) à Cracovie. Survint la guerre de 1914. Mobilisé, Boy se mit, pour occuper ses loisirs, à traduire Molière. La guerre terminée, il poursuivit dans cette voie. Travaillait avec acharnement, tout en écrivant pour son propre compte (quelque 50 tomes d'écrits de haute classe) et en s'occupant de critique théâtrale, il traduisit l'un après l'autre les ouvrages les plus marquants de la littérature française.

De la Chanson de Roland à Proust, en passant par Tristan et Yseult, Villon, l'œuvre entière de Rabelais, Montaigne, toute l'œuvre de Molière et de Pascal, le Discours de la Méthode, Phèdre, Beaumarchais, l'Esprit des

(1) Sous ce titre, Mme Irène KRZYWICKA, romancière, a prononcé en novembre 1946, sous les auspices de l'Amitié franco-polonaise, une conférence qu'elle a bien voulu résumer ici.

Lois, l'œuvre entière de Marivaux, *Les Liaisons dangereuses*, *La Princesse de Clèves*, *Atala*, *René*, toutes les comédies de Musset, l'œuvre entière de Stendhal et « *La Comédie Humaine* » de Balzac, Verlaine, enfin ; les chefs-d'œuvre de la littérature française mis par Boy à la portée du lecteur polonais se montent à 140. On demeure confondu devant l'ampleur de l'œuvre accomplie, d'autant plus que Boy travaillait sans « nègres » et remaniait à maintes reprises, avec un soin extrême, toutes ses traductions.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce record de fécondité ne nuisit nullement chez Boy à la qualité, tout aussi remarquable. Tout traducteur sait combien il est difficile de rester littéralement fidèle au texte en conservant l'aisance d'expression et sans, pour cela, affadir le style. Baudelaire traduisant Poe est parvenu à rendre avec une telle maîtrise à la fois la pensée, la construction des phrases, les tournures employées, le style, le rythme, le nombre, et à conserver intégralement la poésie de l'original — à tel point que ce dernier et la traduction semblent écrits par le même homme. Mais il s'agissait de deux écrivains déterminés, de tempérament apparenté. Ou'un seul homme sache se pénétrer du tempérament de tous les écrivains employant une autre langue — et cela quels que soient les thèmes, les formes littéraires et les époques —, il y a là un phénomène stupéfiant. C'est le cas de Boy, dont les traductions semblent directement écrites en polonais, font en quelque sorte partie du patrimoine littéraire polonais, et pourtant frappent par leur exactitude presque textuelle et leur fidélité au sens comme au style. Le *Discours de la Méthode* est aussi parfaitement rendu que *Tristan et Iseult* ou Verlaine.

Traduire les comédies de Molière en conservant les traits d'esprit à la place qu'ils occupent dans l'original, et sous une forme presque identique, ce n'était encore rien comparé aux difficultés d'une traduction de Rabelais. Beaucoup moins riche que la langue française au temps de la Renaissance, le polonais se prêtait mal à rendre l'énorme vocabulaire coloré de l'auteur de *Gargantua*. Aussi le traducteur créa-t-il des mots comme l'avait fait l'auteur — et cela aussi bien dans l'esprit de ce dernier qu'en conformité avec celui de la langue polonaise. Le résultat resta pour les linguistes un sujet durable d'étonnement admiratif — tandis que les connaisseurs de Rabelais, en comparant phrase par phrase, constatent pleine correspondance avec l'original.

Il parvint à un plus grand tour de force. On sait que le XVII^e siècle, époque de rayonnement de la pensée française, marquait en Pologne un effrayant déclin culturel. Comment exprimer en polonais la précision de la pensée cartésienne et la passion abstraite des Provinciales, lorsqu'en Pologne n'existait pas encore de langue philosophique à l'époque ? Faisant œuvre créatrice et véritablement géniale, Boy reconstruit la travée absente dans l'histoire polonaise.

Enfin Boy entreprit de traduire Proust. Quelque ardue que s'avérât

cette tâche, elle fut menée à bien en un temps record. Pour la première fois, Boy se vit contraint, à son grand déplaisir, d'être infidèle à l'auteur. Certaines phrases durent être raccourcies: elles eussent été grammaticalement incorrectes en polonais. Mais Boy réussit le miracle de rendre en phrases plus brèves le sentiment de complexité et les détours déconcertants des longues périodes de Proust. Malheureusement le manuscrit du « Temps retrouvé » a brûlé, avec une admirable collection de livres français et polonais, dans l'incendie du domicile de Boy. Et celui-ci n'est plus là pour recommencer son travail...

Cette immense œuvre de traduction s'accompagne en parallèle d'un ensemble d'études très pénétrantes et fouillées de la littérature française, écrites en un style limpide marqué au coin de la meilleure prose française. Boy rédigea personnellement les introductions pour toutes ses traductions. Ainsi, au fur et à mesure que se poursuivait l'œuvre de traduction, se constituait à côté un ensemble d'études sur la littérature française, qui furent publiées en un recueil de trois volumes, « L'Esprit et la Chair ».

La profonde connaissance que Boy possédait de la langue française en faisait un des meilleurs romanisants polonais, tout désigné pour l'Université. Aussi, faisant pour lui une exception en dépit de sa profession de médecin, lui offrit-on une chaire à plusieurs reprises. Il déclina longtemps ces offres. Enfin, au début de l'invasion, un peu avant sa mort, il accepta un poste à l'Université de Lwow, où chacun de ses cours fit salle comble.

On reprend actuellement l'édition de ses œuvres originales et des traductions en commençant par 4 volumes de sa traduction de Balzac.

La poésie française



Nous extrayons ces passages de l'Anthologie de la Poésie française à paraître aux éditions « Viteiz »

En France il n'y a pas eu de futurisme. L'idolâtrie de la machine de l'immédiate après-guerre n'eut qu'une durée fugitive. Il en fut de même pour l'unanimité, qui accordait une sorte d'âme collective passagère à des groupements humains fortuits dépourvus de structure sociale proprement dite.

Chez Apollinaire, demeura le culte de la technique, mais mêlé au regret du monde en train de disparaître. La dernière bohème montmartroise conservait un optimisme naïf en la valeur du progrès pour lui-même, mais sans pour cela perdre le souci du bonheur humain. Assez vite après la guerre, d'ailleurs, se dissipèrent ces der-

nières illusions. Nul ne faisait plus attention aux progrès de la technique, tandis que l'on constatait le ralentissement de la production et la régression de l'humanité.

Bien que le visage technique du monde continuât sans trêve à se transformer, l'on cessa peu à peu de s'en inspirer en poésie. Les nouvelles découvertes ne manquaient point. Seulement, lorsqu'après s'être propagée de par le monde la crise économique toucha la France, lorsque les usines françaises fermèrent leurs portes, elles aussi, il devint impossible de continuer à s'enivrer du culte de la technique. Plus effrayante encore que l'immobilité des machines était l'inertie des hommes en chô-

mage chronique. Les non-sens économiques se répercutaient dans la vie sociale. La « valeur autonome » du progrès technique sombra dans l'absurde, l'inhumain.

L'Apollinaire chante du mouvement perpétuel et du changement joyeux ne signifiait plus rien pour la nouvelle génération poétique de l'après-guerre. Par contre, fut suivi Apollinaire précurseur du dadaïsme.

DE LA MAGIE A FREUD

Le paysan vient à la ville travailler dans les usines. Là les merveilles de la technique éveillent son imagination assoupie et le nouveau-venu mêle le fantastique au monde réel. Si cet état mental ne trouva pas à vrai dire d'expression propre en poésie, pourtant on en découvrirait trace plus ou moins distincte comme une sorte de frange à la culture. C'est ainsi qu'Apollinaire introduisit dans les scènes de la vie courante un fantastique à caractère magique. On peut trouver semblable tendance chez la bohème de Montmartre, familiarisée avec les milleux indécis : demi-paysan, demi-ouvrier, très petit bourgeois. Rappelons qu'à côté de pièces burlesques comme un voyage dans la lune en carrosse les premiers films de Méliès présentaient des scènes moralisatrices : un ange sort du plancher du dancing et montre au père coupable, avec reproche, son enfant mort qu'il tient dans les bras, etc... Max Jacob prit cette scène pour thème d'une parodie. Chez Cocteau, les anges volent parmi les hommes...

Le surréalisme selon Apollinaire devait dévoiler la réalité dépouillée des apparences. Le fantastique était mis à l'échelle de la vie quotidienne, avec utilisation accessoire du réel déformé tel qu'il se présente au cours du songe. Ces traits de certaines œuvres d'Apollinaire se retrouvent dans le nouvel évangile d'André Breton, théoricien du surréalisme d'après-guerre. La poésie doit mettre sur le plan de l'exprimé tout ce qu'il y a de subconscient en l'homme selon Freud.

Les surréalistes ne parlaient déjà plus de réalité objective mais de fonds psychique.

Les poètes français se familiarisèrent avec la psychanalyse freudienne en terre suisse. Pourtant, ce qu'ils y créèrent ce fut

le dadaïsme, dont Tristan Tzara publia le manifeste en 1916, à Zurich. L'on construisait un poème de mots et de phrases découpés au hasard dans les journaux à l'aide de ciseaux.

Au bout de plusieurs années, on saisit que le dadaïsme à son début était une réplique à la guerre. Mépris de toutes valeurs culturelles de duperie, révolte bouffonne du petit bourgeois contre le monde où il vit, moquerie du faiseur de culture ou dédain d'un lecteur indigne de respect, qu'était-ce au juste ? Toujours est-il que, dès l'armistice, le dadaïsme s'acclimata en France mais n'eut pas de contacts avec Apollinaire, considéré comme vestige désuet d'une époque révolue. Vers 1924, les dadaïstes et quelques autres poètes de la même génération publièrent le nouveau credo du surréalisme.

FRONTIÈRES DE L'IMAGINATION

Somme toute, psychanalyse et dadaïsme s'apparentaient, la méthode des ciseaux et celle des mobiles psychiques « subconscients » revenant au même : abandon des exigences logiques, des liens rationnels de la pensée. Le dadaïsme trouvait sa justification dans la psychanalyse.

Voulant aller au-delà des audaces de leurs prédécesseurs, les dadaïstes entreprirent, non seulement de bouleverser la syntaxe, mais même de la supprimer totalement. La phrase perdait ainsi toute signification possible. Ceci s'avéra vite être un amusement bien ennuyeux. Mais du moins les surréalistes, non contents de l'absurde de certaines images concrètes, abandonnèrent-ils la structure classique de l'imagination pour voguer dans l'abstrait, mélangeant à chaque instant objets concrets et ceux que l'on ne peut s'imaginer.

C'est ainsi que s'éleva peu à peu le monceau d'absurdités écrites en poésie dans l'entre-deux-guerres. Ce ne serait qu'un phénomène curieux de dégradation de la langue et des valeurs culturelles, n'était qu'il y eut réellement une poésie surréaliste. Au bord d'une montagne de solf'ses sans valeur coulait un ruisseau de beauté au charme indéfinissable, la poésie d'Eluard. L'on ne peut non plus reléguer au magasin des accessoires saugrenus toute l'œuvre de Tzara. C'est impossible en ce qui concerne Soupault.

Poète et romancier, Putrament appartenait avant-guerre au groupe de poètes d'avant-garde. On lui doit une intéressante étude critique sur l'art de la nouvelle.

Putrament passa en U. R. S. S. la durée de la guerre, il en revint avec la Première Division de l'Armée Polonaise.

Son recueil de poèmes « La Guerre et le Printemps » est le journal lyrique d'un soldat. Le fragment de récit que nous publions est extrait du recueil « Balle Sainte ».

Le Pont



Hawrot me pousse du coude. Il regarde vers l'autre rive, vers l'ouest. Par delà le fleuve, à un kilomètre peut-être, des formes indistinctes progressent à travers champs. Des chars.

Sur le pont, les voitures se bousculent sans trêve. Le souffle coupé, je m'absorbe dans la contemplation des chaumes bleuâtres qui luisent en plein soleil. Là-bas, les masses brun-vert vont tanguant, cahotant. Ils se hâtent... Cinq, je les ai comptés. Hawrot se tait à présent, mais je sal-

sis au vol son regard élargi, absent et je sens qu'il me laisse tomber.

Du pont, aussi, on les a aperçus. Elle est bien loin maintenant la belle assurance du major. Les regards tournés vers les champs, il presse les attelages, se démène de l'un à l'autre, et crie après les conducteurs en se frottant nerveusement les mains.

Hawrot marmonne quelque chose à part soi.

— Quoi ?

— Je m'en fous, je m'en fous, je mets les voiles. Ce n'est tout de même pas mon boulot, Nom de Dieu ! Je ne suis pas officier, moi...

Je ne réponds pas.

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? poursuit-il. Maintenant il faut défendre les autres, mais en janvier qui donc m'a fait saisir parce que mes impôts...

— Hawrot, tire donc ! me mets-je à crier soudain, sous le coup d'une inspiration, d'un espoir imprévu. Là, là sur les chars, hausse 800 mètres, feu continu...

Il s'arrête court, saisit instinctivement la détente de sa mitrailleuse et commence le tir.

Je sais bien que nous n'allons pas démolir les chars : quel mal peut bien leur faire une banale mitrailleuse ? Ce que je veux, c'est retenir Hawrot. Quand il ne sera plus là je vais me trouver abominablement seul. Je ne m'en tirerai pas. Mais s'il a quelque chose à faire peut-être va-t-il rester...

Les chars disparaissent dans un creux de terrain. Pendant une minute je ne les vois plus, puis ils surgissent à nouveau, deux fois plus gros à présent. Le premier lance un nuage de fumée et derrière nous, du côté de la dune, là où nous avons caché les chevaux, c'est l'éclatement d'un obus.

Un hennissement de douleur. Nouvelle explosion. Les chars avancent rapidement, et, sans s'arrêter, prennent la route sous leur feu. J'ai les mains qui se mettent à trembler. Je serre les dents de toutes mes forces, je tends mes muscles et le frémissement des doigts cesse. La rive opposée est couverte de maisonnettes assez espacées à gauche, vers l'ouest, où elles forment le long du fleuve un ruban qui s'étire à quelques centaines de mètres du pont. Les chars atteignent les premières maisons. Je les vois à présent se profiler derrière les arbres des vergers, briser les grêles palissades, foncer lourdement à travers les jardins. Un seul est resté en arrière, au-delà du village, sur la rive ; il tire sans arrêt. De derrière l'église, par la droite, ce trainard nous arrose de projectiles. Voilà qu'il désorganise notre convoi. Un cheval est atteint, quelqu'un crie, le docteur se débat désespérément, courbé en deux, sans souci de sa dignité, et à chaque interruption de la fusillade me par-

viennent par bribes ses jurons et ses exhortations suppliantes, plaintives, à plus de hâte.

Ecartés un moment, étouffés par ce spectacle étourdissant du convoi en pleine panique, le doute et l'inquiétude se mettent à m'étreindre avec une force sans cesse accrue. Ce devant quoi ont fui des milliers de soldats est là, tout près. Ce que j'ai à accomplir devient tâche immédiate. Impossible de penser à autre chose. Ces idées m'assaillent au rythme de mes artères, et, par vagues, l'oppression me saisit la poitrine et le crâne.

Où donc au juste avons-nous miné le pont ? Il est long, mais nous n'en sommes qu'à quelques mètres. Si la charge est assez puissante pour le détruire de fond en comble, de nous non plus il ne restera rien.

— Où est la charge d'explosifs ?

Hawrot n'en sait rien. Il ne m'entend pas. Il fait corps avec sa mitrailleuse, les mains crispées sur la détente. Le monstre de métal crache un infernal déluge de coups qui couvrent ma voix.

La peur. Je ne l'avais pas clairement discernée en moi jusqu'à présent. Bien sûr, lors des bombardements, n'étais-je pas maître de mes réflexes. Je frémissais en proie à des accès de terreur. Mais cela venait du dehors : le tonnerre des explosions, le tremblement continu du sol, les tourbillons de fumée. Tandis que maintenant c'est moi-même, ce sont mes entrailles que tient la peur.

Impossible de me libérer de cette obsession d'un anéantissement inévitable. Si le pont est miné comme il faut, c'est la fin. Et s'il ne saute pas ?..

En ce moment la perspective de cette menace ne m'apparaît pas encore. Toute mon attention est absorbée par la course entre notre convoi et les chars. Oubliant les obus, qui du reste tombent régulièrement à quelque vingt mètres derrière nous, je me mets debout.

Sur le pont, quelques voitures encore. Auprès d'un camion se tient, chancelant, le docteur. Chevaux aux museaux déchirés, têtes de blessés entourés de bandages, conducteurs, le fouet levé.

Au-delà du pont, les autres. Je ne les vois pas. Où sont-ils, où donc ? Il y a

bien celui-là, derrière le village, qui ne s'arrête pas de tirer. Mais les autres ? Quelque chose de clair, de joyeux m'illumine les yeux. Peut-être bien que ?...

Allons donc ! A l'orée de la ruelle qui aboutit au pont par la gauche, la palissade s'écroule, un jeune arbre se penche violemment et un mufle brun-vert se précipite.

Je crie quelque chose et agrippe le contact. Je ne sais plus ce que je fais. Fixant le pont, les yeux agrandis, je presse la détente d'un geste convulsif. A cet instant précis, de derrière le camion, surgit en brinqueballant une dernière charrette, un jeune et timide visage de soldat blessé m'apparaît, et je reviens à moi. Je lâche le contact.

Réaction attardée de honte et de terreur. Comment ai-je pu ! Un peu plus et je faisais sauter ces blessés...

J'ai repris la maîtrise de mes nerfs, je ne sais comment. Depuis une minute et demie me voici calme, lucide, les gestes prompts et précis. Comment se fait-il que le pont n'ait pas sauté ? Les transmissions étaient mal agencées. Je répare.

Hawrot a aperçu le tank au-delà du pont. Il s'élançe.

« Tu sais, Nom de Dieu !... » lance-t-il à mon adresse et, à grandes enjambées, il disparaît derrière la dune, là où sont les chevaux.

Cela me laisse indifférent. Je ne me retourne même pas. Le sentiment de mon propre devoir m'a rendu calme. C'est moi qui décide, c'est entre mes mains qu'est le sort des uns et des autres.

Explosions d'obus, hurlements des balles et, sur ce fond rythmé, grondement des tanks ; ils sont plusieurs, et tout près. Le son prend de l'ampleur, devient plus distinct. Je me soulève : oui, les voilà arrivés au pont.

Trois hommes s'élançant de derrière le camion : le conducteur, un infirmier, le major. Ils traînent quelqu'un par les bras et les jambes. Le major m'aperçoit, me lance un regard d'enfant prêt à pleurer. Il fait un geste de la main : on peut, maintenant.

Je me lève tranquillement et regarde. Sur le pont, les tanks ont butté contre le camion. Des hommes en sortent. Deux mastodontes encore foncent par le village. Les obus tombent loin derrière nous maintenant ; ils craignent d'atteindre les leurs. La mitrailleuse du côté de l'église se tait. A présent ils se sentent sûrs d'eux-mêmes.

Voici ce qui a fait fuir des milliers d'hommes. Et c'est moi seul, en leur nom à tous, qui vais en venir à bout. Je jette un tranquille coup d'œil autour de moi. Le docteur et les autres courent aux broussailles. C'est le moment.

Un appel sur le pont. Ils m'ont repéré ! Ils crient quelque chose, visent au revolver. L'un d'eux saute du camion et court dans ma direction.

Je me laisse tomber à terre, j'attrape le contact. Un moment de peur : y a-t-il encore quelque chose qui cloche ? et je presse la détente.

Tout s'écroule. Je me dresse sur les genoux, debout, je tombe en arrière. Je prévois les choses avec une étrange acuité.

Tout m'apparaît comme en un film ralenti : le pont qui se soulève, la fumée, les poutres projetées en l'air, l'éclat brutal du soleil et, lorsqu'enfin je tombe à la renverse, le tank qui s'engageait précisément sur le pont. Lentement, de la rive, il s'incline sur le gouffre soudain béant, les chenilles tournent dans le vide en semblant s'efforcer convulsivement de chercher un point d'appui dans l'air en mouvement, puis tout bascule, un « plouf » bruyant, jaillissement de l'eau, la fin.

Jean Kott est poète, journaliste et critique littéraire. En 1936 il a fait paraître un recueil de poésies, « Le Monde Redoublé » qui dénote une influence surréaliste. Il a traduit Supervielle et Eluard, « La Servitude et Grandeur des Français » d'Aragon et « L'Education Européenne » de Romain Gary. Son recueil de critiques littéraires « La Mythologie et le Réalisme » le classe parmi les combattants les plus résolus du réalisme moderne.

Nous en citons le fragment ci-dessous.

L'héroïsme dans Conrad

Si nous voulons trouver dans l'attitude conradienne un modèle de vie, le procès de l'héroïsme doit être fait dans la langue des valeurs sociales. Les cothurnes dont Conrad chausse ses héros sont un artifice. Il nous faut regarder ces gens comme des hommes vivants pour juger les motifs de leurs actes et leur donner raison ou tort.

Voici comment est présenté le capitaine Mac Whirr de « Typhon » : « *N'ayant d'imagination que tout juste ce qu'il en fallait pour le mener d'un jour à l'autre, et pas davantage, il demeurait tranquillement sûr de lui, sans pourtant jamais se monter le cou* ». Après s'être évadé de chez lui tout comme un gamin, il écrit à ses parents au bout de six mois, d'un port de l'océan Indien, une lettre « *très courte et contenant des précisions sur le temps qu'il faisait* ». Il écrivait souvent à sa femme mais probablement aussi pour lui parler de la pluie et du beau temps. Toutes ses lettres débutaient par ces mots : « *Ma chère femme* » et se terminaient par « *Ton mari qui t'aime* ». Le capitaine Mac Whirr ne croyait en rien de ce qui dépasse le normal : « *les augures n'existaient pas pour lui, et la signification d'un présage lui était inutile jusqu'à ce qu'il fût mis en face du fait prévu* ». Non seulement il ne croyait pas aux augures... mais il ne croyait pas non plus au baromètre quand ce dernier tombait trop rapidement, il ne croyait pas aux manuels de navigation s'ils parlaient d'accidents particulièrement terribles et, surtout, il ne croyait pas aux typhons. Et voici qu'il lui arriva de pousser son bateau au centre même d'un des plus violents ouragans qui se soient jamais déchainés sur la mer. Il préféra alors risquer la vie de l'équipage, la sienne et son navire plutôt que de s'exposer au blâme des armateurs en s'écartant de sa route. « *Supposez que je sois arrivé avec un retard de deux jours, ils m'auraient demandé : — Où étiez-vous pendant tout ce temps, capitaine ? Qu'aurais-je pu répondre ? J'ai manœuvré pour éviter la bourrasque. Elle devait*

être bigrement mauvaise, auraient-ils dit. Et moi : — Je ne sais pas, je l'ai contournée ».

L'héroïsme pessimiste ? Non ! L'héroïsme de la stupidité. L'héroïsme d'un âne tirant une charrette sur un pont miné. Un héroïsme qui n'est que fidélité. Fidélité ? Bien, mais à qui et à quoi ? Aux armateurs ? A la conscience professionnelle qui frie ici l'automatisme aveugle de la routine ? Conrad répondrait : la fidélité à soi-même. Et Conrad prend le parti du capitaine à qui l'ouragan « *faisant tout ce qui était en son pouvoir, réussit à peine à arracher quelques mots* ». Nous assistons ici à la dégradation consciente de l'héroïsme, auquel en ôtant tous ses masques on enlève toutes les justifications, toutes sauf une : l'affirmation d'un aguerrissement intérieur de l'homme. Et Conrad exige de nous que nous croyions en la grandeur de ce vieil imbécille qui « *ne peut se décharger de sa responsabilité sur les épaules de personne, car telle est la solitude du commandement* », de ce capitaine qui, lorsque son officier en second se révolte et devient fou, ne sait dire autre chose que : « *Il n'est pas de quart* ».

Dans « *Jeunesse* » se trouve le récit d'un orage pendant lequel sur un bateau en feu, les marins blessés et couverts de pansements montent aux mâts pour carguer les voiles au risque de leur vie comme si on était dans le port. Le bateau va sombrer dans un instant, il suffirait simplement de plier les voiles pour que le déchargement s'effectuât normalement, et pourtant les marins les carguent comme pour une parade solennelle. « *Ces hommes — écrit Conrad — n'avaient pas pour les soutenir la discipline inculquée par l'exercice, ils n'avaient pas d'ambition professionnelle, ils n'attendaient pas de félicitations et le sentiment du devoir ne s'exprimait pas en eux...* » Ainsi, une fois encore, Conrad entreprend la défense de l'héroïsme qui ne mène à rien, que ne justifie rien, qui est en lui-même la valeur la plus haute. « *La raison du comportement de ces marins — lisons-nous — était quelque chose qui se trouvait en eux-mêmes, quelque chose d'inné, de subtil et d'éternel... Il y avait en eux quelque chose d'accompli, quelque chose d'aussi fort qu'un principe, d'aussi puissant qu'un instinct, la manifestation de quelque chose de secret, de caché, de ce don du bien ou du mal qui caractérise la race et qui moule le destin des peuples* ». Il est difficile de nier le pathétique de ces paroles, et pourtant elles contiennent un mensonge social évident.

Je me souviens des derniers jours de septembre où, pendant la défense de Varsovie on profitait de quelques heures d'accalmie pour nous faire manœuvrer et saluer les couleurs sur une place découverte. Quelquefois, pendant que nous nous exercions à « rendre les honneurs militaires », les obus se mettaient à éclater au-dessus de nous. L'exercice continuait jusqu'à ce que quelques-uns d'entre nous fussent blessés. Je m'en souviens, nous n'avions pas peur et ne protestions pas ; nous étions seulement envahis soudain par un immense éclat de rire. En quelques instants, tout était devenu clair et évident. Pour la première fois alors, j'ai compris que les jours de Varsovie étaient comptés. Saluer un poteau sous les obus était devenu la confirmation de l'absurdité générale ; et nous demandions qu'on continuât à nous apprendre les demi-tours à droite et le pas de parade.

Pour qui sait lire Conrad, il apparaît que sonnent tragiquement ces commandements de fidélité tant de fois répétés et avec tant d'entêtement. « *Je ne sais pas si j'étais un bon marin — écrit-il dans ses « Souvenirs » — mais je sais que j'étais très fidèle* ». Ailleurs, nous lisons sur la fidélité qu'elle est « *une grande limitation des libertés, le plus fort des liens enchaînant arbitrairement les hommes et les bateaux sur ce globe de terre et de mer* ». Il est indubitable que Conrad découvre ainsi et cache en même temps un grand drame intérieur humain que nous ne réussirons probablement jamais à éclaircir complètement. Mais si nous cherchons dans ses livres une réponse à la question « comment devons-nous vivre ? », nous ne trouvons rien. De simples commandements de fidélité ne sauraient nous suffire.

Rappelons-nous encore le lieutenant de marine française de « Lord Jim », « dont le calme adulte et impassible était d'un expert qui a dominé tous les faits humains et pour qui les soucis d'un homme ne sont qu'amusements ». Ce personnage proclame la conviction du credo conradien : « *L'homme est né poltron, c'est là que réside toute la difficulté. Autrement, ce serait trop facile ! Mais l'habitude, la nécessité, le regard des autres hommes, voilà ! L'homme s'arrange avec tout cela. Mais l'honneur, l'honneur... ça existe vraiment. Et ce que peut valoir la vie quand l'honneur est perdu, ah ! ça, par exemple, je ne peux pas le dire car, monsieur, je ne le sais pas* ».

Le drame moral intérieur a pour théâtre le monde réel, le monde social. Il n'y a jamais qu'un choix d'une des formes définies de l'action. La fidélité conradienne à soi-même est en fait dans la réalité sociale concrète, l'obéissance aux lois du monde qu'on méprise intérieurement tout en rejetant le droit à la révolte. C'est une fidélité d'esclave, car l'esclave est celui qui ne se souciant que de loyauté intérieure écoute son maître qu'il méprise. Et c'est précisément pour cela, sans doute, que Zygmont Jarosz écrivait : « *Quand je regarde les héros de Conrad, je commence à comprendre combien il serait difficile d'édifier une société socialiste* ». Sur le plan social, l'obéissance aveugle des héros de Conrad aux grands armateurs de ce monde est autrement grave que leur vide intérieur et leur solitude spirituelle.

De la conscience professionnelle des capitaines de bateaux l'on ne saurait faire une règle de conduite pour un homme libre. Ni la fidélité ni l'honneur ne sont en soi des valeurs morales. C'est l'histoire qui les juge, comme tout en ce monde. Autre est la grandeur du prince Joseph Poniatowski, maréchal de France autre est celle de Kosciuszko. Poniatowski ne savait être que fidèle. Kosciuszko était fidèle à la liberté. Et nous qui, pendant les longues années de l'occupation allemande, avons vu comment, au nom de l'honneur et de la fidélité, on appelait traîtres ceux qui avaient engagé le combat pour la liberté, comment, au nom de l'honneur et de la liberté on réduisait Varsovie en cendres, nous avons le droit de rappeler les paroles amères qu'écrivait Kosciuszko, en 1798. à Paris au sujet de l'insurrection qu'il commandait : « *Puisque certains de nos généraux avaient de l'attachement envers la royauté, ils étaient donc opposés à tout ce que construisait la révolution... Ils méprisaient le peuple et ses armes... Aussi souhaiterais-je qu'on n'emploie à la défense de la liberté aucun général qui ne lui soit attaché. Je ne me repose pas sur la fidélité : cette vertu est commandée aux esclaves et aux serviteurs* ».

Mathieu ZUROWSKI

Notes sur Mallarmé

Dans la *Vie de Mallarmé*, M. Henri Mondor constate, non sans quelque mélancolie : « Si Mallarmé, ce qui n'est pas démontré, a cherché à donner à ses poèmes une séduction noyée d'ombre, ou à les remplir de multiples sens, s'il a voulu entraîner l'esprit de son lecteur vers d'interminables sources d'hypothèses et de rêve, il a réussi. Rien ne peut décourager davantage de transcrire ses propres gloses que la recherche dans celles qui ont vu le jour, d'une fidélité d'interprétation et d'une cohérence entraînant ». Après quoi, il ajoute en note : « Il existe dans Wyzrewa, dans Thibaudet dans une édition anglaise de R. Fry et Ch. Mauron, dans E. Noulet, dans bien d'autres travaux, des commentaires ingénieux, quelques-uns profonds. Pas un n'est de vérité irrésistible et pas un ne garde avec le texte le contact étroit que les auteurs ont assez souvent annoncé ». Cependant Mallarmé a confié à Edmond de Goncourt qu'il regardait un poème « comme un mystère dont le lecteur doit chercher la clé » et il a confirmé cette déclaration dans ses écrits historiques. D'autre part, je crois que, jusqu'à présent, les commentateurs sont loin d'avoir épuisé toutes les possibilités. Je veux prendre comme exemple le *Tombeau de Charles Baudelaire*, où, selon Albert Thibaudet, « tout l'énoncé de l'idée disparaît. La suggestion et l'allusion deviennent les deux seules puissances maîtresses, et le sonnet, au lieu d'être un complexe enchaîné et organique devient une juxtaposition d'images qui s'exhalent, sans se grouper, ni s'ordonner, autour d'une émotion ». Les éditeurs des *Œuvres complètes* de Mallarmé, MM. Henri Mondor et G. Jean Aubry, disent à propos de ce poème énigmatique : « Etrangement, c'est au poète des *Fleurs du Mal* qui fut la grande admiration et la majeure influence de sa jeunesse que Mallarmé a rendu, en vers, son hommage le plus obscur et le moins convaincant ».

Essayons de donner au mot « temple » le sens latin (qui ne doit point étonner chez Mallarmé et qui fait d'ailleurs une belle image) : « espace découvert du ciel, désigné et consacré, où les augures observaient le vol des oiseaux ». Le sonnet signifierait alors : « il est difficile de commémorer dignement un poète comme Baudelaire dans les *cités sans soir*, c'est-à-dire dans les grandes

villes, qui ne connaissent pas les beautés du crépuscule. La partie du ciel changée par le soleil couchant en un temple fantasmagorique disparaît au milieu d'un décor souillé par les laideurs de la vie moderne. La boue, où les derniers rayons du jour se reflètent, et le vacarme infernal des rues semblent sortir d'une bouche d'égoût, comme si le soleil, caché maintenant sous la terre s'était mis à blasphémer en glorifiant une cité ignoble. Le gaz, un succédané de la lumière naturelle, nous offre, certes, le spectacle d'une flamme purificatrice, mais, employé à l'éclairage des rues il éveille des associations impures ». La poésie de Baudelaire distille un poison plus subtil qu'on ne pense et, malgré les apparences, l'atmosphère des grandes villes ne lui convient nullement. Le « feuillage séché » n'est-il pas un souvenir de l'*Alastor* de Shelley ?

Pour déchiffrer les secrets de Mallarmé, il serait utile de connaître les sources de ses poèmes, si elles existent. On en a découvert plusieurs, notamment dans Baudelaire, et on en découvre toujours au hasard des lectures. C'est le cas du *Placet futile*, madrigal dans le goût du dix-huitième siècle, adressé à une femme blonde « dont les coiffeurs divins sont des orfèvres » :

*Nommez-nous... toi de qui tant de ris framboisés
Se joignent en troupeau d'agneaux apprivoisés
Chez tous broutant les vœux et bêlant aux délires,*

*Nommez-nous... pour qu'Amour ailé d'un éventail
N'y peigne flûte aux doigts endormant ce bercail,
Princesse, nommez-nous berger de vos sourires.*

A la première lecture, on pourrait confondre ces vers de Mallarmé avec le *Portrait* de Louis Bouilhet :

*Je ne sais pas ton nom, comtesse ou bien marquise,
Dont le portrait charmant rit dans ce cadre d'or,
Mats nulle, en sa beauté, n'eut plus de grâce exquise,
Au temps qu'on était jeune et qu'on aimait encor.*

*Tes cheveux à frimas, où le zéphyr se joue,
Effleurent mollement ton visage vermeil,
Car le pastel du maître a semé sur ta joue
L'incarnat velouté d'une pêche au soleil.*

*Mille amours sont nichés sous tes narines roses,
Mille autres sont blottis dans tes yeux irisés,
Tandis que Cupidon, sur tes lèvres mi-closes,
Appelle au pâturage un troupeau de baisers.*

Quand l'ombre menaçait de la fatale loi, le sonnet que, selon Mme Emilie Noulet, « on ne préfère pas assez », intitulé primitivement *Cette Nuit*, appartient

CAHIERS FRANCO-POLONAIS

au nombre des poèmes difficiles. Un « solitaire ébloui de sa foi » y défie les ténèbres qui l'entourent :

*Où, je sais qu'au lointain de cette nuit, la Terre
Jette d'un grand éclat l'insolite mystère
Sous les siècles hideux qui l'obscurcissent moins.*

*L'espace à soi pareil qu'il s'accroisse ou se nie
Roule dans cet ennui des feux vils pour témoins
Que s'est d'un astre en fête allumé le génie.*

« Primauté de l'esprit sur la réalité, démesurée mais brute — supériorité de la conscience humaine sur l'immense univers : tel est le thème du sonnet, d'inspiration très pascalienne », écrit M. Charles Mauron. Précisons : ce n'est pas Pascal, mais Hegel qu'il faut rappeler ici, parce que Mallarmé semble avoir puisé l'inspiration dans l'*Hymne Hégélien* de Thalès Bernard :

*Si je ne puis monter vers les hauteurs sublimes
Que ne sauraient toucher les plus altièrès cimes,
Si l'Ether est trop loin pour que mon bras nerveux
A l'horizon muet surprenne des aveux,*

*Soit ! je reste dans l'ombre où l'inconnu me brave,
Mais mon âme du moins ne sera pas esclave
Et, dominant le ciel de son puissant désir,
Le fera s'abaisser afin de le saisir.*

*Vainement les soleils, bondissant dans l'espace,
Se rient avec dédain de la terre qui passe,
Celle-ci porte en soi l'être victorieux
Qui jette à la nature un ordre mystérieux.*

Le même Thalès Bernard s'écrie dans *Le Duel* :

*Voici le jour prédit où le ciel et la terre
Vont nous livrer enfin le mot du grand mystère ;
L'homme va triompher, à la nature uni !*

**

Les sources étrangères sont assez rares, mais on en rencontre. Ainsi la rose passionnée

*qui cruelle ou déchirée et lasse
Même du blanc habit de pourpre le délace
Pour ouïr dans sa chair pleurer le diamant*
se trouve déjà dans un sonnet de Dante Gabriel Rossetti, et le bateau symbolique du *Coup de Dés* est évidemment emprunté à un conte d'Edgar Poe. Le *Manuscrit trouvé dans une bouteille*. Une réminiscence classique transparait

semble-t-il, dans ce beau passage de l'Après-midi d'un Faune, où des nymphes se baignent parmi les reflets des arbres :

*sur l'or glauque de lointaines
Verdures dédiant leur vigne à des fontaines
Ondole une blancheur animale au repos*

tout comme les rameurs de Virgile, qui « coupent sur les paisibles eaux le reflet des forêts vertes » :

*et longos superant flexus variisque teguntur
arboribus viridisque secant placido aequore silvas.*

Dans le *Cantique de Saint-Jean*, la tête du saint s'envole vers le ciel après la décollation :

*Je sens comme aux vertèbres
S'éployer des ténèbres
Toutes dans un frisson
A l'unisson*

*Et ma tête surgie
Solitaire vigie
Dans le vols triomphaux
De cette faux*

*Comme rupture franche
Plutôt refoule ou tranche
Les anciens désaccords
Avec le corps*

*Qu'elle de jeûnes ivre
S'opiniâtre à suivre
En quelque bond hagard
Son pur regard*

L'idée de ce poème provient sans doute d'un passage de *Smarra*, conte fantastique de Charles Nodier. La ressemblance est frappante : « Je livrai ma tête au sabre si tranchant et si glacé de l'officier de la mort. Jamais un frisson plus pénétrant n'a couru entre les vertèbres de l'homme ; il était saisissant comme le dernier baiser que la fièvre imprime au cou d'un moribond, aigu comme l'acier raffiné, dévorant comme le plomb fondu. Je ne fus tiré de cette angoisse que par une commotion terrible ; ma tête était tombée.. elle avait roulé, rebondi sur le hideux parvis de l'échafaud... je mordais obstiné, le bois humecté de mon sang fraîchement répandu, et je me félicitais de sentir croître les sombres ailes de la mort qui se déployaient lentement au-dessous de mon cou mutilé. Toutes les chauves-souris du crépuscule m'effleuraient caressantes, en me disant : Prends des ailes !.. et je commençais à battre avec effort je ne sais quels lambeaux qui me soutenaient à peine.. Il ne restait rien de ce que j'avais vu, de ce que j'avais imaginé sur la terre, et mon âme épouvantée d'être vivante fuyait avec horreur une solitude plus immense, une obscurité plus profonde que la solitude et l'obscurité du néant.. »

Peut-être, avec le temps réussira-t-on à établir que la plupart des raffinements de Mallarmé, qui ne cessent de scandaliser certains esprits, ont des précédents littéraires. Mais un autre problème presse, le problème capital : nous sera-t-il donné de retrouver ou plutôt de contrefaire les clefs emportées par le poète ?

La Pologne avant les élections

par Zbigniew MITZNER

Membre du Conseil Directeur du Parti Socialiste Polonais

Le président Bierut, clôturant, fin septembre, la session du Conseil National, Parlement provisoire de la Pologne, a déclaré que cette session était la dernière. En effet, avec le vote de la loi électorale s'est ouverte la période des élections à la Chambre Législative.

Bien des gens en Occident, dont de sincères amis de la Pologne, ont exprimé le regret de voir la Pologne organiser si tardivement ses élections générales. Certains vont jusqu'à accuser les dirigeants de l'Etat polonais de refuser d'appliquer les décisions prises à Yalta et à Potsdam. Il est exact que le peuple polonais sera un des derniers appelés aux urnes parmi les peuples de l'Europe qui réorganisent leur vie après la deuxième guerre mondiale. Mais, si nous comparons les conditions dans lesquelles se trouve l'Etat polonais avec celles des autres pays de l'Europe, nous comprendrons facilement quelles difficultés particulières la Pologne avait à surmonter avant de pouvoir organiser ses élections.

Il n'y a pas un pays en Europe qui, depuis la guerre, ait subi de tels changements territoriaux, et même, l'on trouverait difficilement dans l'histoire moderne l'exemple d'un Etat comptant dix siècles d'existence qui ait remanié ses frontières si profondément et en si peu de temps. Rappelons que ce changement résulte des décisions des Trois Grands (approuvées par la France) : fixation des frontières orientales selon la ligne Curzon, à Yalta et à Potsdam, remise à l'administration polonaise des vastes terri-

toires ex-allemands de Poméranie et de Basse-Silésie. En vertu de ces décisions internationales, la Pologne s'est vue obligée de transférer sur les territoires occidentaux la population polonaise d'au-delà du Bug. Si l'on considère l'ampleur de ce transfert, si l'on constate qu'à l'heure actuelle plus de quatre millions de Polonais habitent déjà les territoires ex-allemands, si l'on n'oublie pas que cette immigration est obligatoirement accompagnée du rapatriement de la population allemande (prévu par l'accord de Potsdam), on comprendra devant quelle tâche immense se trouvait ce pays.

Outre le remaniement de frontières et le mouvement de populations qui en résulte, d'autres problèmes démographiques se sont posés. Non seulement aucun autre pays d'Europe n'a subi de telles transformations territoriales, mais encore il n'en est pas un seul, non plus, dont la population ait été pareillement dispersée. Des millions de Polonais ont été déportés en Allemagne soit comme main-d'œuvre, soit dans des camps de concentration, ou se sont retrouvés dans les provinces éloignées de l'U. R. S. S. par suite des opérations militaires, ou enfin, ayant émigré dès le début de la guerre, sont actuellement dispersés dans le monde entier. Il s'agit à présent de rapatrier tous ces gens, ce qui n'est point aisé.

Enfin, il ne faut pas oublier les dévastations subies par la Pologne et spécialement par sa capitale. Imaginons Paris n'ayant plus un pont sur la Seine et celle-ci cinq fois plus large qu'elle ne l'est. Imaginons Paris détruit dans une proportion de 90 %, 15 % de ses habitants tués et les survivants expulsés ; nous saisirons alors un des aspects du problème du relèvement polonais.

Il est clair que dans un tel pays et dans une telle capitale, il fallait penser en premier lieu à reconstruire au moins un pont, à déblayer grosso modo les décombres et à réparer les lignes électriques, plutôt que d'organiser immédiatement les élections. Relever la Pologne de ses ruines, organiser à nouveau l'administration et entreprendre la reconstruction économique, autant de tâches qui conditionnaient la possibilité matérielle de l'organisation des élections. Avoir réalisé tout cela en un an et demi, c'est avoir suivi un rythme vraiment rapide. Les élections sont prévues pour janvier 1947, date la plus rapprochée qui fût possible : des élections libres et démocratiques supposent en effet que tous les électeurs puissent y prendre part dans des conditions normales.

Durant la période qui s'achève, c'est le Conseil National (Krajowa Rada Narodowa) qui détenait le pouvoir législatif. Ce Conseil a été constitué sur le sol national, à l'époque de la clandestinité, par les éléments démocratiques opposés à la politique du gouvernement de Londres. Un des points principaux du conflit, en dehors des différences essentielles d'ordre social, était le problème constitutionnel. L'existence du gouvernement de Londres était basée sur la Constitution fasciste de 1935, imposée à la Pologne par les partisans de Pilsudski, grâce à un vote illégal de la Chambre. Les démocrates polonais, eux, voulaient une constitution démocratique, soit celle de 1921.

Pendant l'illégalité, puis au fur et à mesure de la libération du territoire, le Conseil National s'est adjoint des représentants des différents mouvements démocratiques. Enfin, en été 1945, il a constitué le Gouvernement d'Unité Nationale avec la participation de ceux des représentants de l'émigration qui étaient d'accord avec les principes élaborés dans le pays.

Sachant par expérience qu'il est difficile de sortir du provisoire, la France doit comprendre d'autant mieux la situation de la Pologne. Afin que l'on parvienne rapidement à la stabilité politique et à un fonctionnement normal des institutions, le Parti Socialiste Polonais a proposé la formation d'un bloc électoral avec participation de tous les partis représentés dans le Gouvernement d'Unité Nationale, chacun conservant son indépendance politique. Cette initiative a été mal interprétée à l'étranger, où on l'a comprise comme une atteinte à la liberté des élections. D'aucuns, sans approfondir la question, ont même jugé ce bloc incompatible avec les principes de la démocratie. En Pologne, nous avons jugé que des conditions et des circonstances exceptionnelles appellent des solutions exceptionnelles. Pendant la guerre, le Parlement britannique n'a-t-il pas presque doublé la durée de son mandat ? Bien qu'irrégulière, cette mesure était une nécessité dans les conditions d'alors.

Il en va de même en Pologne. En dépit de réalisations immenses d'ordre économique, politique et social, la Pologne reste un des pays les plus dévastés de l'Europe et doit, en outre, faire face, en politique intérieure, à une opposition antidémocratique inspirée des méthodes nazies. Aussi faut-il en tenir compte. Lorsque l'Angleterre dut procéder à des élections complémentaires pendant la guerre, les partis se mirent d'accord pour réélire le candidat du parti victorieux aux élections précédentes. C'est ainsi que le Labour Party accepta le maintien d'une majorité factice de conservateurs. Les socialistes britanniques estimaient avec raison que le plus important était de vaincre l'Allemagne et que le déchaînement d'une lutte électorale eût été inopportun. De même, c'est de considérations de paix intérieure que se sont inspirés ceux qui ont pris l'initiative du bloc électoral en Pologne, soucieux qu'ils étaient avant tout de la reconstruction du pays et, partant, de barrer la route à la réaction avouée.

Et la réaction en Pologne sait ce qu'elle attaque, et la démocratie sait ce qu'elle défend. Dès la première heure de la Libération, le Gouvernement a entrepris la réalisation des grandes réformes sociales qui sortiront le pays du marasme dans lequel il était plongé depuis des siècles, libérant par la même occasion les masses laborieuses des villes et des campagnes. Cette œuvre ne doit pas être compromise.

La réforme agraire a marqué l'heureux aboutissement de la lutte menée depuis 50 ans par les paysans polonais pour leur libération sociale. Cette réforme présente également une importance sérieuse sur le plan international, en mettant fin au rôle néfaste de la classe des hobereaux et

des grands propriétaires fonciers qui jouaient en Pologne d'avant-guerre un rôle politique considérable. C'est sur eux que s'appuyait entre autres la dictature de Pilsudski, ce sont eux qui décidaient de la politique étrangère polonaise. Rêvant toujours d'une guerre d'intervention contre l'U. R. S. S. afin, en particulier, de récupérer leurs biens à l'Est, ils poussaient conséquemment leur pays dans les bras de l'Allemagne, et se montraient hostiles par là-même à toute entente avec la France.

La réforme industrielle (nationalisation des grandes entreprises et industries-clé) a une portée non moins grande, aussi bien politique qu'économique. Elle élimine une fois pour toute l'influence néfaste du capital allemand, elle établit les assises de la future puissance économique du pays tout en laissant la voie ouverte à la collaboration avec le capital étranger et au développement des échanges économiques à l'échelle européenne. Si l'agression allemande de Septembre 39 ne s'est pas heurtée à une résistance suffisamment forte, la cause en fut, en particulier, à la politique du grand capital — national aussi bien qu'international —, spéculant sur la faiblesse économique de la Pologne. Trusts et cartels n'avaient nul souci d'augmenter la production, gage de la force du pays. Seul entraînait en ligne de compte, le profit.

La réforme industrielle donne dès maintenant d'excellents résultats. L'extraction du charbon a déjà dépassé le chiffre d'avant-guerre. On observe des progrès analogues dans d'autres domaines de la vie économique. La France suivra avec intérêt cette transformation de la Pologne, pays maintenant à la fois industriel et agricole, susceptible de contrebalancer dans une certaine mesure la renaissance des forces économiques de l'Allemagne et de fournir un apport précieux à l'accroissement du bien-être comme à la consolidation de la paix en Europe.

Mais le fascisme polonais n'est pas encore défunt et voudrait remettre tout en question. Il se partageait avant guerre entre deux tendances: le camp au pouvoir, celui de la dictature pilsudskiste bureaucratique et militaire, et le camp nationaliste inspiré de Mussolini et d'Hitler. A présent, le fascisme ne possède plus de moyen d'action légale en Pologne. Il essaie néanmoins de menacer directement la démocratie, en développant l'action terroriste — continuation des méthodes hitlériennes —, tout en accordant son appui à celui des partis de la coalition gouvernementale situé le plus à droite. C'est le parti de M. Mikolajczyk, parti dit « paysan », qui se recrute bien davantage parmi les déclassés qu'à la campagne. Ce parti jouit principalement de l'appui des éléments hostiles à la nouvelle Pologne, à la démocratie et à l'entente pacifique des peuples.

En Juin dernier, un referendum a eu lieu en Pologne concernant la suppression du Sénat, l'approbation des réformes sociales et les nouvelles frontières occidentales. Le parti de M. Mikolajczyk faisait campagne en faveur du Sénat. Le vote a démontré que le nombre des « non » dû aux électeurs de ce parti était infime par rapport à l'ensemble des réponses négatives à toutes les trois questions. Ainsi existe-t-il en Pologne des forces

qui ne font que se servir de M. Mikolajczyk et visent la réalisation de leurs propres desseins, bien distincts: rétablir dans le domaine social l'état de choses existant avant-guerre, et placer la Pologne en conflit ouvert avec l'U. R. S. S. en modifiant ses frontières actuelles: Ses forces se sont trouvées en faible minorité lors du referendum. Illégales en tant que forces fascistes, elles essaieront de s'exprimer en votant pour le Parti paysan qui, bien que se déclarant pleinement d'accord avec les autres partis politiques en politique intérieure et étrangère, n'a pas accepté la proposition du bloc électoral. En réalité, la campagne électorale opposera donc le bloc des quatre partis (parti socialiste polonais, parti ouvrier polonais, parti paysan et parti démocrate) non au parti de M. Mikolajczyk, mais aux forces fascistes qui, lors des élections, lui apporteront tout leur appui.

Ici, de ce côté du Rhin, on saisira aisément l'importance de ce qui se passe au-delà de l'Oder, au-delà de l'autre frontière allemande. L'expérience de la dernière guerre nous apprend que la destinée des nations, même non limitrophes, sont étroitement liées entre elles. Une communauté de sort toute particulière unit la France et la Pologne, voisines toutes deux de l'Allemagne. Les patriotes français doivent donc suivre avec un intérêt soutenu la grande bataille que nous menons aujourd'hui pour la puissance et l'avenir de la Pologne. Pour que la Pologne soit forte, elle doit rester un pays démocratique, car seule la démocratie garantit sa reconstruction, la stabilisation de ses nouvelles frontières occidentales et sa libération de toute survivance de l'idéologie fasciste — dans l'intérêt du progrès et de la paix mondiale.

Chronique Economique

A mi-chemin entre le libéralisme et le collectivisme, la Pologne cherche aujourd'hui sa voie dans un système économique qui, conciliant les nécessités nationales avec l'intérêt des citoyens, la laisse maîtresse de ses destinées dans le domaine économique et partant, dans le domaine politique.

Le Plan économique, faisant l'objet de cette chronique, qui a été adopté le 21 septembre dernier par le Conseil National, marque une étape dans cette voie.

L'étude des éléments de l'économie du pays susceptibles d'être planifiés, l'élaboration des principes suivants lesquels ils doivent l'être, telle a été la tâche à laquelle, durant neuf mois, le Conseil National Polonais s'est attaché. Le 21 septembre 1946, le projet du Plan était adopté.

Ce plan, qu'est-il donc, et qu'en attend la Pologne ?

Dix-huit mois à peine ont suffi, au lendemain de la libération, pour surmonter les premières difficultés dans le domaine des transports et du ravitaillement, et pour remettre en marche l'industrie polonaise. Ces premiers résultats ont surtout permis de démontrer clairement que seule une économie planifiée rendait possible la mobilisation totale des forces créatrices de la nation.

LES CONDITIONS AU DEPART

Six millions d'habitants morts pendant la guerre et l'occupation, six autres millions émigrés pendant la guerre ou depuis, autrement dit 30 pour cent de la popula-

tion soustraites, définitivement ou pour une durée prolongée, à la vie économique du pays, tel était le bilan qui, dépouillé de son tragique humain, n'en constituait pas moins, sur le plan économique, une donnée démographique dramatique.

Dans l'agriculture, seize pour cent des exploitations étaient complètement dévastées. Le cheptel accusait les pertes suivantes : chevaux : 56 pour cent ; bétail : 65 pour cent ; porcheries : 83 pour cent. Une évaluation modérée des dégâts matériels dans l'industrie se chiffrait par 50 pour cent pour les anciens territoires et par 20 pour cent pour les territoires recouverts. Mais en fait, par suite de la disparité du matériel restant, la réduction de la capacité de production était bien supérieure à ces chiffres.

Les pertes n'étaient pas moins sensibles dans le domaine des transports : les destructions atteignaient 30 pour cent des voies ferrées ; 70 pour cent des ponts dépassant 20 mètres de longueur ; 43 pour cent des locomotives ; 92 pour cent des wagons de voyageurs ; 96 pour cent des wagons de marchandises ; 36 pour cent du réseau routier ; 70 pour cent des installations portuaires.

CAHIERS FRANCO-POLONAIS

Le revenu national se trouvait réduit — au départ — à 40 pour cent de sa valeur d'avant guerre.

Or, 18 mois plus tard, dans plusieurs domaines — notamment le charbon, l'énergie, la métallurgie et l'industrie chimique — le niveau de production d'avant-guerre était dépassé, le niveau des prix du marché libre, maintenu, l'inflation évitée.

Le spectre du chômage ne hante plus les masses laborieuses. Les salaires réels, enfin, ont augmenté. La voie choisie est donc la bonne et correspond à des nécessités économiques et sociales réelles.

LES DONNEES PREMIERES DU PLAN

Le Plan a pour objectif essentiel d'élever rapidement le niveau de vie des masses polonaises au-dessus de ce qu'il était avant la guerre. Conformément aux résolutions, adoptées par le Conseil National, le Plan met l'accent tout particulièrement sur la production et la distribution des articles de consommation (vivres, vêtements, chaussures, objets de première nécessité). Les investissements seront répartis en conséquence, de même que la production du charbon sera stimulée — son exportation devant permettre au pays d'importer les articles de consommation les plus indispensables ainsi que des machines-outils. L'industrie lourde sera dirigée

vers la fabrication de l'outillage et des machines agricoles ainsi que des engrais. Une large place est également réservée, dans le Plan, à la production de l'énergie électrique.

A partir de ces données directrices, des chiffres de base ont été établis.

Le Plan porte sur une période de trois ans, l'année courante étant considérée comme phase préparatoire, au cours de laquelle, la structure économique de la Pologne sera complètement modifiée.

C'est ainsi qu'avant la guerre, la part de l'agriculture dans le revenu national s'élevait à 39 pour cent ; celle de l'industrie à 32 pour cent et celle des autres professions à 29 pour cent. Ces données caractérisaient une économie arriérée. Pour un consommateur urbain, on comptait deux agriculteurs. A la phase finale du Plan cette proportion subira une modification radicale et ces pourcentages deviendront respectivement : 26 pour cent, 38 pour cent et 36 pour cent. Ces chiffres caractérisent une nette amélioration du rapport des forces économiques. La proportion des consommateurs urbains et des producteurs agricoles s'exprimera alors par un contre un. Ainsi, la décongestion des campagnes, jusqu'alors surpeuplées, s'opérera en faveur de l'industrie dont les besoins en main-d'œuvre deviennent impérieux.

Le tableau ci-dessous reflète les améliorations prévues dans la répartition du revenu national.

	En milliards de zlotys d'avant-guerre				
	1933	1946	1947	1948	1949
AGRICULTURE	6,9	2,6	3,92	4,46	5,53
INDUSTRIE	5,7	3,8	5,23	7,28	8,65
AUTRES PROFESSIONS	5,1	2,4	3,38	4,66	6,49
TOTAUX	17,7	8,8	12,53	16,40	20,67

Les chiffres ci-dessus, indiquent d'autre part, que la courbe de ce revenu est ascendante. Dès la fin de 1947, le revenu national (par tête d'habitant) dépassera

son niveau d'avant-guerre. Ce qui donne la mesure de l'effort de reconstruction envisagé.

LES OBJECTIFS A ATTEINDRE

Les objectifs précis que le Conseil National Polonais a assignés aux réalisateurs du Plan sont les suivants : porter l'indice des diverses productions, par tête d'habitant en 1949 (l'indice de base étant 100 en 1938) comme suit : production agricole à 110 ; produits de consommation à 125 ; production de matériel à 250. La question de la main-d'œuvre pose une multitude de problèmes auxquels des solutions adéquates seront trouvées. Un million et demi de Polonais devront se déplacer 300.000 recevront une rééducation professionnelle pour être orientés vers l'industrie. Le Plan prévoit également l'installation de familles polonaises dans les 575.000 exploitations agricoles allemandes ou provenant du morcellement des grandes propriétés des Terres Occidentales recouvrées.

Conséquence de ces modifications de structure et de la répartition nouvelle de la population, le sol cultivable passera de 0,95 ha à 1,5 ha par tête d'habitant, et de 5,5 ha à 7,8 par exploitation agricole. Le manque de bêtes de trait sera comblé par 15.000 tracteurs dont 3.000 seront mis à la disposition exclusive de petites exploitations. La superficie ensemencée atteindra 15,5 millions d'ha, c'est-à-dire l'indice 106 par rapport à 1938. Dès l'année prochaine, la Pologne devra se suffire en céréales. Au bout de deux ans, le Plan doit normalement assurer à la population des quantités suffisantes de pain, de viande et de matières grasses.

Devant d'aussi vastes projets dont la réalisation exigera de chacun une somme considérable d'efforts, d'abnégation et de sacrifices, la question se pose de savoir ce que chacun peut en attendre.

CONSOMMATION ANNUELLE PAR TETE D'HABITANT

	Unité de mesure	1938	1946	1947	1948	1949
Froment	kg.	43,4	15,0	28,8	33,9	47,0
Seigle	»	170	105	148	158	164
Pommes de terre	»	248	175	202	248	248
Sucre	»	12,2	9	10,8	13,6	17,7
Viande	»					
Porc	»	12,9	7,0	15,3	28	36,5
Graisses (animales)	»	3,4	3	3,7	6,0	8,8
Tissus coton	m.	10,8	6,94	10,4	11,0	11,1
Tissus laine	»	1,1	0,82	1,25	1,7	2,2
Cuir dur	kg.	0,67	0,16	0,33	0,41	0,6
Cuir mou	»	0,1	0,5	0,1	0,13	0,13
Cigarettes	pièces	267	209	500	702	689

Ces chiffres appellent quelques remarques. La consommation de la pomme de terre diminuera au profit des produits d'une valeur nutritive supérieure. Celle du sucre augmentera par rapport à 1938, de 50 pour cent ; celle du porc et du poisson frais triplera ; celle des matières grasses sera largement doublée.

Les investissements que nécessite la réa-

lisation du Plan sont évalués à 10 milliards de zlotys d'avant-guerre.

La Pologne doit assurer par ses propres moyens 80 pour cent des investissements prévus. Le rythme auquel s'accroît son revenu national semble devoir le lui permettre. Le reste sera couvert au moyen de crédits étrangers.

L'Enseignement

La transformation complète du visage économique et social de la Pologne amenée par la réalisation des deux réformes fondamentales, réforme agraire et nationalisation a mis en évidence la nécessité d'une troisième vaste réforme qui achève leur œuvre de justice sociale : celle de l'enseignement. Il ne peut exister de véritable démocratie populaire là où la culture n'est point mise à la portée de tous. Plus précisément, culture signifiant tout d'abord instruction, l'enseignement doit-il être démocratisé — c'est-à-dire tout d'abord rendu universel — pour qu'il soit réalisée l'unité de la nation.

Un plan a été élaboré par le Ministère de l'Éducation Nationale ; il est déjà en cours d'application. En voici les grandes lignes :

1°) L'enseignement est unique, public, gratuit et obligatoire.

2°) L'enfant passe obligatoirement trois années dans un établissement préscolaire (école maternelle, jardin d'enfants) ; les études primaires, obligatoires, et les études secondaires, obligatoires en principe également, ont une durée respective de huit et quatre ans.

3°) L'enseignement secondaire est profondément remanié ; l'enseignement professionnel y est introduit et rendu obligatoire ; l'accès aux études supérieures est ouvert à tous.

4°) L'instruction est mise à la portée des adultes, sans distinction d'aucune sorte.

L'irrésistible soif de culture du peuple, liée naturellement à un juste désir d'amélioration des conditions de vie, aide à la reconstruction de l'enseignement polonais. Cette tâche s'opère avec une célérité due à la vitalité de la nation mûrie par la guerre et à la remarquable conscience professionnelle et à l'extrême dévouement de membres du corps enseignant.

Avant guerre, les établissements préscolaires étaient au nombre de 1.500 pour 79.000 enfants ; on en compte à présent le double pour 123.000 enfants.

La Pologne possédait 17.500 écoles primaires, et 3.100.000 élèves bénéficiaient de cet enseignement ; les chiffres sont maintenant de 18.530 et de 3.053.082. Dans les nouveaux territoires de l'Ouest, en outre, on compte 3.839 écoles primaires et 131.781 élèves. De 50.000 en juin 1945, le nombre des instituteurs est monté à 70.700.

L'ancien territoire de l'État polonais comprenait 770 établissements d'enseignement secondaire général ; le nombre des établissements compris dans les nouvelles frontières de la Pologne est de 760. L'effectif scolaire est passé de 200.600 à 222.534.

Pour bien saisir le dynamisme de la vie enseignante en Pologne nouvelle, il suffit de considérer que le nombre des écoles normales d'instituteurs de 42 pour la totalité du territoire polonais en l'année scolaire 1936-1937, a presque triplé (122 cette année), et que le nombre des jeunes se destinant à la profession d'instituteurs est passé

LES CENTRES INTELLECTUELS

dans le même temps de 2.900 à 21.710 (soit sept fois plus). En outre, la Pologne possède huit Ecoles Normales Supérieures et plus de 300 cours de formation rapide avec plus de 10.000 candidats.

Un an à peine après la libération, l'on enregistre un accroissement sensible dans le domaine de l'enseignement supérieur : 29 établissements au lieu de 24, plus de 50.000 étudiants au lieu de 48.000.

On est en train d'ouvrir des écoles dans toutes les localités qui n'en possédaient point jusqu'à présent (environ 2.000 pour tout le territoire polonais), afin que puissent bénéficier de l'enseignement les enfants d'âge scolaire qui n'étaient pas touchés jusqu'à présent (quelque 200.000).

Les programmes de l'enseignement

primaire sont remaniés, ceux des écoles secondaires profondément transformés. 50 manuels scolaires ont été édités à 9.000.000 d'exemplaires, l'enseignement technique est universalisé. L'introduction à l'université d'un cours préparatoire d'une année assure la démocratisation de l'enseignement supérieur.

Au cours de l'année scolaire 1945-1946 huit Universités, cinq Ecoles Polytechniques et dix-sept établissements d'enseignement supérieur ont fonctionné en Pologne. L'effectif du corps enseignant se montait à plus de 1.100 professeurs, et l'on comptait 57.000 étudiants. Maintenant que la base de recrutement scolaire s'est élargie par l'accès des ouvrières et des paysannes à l'enseignement supérieur, ce dernier est appelé à prendre une extension plus grande encore.

J. K.

Les centres intellectuels

La Pologne d'avant-guerre comptait, en dehors de sa capitale, d'importants centres artistiques à Cracovie, Wilno, Lodz, Lwow et Poznan. Varsovie jouait toute fois dans la vie littéraire un rôle prédominant. C'est là que vivaient de nombreux écrivains de talent, c'est là que paraissaient les publications les plus appréciées ; Varsovie donnait le ton à toute la vie littéraire polonaise. La destruction de cette ville glorieuse devait mettre fin à l'ordre des choses ainsi établi.

C'est Cracovie qui aussitôt après la libération connut la première le réveil de la vie scientifique et artistique. Minée presque entièrement par les Allemands, cette ville ne doit son miraculeux sauvetage qu'à la manœuvre surprenante et rapide de l'Armée Rouge faisant son entrée inattendue par l'ouest. Avec son demi-million

d'habitants — double de sa population d'avant-guerre — elle est devenue pour quelque temps la capitale effective de la vie polonaise.

Depuis — une importante « transfusion » d'hommes, d'héroïsme, d'énergie, de bonne volonté et aussi de moyens matériels, argent, ravitaillement — s'est effectuée en direction de Varsovie. Et c'est Varsovie, quoique si différente du point de vue social et culturel de ce qu'elle fut avant-guerre, qui redevient progressivement le foyer de la vie polonaise. La Pologne possède donc aujourd'hui trois grands centres urbains d'une importance économique sensiblement égale, et dont chacun compte environ un demi-million d'habitants. Ce sont : Varsovie, Cracovie, Lodz. Chacune de ces trois villes rayonne à sa façon sur l'ensemble de la vie du

pays, non sans un sain esprit de compétition d'ailleurs, cependant une quatrième ville monte dans l'ombre. C'est Wrocław. Quoique sérieusement endommagée par la guerre, cette cité assure le fonctionnement d'une Université et d'une Ecole Polytechnique.

Dans sa population, les Polonais prédominent déjà et avec sa voisine Katowice, Wrocław est à même de former un quatrième centre de la vie culturelle polonaise, mais d'un caractère nettement régional.

C'est la revue sociale et littéraire ODRA, dirigée par l'excellent poète silésien Wilhelm Szewczyk, qui nous donne le meilleur aperçu des aspirations du mouvement régional silésien. Cette revue, tout en faisant ressortir avec force le caractère populaire de la culture locale — qui correspond aux liens très nombreux qui l'unissent à la classe ouvrière — se fait en même temps écho des accents nationaux et catholiques particulièrement forts. On le comprendra aisément si on se penche sur le sort qu'ont connu les Polonais de Silésie depuis tant d'années. Les Allemands venus ici en colonisateurs, n'ont pas manqué de faire payer à la population polonaise un lourd tribut de larmes, de sang et d'outrages.

Pendant que toute la Silésie vibre ainsi des premiers accents d'une culture régionale, ni le vaste littoral de la Baltique, ni Poznan, n'apportent encore aucune contribution nouvelle à la vie artistique. Les questions économiques et sociales préoccupent surtout les esprits. Seul Torun, avec sa population affluant de Wilno et apportant avec elle un goût marqué des « humanités », semble se destiner au rôle d'Athènes du nord de la Pologne.

Lublin, après des jours de grandeur, est aujourd'hui une ville bien calme avec toutefois deux Universités comptant chacune plusieurs Facultés : Université de l'Etat et Université Catholique privée. C'est à Lublin que paraît le bimensuel littéraire ZDROJ (Source).

Revenant maintenant à Varsovie, Lodz et Cracovie, on est frappé par la diversité de leurs caractères. Les intellectuels français qui ont séjourné récemment en Pologne, furent surpris par la richesse et la grande différenciation des accents cultu-

rels qu'apporte chacune de ces trois villes. Et l'ambassadeur d'Italie, Reale, tenu par son service à séjourner dans les sables et les ruines de Varsovie, n'a pas pu cacher son étonnement et son émerveillement lors de sa visite à Cracovie. Cette ville dont le charme architectural peut être comparé à celui de Venise, a délégué à sa rencontre des citoyens qui l'ont salué par un discours latin et qui tous ont pu l'entretenir ensuite en un italien irréprochable.

Varsovie, ville tragique, se relève de ses ruines et déblaise ses espaces, rétablit ses transports, reconstruit ses conduites d'eau et de gaz avec une énergie qu'on ne voit dans aucune autre ville d'Europe. Le type d'homme nouveau qui s'y forge est aussi batailleur, querelleur et gai qu'avant, mais un peu plus brutal et opiniâtre, plus viril, pourrait-on dire. Parmi les revues littéraires paraissant à Varsovie citons : *Tygodnik Warszawski*, revue catholique, patronnée par le diocèse de Varsovie. Elle groupe les écrivains de classe comme Jan Parandowski, Aleksander Rymkiewicz. *Dzis i Jutro* (Aujourd'hui et Demain), est la revue des jeunes catholiques diffusée par les soins de la coopérative Czytelnik. *Nowa Epoka* (Epoque nouvelle) groupe des écrivains libéraux. Elle consacre une place considérable à l'analyse du passé récent et à la documentation sur les crimes allemands.

Lodz, ville ouvrière, dure, ambitieuse, vient après Cracovie en tant que centre culturel, tout en se classant première dans certains domaines, comme celui du théâtre, grâce à l'excellente troupe du Théâtre de l'Armée Polonaise et à ses étonnantes mises en scène. Lodz, c'est le centre de la pensée d'extrême gauche. C'est ici que paraît l'hebdomadaire *Kuznica* (Forge). Cette revue intéressante et très soucieuse de sa qualité est la meilleure revue de gauche en Pologne. Lodz possède également une revue satirique : *Szpilki* (Epingles). Les quotidiens paraissant dans cette ville ouvrent aussi largement leurs colonnes aux hommes de lettre.

Cracovie, elle, est représentée par l'hebdomadaire *Odrodzenie* (Renaissance) et la revue mensuelle *Tworczość* (Création). *Odrodzenie*, éclectique est plus modérée que *Kuznica*. *Tworczość*, dont le rédacteur est Kazimierz Wyka, constitue la gloire de la littérature polonaise contemporaine. Le

LES CENTRES INTELLECTUELS

quotidien cracovien *Dziennik Polski* possède une page littéraire aux louables aspirations. S. W. Balicki, rédacteur de ce journal, a su lui imposer un ton particulièrement réfléchi et en faire une véritable tribune publique.

C'est à Cracovie également que paraît la revue illustrée *Przekroj*. Elle conserve un caractère de magazine et par conséquent ne se préoccupe pas uniquement des questions culturelles. Elle est toutefois très sensible à ce qu'on pourrait appeler les fluctuations de la « bourse des valeurs littéraires » et tient à ne faire appel qu'aux meilleures plumes de l'heure.

Cracovie possède d'autre part la plus sérieuse des revues catholiques : *Tygodnik Powszechny*, cet hebdomadaire publié par le diocèse de Cracovie, jouit en Pologne d'une grande popularité. A ses côtés vient de paraître la revue mensuelle *Znak* (Signe), tribune des catholiques-révisionnistes et qui semble devoir devenir l'organe des jeunes écrivains catholiques proches de la revue française *Esprit*.

La dévastation et les ruines ne sont pas, en Pologne, uniquement matérielles. La marche en avant est retardée non seulement par les villes détruites, mais aussi par un terrible déficit humain. Car il ne faut jamais oublier que parmi les millions de morts polonais se trouvait l'élite

de tous les milieux : militants, savants, artistes, travailleurs intellectuels, artisans, ouvriers qualifiés, spécialistes de l'agriculture. Malgré cela la Pologne peut embrasser l'avenir d'un regard optimiste. La preuve en est, entre autres, dans deux phénomènes que nous tenons à souligner : d'abord — dans un formidable déchaînement d'énergies qui permet de retrouver dans des conditions matérielles les plus pénibles un style de vie décent ; ensuite, dans le grand éveil des intérêts humanistes des larges masses de la population. Ce dernier fait trouve sa confirmation dans les tirages des revues littéraires. Avant la guerre le tirage des revues dépassait rarement 8.000 exemplaires. Aujourd'hui, les revues littéraires tirent normalement à environ 20-30 mille exemplaires. Si nous ajoutons à cela que *Przekroj*, magazine, mais d'un caractère nettement littéraire, tirant à 180.000 exemplaires ne satisfait que la moitié des demandes et est enlevé dans les kiosques le jour même de sa parution, que *Szpilki* dont le tirage est de 50.000 n'est en mesure de satisfaire que la moitié des demandes, nous sommes amenés à constater que les chiffres, sans exprimer toute la réalité complexe de la vie d'un peuple, nous en donnent un aperçu fort significatif.

Jerzy ZAGORSKI.
Vice-président de la
Société des Gens de Lettres

La Presse

Environ 400 publications paraissent en Pologne à la fin de 1945. Actuellement, leur nombre peut être évalué à 6 ou 700 et va toujours croissant. Une vingtaine de quotidiens sont les organes des partis politiques ; d'autres sont publiés par la Coopération « Le Lecteur » (« Czytelnik ») ou paraissent sous les auspices de divers organismes ou collectivités (Le Conseil National Polonais, les C. N. Locaux, l'Armée, la Marine, etc...) D'après le recensement du Ministère de l'Information pour les années 1944-1945, les divers groupes de périodiques se répartissaient, au point

de vue de leur importance numérique, de la manière suivante :

Périodiques religieux : 8 % du nombre total ; scientifiques et de vulgarisation scientifique : 9 % ; publications des organismes officiels et collectivités locales : 11 % ; économiques, industriels et agricoles : 14 % ; syndicalistes : 6 % ; d'informations littéraires et artistiques : 36 % ; illustrés et satiriques : 2 % ; consacrés à la jeunesse : 6 % ; sportifs : 2 % ; autres : 6 %.

Il est intéressant de constater que cette répartition correspond, à peu de chose près, à celle d'avant-guerre.

La poésie

En Pologne, pas plus qu'ailleurs, la poésie ne s'est tue pendant la guerre. Elle a participé à la vie nationale. Elle a eu sa place dans les prisons, les camps de concentration dans l'insurrection et dans la Première Armée Polonaise, qui, aux côtés de l'Armée Rouge, nous a restitué la liberté.

La libération a donné le jour à de nombreux recueils et la poésie de guerre détient le premier rang dans la littérature polonaise.

Parmi ceux des poètes polonais qui passèrent en émigration (France, Angleterre ou Amérique) la durée de la guerre, trois servirent la cause nationale tout au long de cette période : Julien Tuwim, Ladislas Broniewski et Antoine Slonimski. Les œuvres que leur inspira la nostalgie du pays sont marquées d'un lyrisme neuf et vrai, tout particulièrement celles de Tuwim.

Déjà pleinement maître de son art avant-guerre, Tuwim en émigration appliqua toute sa puissance d'émotion et sa technique artistique à peindre sous forme lyrique la patrie perdue. « Les Fleurs Polonaises », poème de plusieurs milliers de vers, constitue en son genre un événement poétique. Le poète s'est proposé d'y exprimer tous les sentiments les plus divers, sans en émettre aucun. Elans du plus pur enthousiasme et pages de dure ironie s'y entremêlent en un ensemble d'une riche complexité. De nombreux fragments de « Fleurs Polonaises » ont paru dans les périodiques littéraires, et le poème sera publié sous peu dans son intégralité. Julien Tuwim est, ainsi que Broniewski un de ces poètes qui revinrent dans leur pays autrement que sur les seules ailes de l'inspiration. Ne se sentant apte à la création artistique que dans l'atmosphère vivifiante de son propre pays, depuis quelques mois il

se trouve à Varsovie, retour d'Amérique.

Ladislas Broniewski a toujours été, pourrait-on dire, « le soldat de la cause polonaise ». Dans chacune de ses œuvres trouvent leur expression directe l'instinct social et le sentiment des valeurs humaines. Il n'est pas un seul de ses poèmes qui n'exalte la solidarité et l'abnégation. Broniewski jouit d'une immense popularité ; son œuvre est aussi familière aux écoliers qu'aux membres des Maisons ouvrières de la Culture, et pendant la guerre on lisait Broniewski dans les tranchées... « Baïonnette au canon », recueil de poèmes écrits en pleine période d'occupation, parle le langage d'un grand patriote et d'un artiste de haute classe.

Antoine Slonimski se considère lui-même comme le continuateur de la ligne poétique de Mickiewicz. Son lyrisme est direct comme celui de Tuwim, et le même instinct social que Broniewski l'inspire. Son talent a mûri encore au cours de la guerre. La tragédie nationale le drame du monde, la méditation sur les grands problèmes humains ont approfondi le sérieux de son esprit. « L'Age de la Défaite », écrit sous l'impression des expériences inouïes de ces dernières années, sort tout autant de la banalité que l'époque elle-même.

Dans la poésie contemporaine, plusieurs tendances se dessinent, contradictoires dans la forme mais idéologiquement convergentes. Le poète le plus original est Julian Przybos : il possède un style, une imagination et un univers poétique tout à fait personnels. Avant la guerre déjà, Przybos était le novateur le plus indépendant et le plus combattif. Il faut souligner que sa forme révolutionnaire n'a aucun

point de contact avec la conception de l'Art pour l'Art. Paysan, il avait eu une vie dure et il a exprimé dans sa poésie sa soif de justice sociale. Son recueil « L'Equation du Cœur », composé pendant la guerre d'Espagne, a été comme une voix puissante exprimant l'angoisse de l'Europe menacée par le fascisme, et une vision prophétique de la guerre qui a suivi. Cette guerre a approfondi encore la sensibilité contradictoire de Przybos. Son nouveau livre, « Place sur la Terre », est une somme de sentiments poétiques d'une suprême maîtrise artistique. Poète hermétique, renouvelant sans cesse sa langue, il est en même temps le poète dont l'idéologie est la plus actuelle. Julian Przybos est lauréat du prix littéraire de la ville de Cracovie.

Wazyk, est un poète qui égale Przybos en pureté artistique et en profondeur d'expérience sociale. Comme Przybos, Wazyk a passé par une révolution esthétique comme lui, il est un de ceux qui ont le plus innové. Il a exprimé également son originalité dans le roman expérimental. Imprégné de culture française, il est le traducteur le plus remarquable d'Apollinaire et de Max Jacob. Actuellement, Adam Wazyk représente une tendance néo-classique. Son beau recueil de poésies, « Cœur de Grenade », a été composé pendant que l'auteur pègrinait en U. R. S. S. sous l'uniforme de la Première Armée Polonaise. Il comporte des strophes d'un classicisme serein, monument d'une intense vie nostalgique. Le classicisme de Wazyk est un classicisme qui a passé par l'école extrémiste de l'avant-garde et s'est enrichi de son expérience.

Mieczysław Jastrun, de la même génération que Wazyk, dénote une tendance classique, avec cette différence que l'auteur de « L'Heure Réservee », de « L'Age de l'Homme » a toujours été un artiste doué du sens de la mesure. Ses deux nouveaux recueils de poésie sont imprégnés de nostalgie et

d'un mysticisme contre lequel il se débat. Solitaire spirituellement proche de Rilke, il désire mettre ses forces au service de la société, ou, comme il dit, à « L'Age des Hommes ». C'est là que réside le drame de son âme, car les nouveaux éléments dont il dispose ne sont nullement à la mesure du but qu'il se propose.

Un poète qui jouit d'une grande popularité est Czesław Miłosz. Miłosz est le seul des poètes polonais qui soit lié intellectuellement au romantisme. Miłosz n'est pas comme on dit, un poète pur. Dans sa poésie, il exprime l'inquiétude de son siècle, tout crûment, sans apprêts. Ses visions colorées sont des visions barbares, dans le meilleur sens de ce terme. C'est le principal créateur du mouvement d'idées connu en Pologne sous le nom de « Catastrophisme ». Avant la guerre, Miłosz a exprimé, dès sa poésie de jeunesse, le pressentiment du malheur qui allait se produire, d'un malheur indéfini, dont il n'avait qu'une vague conscience.

Ce pressentiment était le fondement de sa métaphysique. Le recueil de Miłosz qui vient de paraître, « Le Salut » (allusion à Conrad), résume la réalisation de ses pressentiments.

Quelques individualités se sont révélées dans la jeune génération poétique. A fait sensation entre autres le tome de poésies de Zbigniew Bienkowski dont le titre « Affaire d'Imagination » est comme son manifeste. L'auteur exalte dans ses œuvres le rôle de l'imagination et la nécessité de la libérer des conventions du naturalisme. Création d'une imagination conceptionnelle qui rompt résolument avec la description et le cliché photographique.

Les poètes liés à la terre forment un groupe à part. Dans les nouvelles conditions nationales et politiques la campagne est devenue un consommateur important de littérature paysanne.

H. R.

Le roman

L'édition connaît aujourd'hui en Pologne un regain d'activité que n'entravent plus ni la pénurie de papier ni les difficultés d'ordre technique. Et la littérature y occupe une place privilégiée. Plusieurs dizaines de romans, recueils de nouvelles et reportages ont déjà paru, dont nombre méritent un grand intérêt.

L'un des livres les plus remarquables, est celui de Séverine Szmaglewska, « Fumées sur Birkenau ». Il a déjà été tiré à 35.000 exemplaires et vient en tête au point de vue tirage, des œuvres de la prose polonaise d'aujourd'hui. Sans prétention, « Fumées sur Birkenau » est une simple évocation des épisodes vécus par l'auteur au camp de concentration d'Auschwitz. La franchise et la vérité de cette évocation, qui sont l'élément créateur de sa construction même, dominent ce livre qu'il est difficile d'étiqueter d'un genre littéraire bien défini : roman, récit ou reportage ? N'importe ! C'est là, avant tout, un livre d'un profond humanisme

« Les Barreaux » de Pola Gojawiczyńska n'est pas un roman. Par le choix de la perspective, il se rapprocherait plutôt d'un reportage sur la prison de femmes de Pawiak à Varsovie, monde à part régi par un cruel automatisme.

La construction ne comporte aucune faiblesse. Il n'y a pas d'héroïne et la personne du narrateur n'apparaît à aucun moment. La vie à l'intérieur de la prison se déroule devant nos yeux sans que l'auteur s'attarde jamais sur une personne ou un événement.

Ces tableaux fragmentés qu'aucune

tentative de synthèse ne cherche à lier entre eux, nous révèlent simplement les images d'une souffrance sans bornes. L'auteur nous raconte ses souvenirs vécus sans pouvoir jamais s'en détacher pour en dégager le sens général se rapportant à l'ensemble des événements de ces dernières années.

Relation fidèle et honnête ce livre est d'autant plus accablant par la cruelle authenticité des choses apportées.

« La Nuit » de Georges Andrzejewski est l'œuvre d'un grand écrivain qui débuta dès avant la guerre par le recueil de contes, « Les Chemins inévitables », plein d'audace et d'ambition et le roman « L'Ordre selon le Cœur », œuvres auxquelles le Prix des Jeunes de l'Académie Polonaise des Belles-Lettres fut décerné en 1939. « La Nuit » est encore un recueil de récits du temps de l'occupation. Catholique et croyant, l'auteur retrace les crises de l'homme qui fléchit devant les solutions décisives qu'appellent les grands tournants de la vie. La mort, l'extermination, la peur — la peur de la solitude — autant de problèmes que pose la vie de tous les jours. Le livre consacre de belles pages à la tragédie des Juifs, évoquée dans l'émouvant récit dont l'insurrection du Ghetto de Varsovie constitue l'arrière-plan et qui s'intitule « Pâques ».

Ce sont également des nouvelles qui forment « Au Pays du Silence » par quoi débute le jeune auteur de 32 ans, Wojciech Zukrowski, dont le talent est aujourd'hui considéré en Pologne comme le plus marquant de sa génération.

Lors de l'attribution à Thaddée Breza

du plus important prix littéraire de la Pologne actuelle — le prix fondé par l'hebdomadaire « Renaissance » (Odrodzenie) — la candidature de Zukrowski fut très sérieusement prise en considération par le Jury ; ce fut par une voix de majorité que le lauréat l'emporta. Les nouvelles du « Pays du Silence » puisent leurs thèmes dans la guerre et dans la vie de partisans d'insurgés et de persécutés. Admirablement bien écrit, le livre soulève les graves problèmes que posent l'idée du Bien et les angoisses d'ordre métaphysique — et c'est là un trait caractéristique qui rapproche Zukrowski d'Andrzejewski.

« Varsovie — Ville insoumise » de Casimir Brandys présente autant d'intérêt et non moins de valeur que « Les Murs de Jéricho » de Breza ou « Le Lac de Constance » de St. Dygat. Le livre de Brandys est un roman sur Varsovie ; mais l'intérêt général qu'il éveille dépasse le cadre des émotions et des élans nationaux où ce thème, que l'auteur paraît vouloir faire sien, aurait pu l'enfermer. Varsovie dépeinte par Brandys est, avant tout, le cœur de l'Europe, sensible à tout événement, à tout changement de climat politique. L'auteur rend l'état d'esprit et les réactions de l'homme de la rue de la « Ville insoumise » à l'annonce de la débâcle de juin 1940, de la bataille d'Angleterre, de l'invasion de la Yougoslavie de celle de l'U. R. S. S. Son livre ouvre au lecteur des larges perspectives tant artistiques que politiques.

Si la jeune génération de romanciers ne pratique point l'analyse psychologique, celle-ci n'est pas pour autant complètement bannie de la littérature polonaise contemporaine. Des écrivains

dont les noms illustrent les lettres polonaises — écrivains de la génération d'hier — tels Nalkowska ou Iwaszkiewicz, utilisent dans leurs nouveaux livres, ce procédé dont ils ont une parfaite connaissance, qu'ils avaient fréquemment approfondi — et qui a fait ses preuves. — Le recueil de nouvelles de Jaroslaw Iwaszkiewicz, intitulé « Nouvel Amour » marque une nouvelle étape dans l'évolution de cet écrivain. « Les Liens de la Vie » que Sophie Nalkowska va faire paraître prochainement, constituent l'une des pièces maîtresses de sa création littéraire.

Parmi les écrivains de la nouvelle génération, Stephane Otwinowski et Georges Zawiejski se rapprochent le plus, sur le plan littéraire, de l'école psychologique de Nalkowska et Iwaszkiewicz. Dramaturge bien connu, Zawiejski vient de faire ses débuts dans le roman. Son « Chemin de la Maison » montre les aspects complexes de la psychologie humaine. Otwinowski (lauréat de la ville de Cracovie) est l'auteur d'un roman sous le titre « Le Temps inhumain », qui a pour sujet la vie d'un homme, dont, durant la guerre, la solitude est le seul compagnon.

Une place à part revient aujourd'hui à certains écrivains à tendance sociale bien accusée et qui appartiennent aux générations précédant la nôtre. L'homme représenté comme un être éminemment social : tel est, très sommairement le trait caractéristique de cette tendance qui se manifeste autant dans les romans de Georges Kornacki et Hélène Boguszevska (« Polonaise ») que dans le très vivant reportage de Michel Rusinek intitulé « De la Barricade à l'Abîme de la Faim » tiré de la vie des camps allemands de concentration.

S. D.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

“Les murs de Jéricho”

de Thaddée Breza

Un grand roman intellectuel et politique vient de paraître en Pologne. « Les Murs de Jéricho », de Thaddée Breza, sont une vaste fresque de l'immédiate avant-guerre, dominée par le règne de la « Sanacja » (régime « d'assainissement », à caractère fascisant). Époque familière, proche encore, et pourtant déjà suffisamment éloigné pour qu'on puisse à présent la comprendre objectivement et la juger. L'histoire de ces années n'est point seulement l'histoire d'une période de corruption, c'est celle de la variété polonaise du fascisme. Aussi est-ce avec l'ampleur de vues d'un historien que Breza reconstitue l'atmosphère de ces temps confus.

Tenant d'un véritable réalisme, l'auteur ne se contente pas de décrire la vie quotidienne dans sa banalité. S'il la suit de très près, c'est pour y déceler les traits caractéristiques de l'époque et reconstruire l'image de l'ensemble. S'étant donné pour but un roman politique, il met hardiment en scène les principales vedettes politiques et les officiels, tout l'État-major de l'O. N. R. (groupement fasciste) avec son chef Papara, les personnalités marquantes de la « Sanacja » avec le ministre de la Justice, le préfet de Polésie et le principal fonctionnaire de la Sécurité Nationale dans les départements de l'est. Breza analyse magistralement l'ivresse donnée par le pouvoir et le culte de la violence, « valeurs de rajeunissement national » disait-on à l'époque, et démonte le mécanisme social et économique des mouvements fascistes. Roman de mœurs, l'ouvrage de Breza est aussi et plus encore une étude serrée des transformations politiques em-

brouillées survenues après la mort de Piłsudski ; il initie à l'histoire polonaise de ces dernières années.

L'innovation introduite dans le style et le fond du dialogue est aussi de haute portée. Breza rompt avec l'excessif souci naturaliste d'« adaptation » au milieu social décrit, avec l'outrance dans le recours systématique aux conversations stéréotypées. Selon l'exemple des grands classiques, il restitue au dialogue son véritable rôle, le rendant encore plus aigu et tendu. Avec lui, la prose du langage courant permet d'exprimer à bon escient des choses intelligentes, importantes et justes. Le dialogue ainsi conçu tient dans le roman de Breza une place primordiale.

Comme Proust, dont l'influence sur lui est marquée. Breza sait admirablement observer les moindres gestes de ses personnages, arrêter l'action et la ramener en arrière tout en gardant le fil, valentir à sa guise le rythme du récit pour mieux fixer l'expression des visages et les inflexions de voix. Comme Proust aussi, Breza emploie volontiers par endroits un style maniéré et spécifique, ce qui ne s'accorde qu'assez mal avec les tendances générales de son roman. Certaines phrases contournées dans la manière expressionniste, compliquées et aux nuances parfois difficilement intelligibles, contrarient l'essor de la pensée.

Il n'en reste pas moins que l'on ne voit guère dans la littérature polonaise de ces dernières années de livre de ce genre qui égalât en puissance, en maturité politique et artistique, « Les Murs de Jéricho » de Thaddée Breza.

Le Lac de Constance

de Dygat

Voici bien longtemps qu'aucun écrivain débutant n'avait entrepris avec tant de brio la conquête du lecteur.

Aucun sous-titre ne range l'ouvrage dans la catégorie « reportage » plutôt que dans celle de « roman ». Il est un peu de l'un et de l'autre dans l'esprit de l'auteur qui s'est tenu en marge d'un genre précis. Pour moi le « Lac de Constance » me fait l'effet d'un roman apparenté au genre américain contemporain comme style et métier. Un nom s'impose même à l'esprit par moments à la lecture de Dygat : Hemingway. Je songe en particulier à « Adieu aux armes » et à « Fiesta ». Ironie discrète, récit réduit au comportement des personnages sans qu'intervienne la psychologie, tels sont les traits « américains » de notre écrivain.

Ces ressemblances sont du reste purement formelles. On est frappé du ton si personnel, si original de ce premier livre du jeune écrivain. Retrouvera-t-il même plus tard pareil accent ? A part la valeur de la forme elle-même, c'est à chaque page, à chaque phrase, la victoire remportée sur le lyrisme une sorte de « lutte avec l'Ange ». N'osant parler simplement des sentiments humains les plus primitifs, Dygat emprunte pour ce faire un ton humoristique alors qu'il ne rêve que de chanter l'amour de la patrie, de Varsovie, de la poésie polonaise, enfin l'amour tout court. Par instants il a le dessous dans cette lutte, son lyrisme refoulé s'échappe malgré lui et au travers de ce flot c'est un être tout nouveau, un être inconnu qui regarde le lecteur d'un œil attendri.

Le problème de la Pologne et des Polonais obsède et tourmente Dygat plus peut-être qu'aucun autre de nos jeunes écrivains. « La Conférence sur la Pologne », cette peinture humoristique du caractère polonais,

est l'un des morceaux les plus poignants de prose polonaise qui aient paru ces dernières années.

Dygat, est citoyen français. Polonais d'élection, il est mis en présence de tels ou tels traits de notre caractère pour lesquels la question du choix ne se pose pas aux Polonais de naissance. Du fait de sa position particulière, Dygat est en mesure d'analyser. Aussi son « Lac de Constance » n'est-il point l'histoire du camp d'internés français et anglais, ni non plus le récit du roman de l'auteur avec Suzanne et Jeannette, au type si joliment dessiné ; c'est un roman sur les relations de la Pologne et de la France.

C'est un problème très réel que pose la France à chaque Polonais. Un profond changement apparaît dans les relations franco-polonaises sous l'influence de la guerre. La France « qui nous avait déçu » comme l'écrivit Dygat, l'infortunée France humiliée, torturée, nous est devenue plus proche et plus compréhensible, plus précieuse, elle est plus près de notre cœur enfin.

Ces choses, qui constituent peut-être l'essentiel du roman de Dygat, il ne fait guère que les laisser entendre discrètement, c'est entre les lignes qu'il faut les lire en marge du récit et de la peinture des caractères.

Les personnages sont campés avec aisance. Quant aux deux s'ilhouettes féminines autour desquelles se centre le récit traité avec une simplicité voulue, ce sont des créations vraiment remarquables.

Ce n'est pas non plus peu de chose que la forte culture artistique et philosophique de Dygat. On peut à ce propos discerner dans « Le Lac de Constance » d'intéressants points de contact de notre auteur avec les existentialistes français.

Jaroslaw IWASZKIEWICZ.

Les Arts Plastiques

Il existe actuellement en Pologne, deux centres artistiques : Cracovie et Varsovie.

Vieille ville de la peinture, Cracovie vient en tête, comme d'ailleurs dans tous les domaines artistiques. L'Académie des Beaux-Arts de Cracovie réorganisée sur de nouvelles bases, dans l'esprit de l'art moderne, constitue le centre de regroupement des arts plastiques.

Cracovie paraît prédestinée à l'œuvre de rénovation de la culture artistique en Pologne. C'est là que s'est ouvert, l'an dernier, le premier Salon de l'après-guerre, consacré aux très nombreux artistes tombés dans la lutte contre l'occupant. Le Salon suivant (« Polonia ») fut une exposition d'œuvres inspirées par les souvenirs de guerre. Enfin, la reprise du cours normal de la vie artistique fut marquée par les expositions des œuvres d'Olga Boznanska et Joseph Pankiewicz, précurseurs de l'art moderne en Pologne.

Toutes les tendances sont représentées au Salon d'Automne à Cracovie et au Salon de Printemps à Varsovie, qui marquent tous deux les grands courants suivis par l'art pictural et sculptural du pays.

La création sculpturale marque un temps d'arrêt, ce qui s'explique aisément, car seuls ont survécu quatre des sculpteurs en renom avant 1939 et deux d'entre eux, Xavier Dunikowski et Jacques Puget, ne parviennent point à retrouver leur forme, depuis leur passage au camp de concentration d'Auschwitz ; par contre, l'art pictural prend un nouvel essor.

Le trait commun à tous les peintres polonais d'à présent, quel que soit leur tempérament, est le sentiment de l'importance des principes formels de l'art moderne. La peinture polonaise s'est

déarrassée des vestiges de l'expressionnisme.

Juste avant la guerre déjà, la couleur était le cri de ralliement des peintres d'avant-garde groupés autour de Pankiewicz (« Comité Parisien »). Aujourd'hui, elle constitue une préoccupation primordiale.

Les coloristes peuvent être divisés en deux groupes : ceux qui exaltent la couleur comme valeur autonome supérieure, non soumise aux rigueurs de l'intellect, et les peintres qui composent les taches colorées pour en faire une image. La première école, qui se réclame de Bonnard, ne dépasse point un postimpressionnisme, tandis que l'autre remonte à la tradition de Cézanne et se rattache au cubisme.

Parmi les indépendants, il convient de nommer particulièrement Eugène Eibisch, une des plus fortes individualités de la peinture polonaise contemporaine.

Ses natures mortes et ses portraits ne sont point seulement des compositions colorées, mais vivent dans la couleur comme dans un sol conditionné par les deux dimensions de la toile.

Jean Cybis Zbigniew Pronaszko, Hanna Rodzka-Cybisowa, distincts les uns des autres, quant à leur degré respectif de sensibilité à la couleur, adoptent à l'égard de cette dernière une position similaire. Pronaszko cherche dans le contraste des couleurs le secret de l'art de peindre. Cybis et Rodzka-Cybisowa construisent leur monde pictural selon la graduation de l'intensité.

Adam Marczyński est l'un des artistes les plus audacieux. L'expérience du cubisme lui a enseigné la science d'exprimer le contenu abstrait des objets représentés. Il est l'un des peintres qui expriment intellectuellement l'émotion plastique.

Un grand souci de conserver la spontanéité et d'exprimer l'impression de façon directe caractérise Czeslaw Rzepinski.

Il n'y a point en Pologne de champions de la peinture décorative au sens propre du terme. Les plus jeunes (Maria Jarema, Thaddée Kantor) se rattachent au post-cubisme et particulièrement à Picasso. Par une bizarrerie du sort, Matisse continue à n'être pas coté en Pologne, bien que son œuvre y soit vivement débattue. Le problème de l'art abstrait, discuté avant-guerre, attend à

présent d'être repris par de nouveaux artistes.

En graphique (sculpture sur bois), Thaddée Kulisiewicz tient la première place. Il termine actuellement une série de planches consacrées à Varsovie, qui vont être bientôt tirées en épreuves litographiques. Kulisiewicz est également dessinateur (dessins à la plume, gouache, sanguine). Parmi les dessinateurs on remarque Adam Marczyński, Etienne Uniechowski et Charles Ferster.

Z. B.

La Musique

La vie musicale en Pologne d'après-guerre se caractérise moins par la diversité des tendances et des conceptions artistiques que par le rayonnement nouveau de la musique dans tous les milieux de la nation. Deux principes sont acquis : décentralisation des foyers d'art musical d'une part, démocratisation de l'enseignement de la musique, de l'autre.

La décentralisation a abouti à la création de nouveaux orchestres symphoniques, à l'organisation de concerts populaires pour la jeunesse scolaire et les groupements professionnels, etc.. Les philharmonies de Cracovie, Lodz, Varsovie, Katowice, Wrocław, l'Orchestre de la Baltique et les orchestres symphoniques municipaux de plusieurs villes de moindre importance, l'Opéra d'Etat à Poznan et ceux de Cracovie, de Silésie, de Varsovie, enfin les orchestres de la Radio polonaise que dirigent des chefs d'orchestre réputés, attirent vers la musique un très grand nombre de nouveaux amateurs.

Citons quelques réalisations particulièrement réussies. Le Festival de la musique polonaise contemporaine à Cracovie à l'occasion du premier Congrès des compositeurs, a présenté au cours de quatre jours les œuvres de douze auteurs différents, quelques-unes en première audition. Kassern, Perkowski, Szeligowski, Szalowski, Palester, Ekier, Lutoslawski, Panufnik. La musique polonaise, sans rompre avec le passé, a pris un nouvel essor.

Sous l'impulsion d'un jeune et énergique chef d'orchestre, Wislowski, l'Orchestre Populaire Polonais nouvellement créé, déploie une grande activité, tendant particulièrement à propager la musique d'inspiration folklorique.

Pour illustrer l'activité des orchestres symphoniques, mentionnons, parmi d'autres, l'orchestre de la Radio de Katowice, qui vient de donner pour son premier anniversaire son 150^e concert symphonique. Précisons qu'il s'agit de

CAHIERS FRANCO-POLONAIS

concerts exécutés non seulement en studio mais aussi dans les usines, ateliers, foyers de culture, clubs musicaux, etc..

Un récital Chopin a été donné dans un hall des chantiers navals de Sopot devant un auditoire de 4.000 ouvriers, et 10.000 ouvriers y ont assisté à un récital de chant. A citer aussi le festival organisé à Duszniki petite ville d'eau de Silésie, en commémoration du 120^e anniversaire d'un concert donné par le jeune Chopin au bénéfice des orphelins de l'endroit. Les organisations ont l'intention de répéter ces fêtes chaque année, vouant ainsi Duszniki au culte de Chopin.

Puisqu'il est question de Chopin, soulignons les imposants préparatifs actuellement en cours pour le centenaire de la mort du grand compositeur. 1949 sera en Pologne l'année de Chopin. Des manifestations à l'échelle internationale sont en préparation. D'ores et déjà, un concours éliminatoire pour solistes est annoncé, en prévision du grand concours international d'interprétation de la musique de Chopin. Une édition d'Etat de l'ensemble de l'œuvre de Chopin d'après manuscrits et autographes est également en préparation. Le plan urbanistique de Varsovie prévoit la construction d'un quartier Chopin, où seront édifiés le Conservatoire de Musique, l'Opéra, la Philharmonie, le Musée Chopin, l'Institut Frédéric Chopin, la Bibliothèque, etc..

En dehors de cette campagne pour la conquête d'un nouveau public, une action tendant à démocratiser la musique a abouti à la nouvelle réforme de l'enseignement musical. Ce dernier marque nettement la distinction entre l'éducation musicale générale d'une part (degrés primaire et secondaire), la haute spécialisation, de l'autre (degré supérieur).

L'école primaire musicale, qui cumule son programme avec celui de l'enseignement général, donne le minimum de connaissances musicales théoriques et pratiques ; tandis que la formation de l'amateur cultivé et du musicien professionnel est assurée par l'école secondaire de spécialisation.

L'éducation musicale est parachevée par l'enseignement supérieur, qui forme les compositeurs, chefs d'orchestre, etc..

Parallèlement à l'édification d'un système scolaire cohérent et complet se déroule un travail expérimental. De nombreuses villes ont créé des écoles de musique de types différents. Dans ce domaine, Cracovie et Lodz rivalisent entre elles pour la primauté artistique. Cracovie s'enorgueillit du meilleur modèle d'école supérieure et secondaire ; Lodz — ville ouvrière — est à l'avant-garde du mouvement pour le développement de l'enseignement musical primaire et général. Katowice, capitale de la Silésie a fondu l'enseignement professionnel musical avec l'enseignement général, par la création d'une école générale de musique et d'un lycée humaniste-musical. La ville de Poznan, où se trouve l'Opéra d'Etat, a ouvert une école pour chanteurs d'Opéra, et Lublin possède une école spécialisée pour organistes et maîtres de musique d'église. D'autres écoles du type professionnel pour la formation des spécialistes de l'industrie d'instruments de musique (facteurs de pianos, harmoniums et orgues, luthiers, etc..) sont en cours de constitution.

Soulignons que la réforme de l'enseignement musical était réclamée et préparée depuis bientôt 28 ans par de nombreuses commissions d'études. Freinée par les milieux conservateurs au pouvoir, elle n'a pu être réalisée que par un gouvernement démocratique décidé à satisfaire les besoins artistiques de toute la nation.

G. B.

Le Théâtre

De tout temps le Polonais fut particulièrement doué pour l'art théâtral. Il existe même un style polonais d'interprétation théâtrale, style aussi éloigné du jeu russe au réalisme parfois outrancier que du conventionnalisme du jeu français.

Très populaire en Pologne, le théâtre y prit de bonne heure une portée sociale, voire nationale. Le début de son grand essor fut marqué au XVI^e siècle par la pièce fameuse de Jean Kochanowski : « Le Renvoi des Messagers ».

C'était l'époque de l'apogée du pays, de l'épanouissement de sa puissance politique et économique, de la renaissance culturelle. Dans une telle atmosphère de bien-être et de sécurité, lorsque les clairons sonnaient victoire aux frontières et qu'aucun ennemi ne venait troubler villes florissantes et campagnes paisibles, il fallait un esprit très perspicace pour percevoir le danger d'une quiétude très sûre de soi. Cet assoupissement devait être chèrement payé par les terribles invasions et les guerres civiles du siècle suivant.

C'est en ces temps heureux que le chancelier et connétable du Roi, Jean Zamojski, se rend au domicile du poète pour lui demander, en son nom comme au nom du Roi, une œuvre susceptible de stimuler l'activité politique du pays et d'arracher les gens à leur insouciance du lendemain.

Jean Kochanowski ne déçut point l'attente du Gouvernement. Son œuvre inaugura le répertoire national. C'était un drame d'actualité, présenté sur le thème antique de la ville de Troie à la veille du siège. Les paroles de Cassandre devaient particulièrement frapper les esprits contemporains.

Trois cents ans plus tard, la Pologne, ce vaste Etat baigné par deux mers, est

totalemeut effacée de la carte d'Europe. Le peuple gémit sous le joug étranger, et pourtant la littérature polonaise prend un essor plus puissant que jamais. Elle devient européenne. Un des grands poètes romantiques, Sigismond Krasinski, écrit alors le drame le plus représentatif de tout le théâtre polonais : la « Non-Divine Comédie ». Sentant d'instinct que le fonds de la création dramatique est fait de conflits où différentes vérités s'affrontent, ce conservateur, ce catholique, « bien pensant » s'engage dans la voie des idées nouvelles. Les partisans de la « réaction » sont traités fort durement en la personne du comte Henri, qui se protège des « remparts de la Sainte-Trinité ». La victoire du christianisme n'est amenée que par une révolution sociale d'abord victorieuse, puis victime de son propre succès. Le ton de la « Non-Divine Comédie » est plus proche de la pensée progressiste moderne que de l'attitude des réactionnaires pour qui le seul salut contre une révolution consiste dans l'obstruction systématique par tous les moyens.

A l'aube du XX^e siècle, aube de la résurrection nationale, un autre poète dramaturge partit en guerre contre le traditionalisme : Stanislas Wyspianski. Bien qu'il fût lui aussi de tendances plutôt conservatrices, on ne lui en doit pas moins des drames d'une rare puissance révolutionnaire. Il écrit à l'époque du symbolisme, où l'art occidental innovait en matière de style. Aujourd'hui que certains traits de style mal accueillis alors ont reçu la consécration du temps et sont considérés simplement comme caractéristiques d'une époque, Wyspianski, dont la gloire avait pâli brusquement après une période d'engouement très bref, reprend position de plus en plus solide parmi les classiques du théâtre.



Karol Hubert Roztworowski, mort peu avant la guerre, parle une langue bien plus proche de la nôtre. Dans « La Surprise » il dissipe les espoirs bourgeois d'amélioration de l'humanité par le progrès moderne, peint l'intérieur misérable d'une cabane paysanne au temps du triomphe de la bourgeoisie, montre la « tentation du dollar » offerte par le capitalisme. Ce sont là thèmes semblables à ceux de B. Shaw. De par ses qualités littéraires, son ascétisme de tempérament, Roztworowski, Savonarole polonais en quelque sorte, a certaines ressemblances avec le vieil Ibsen à la barbe rousse ; mais il est encore plus profondément révolutionnaire.

Ces quatre noms représentent l'ossature du théâtre dramatique polonais.



La comédie de mœurs a toujours été très goûtée en Pologne. Toute une tradition, commencée au XVII^e siècle, se poursuit jusqu'à nos jours. Le plus grand nom reste celui d'Alexandre Fredo, le Molière polonais, dont les pièces figurent périodiquement au répertoire contemporain.

De notre temps la comédie de mœurs et le vaudeville, loin de flatter tacitement les goûts bourgeois, se donnent pour tâche de les railler. Parallèlement au drame, la comédie en Pologne a généralement moins cherché à amuser des spectateurs oisifs qu'à être l'expression d'une pensée polémique et éducative.

Un nouvel art dramatique se crée en ce moment, avec, pour promoteurs aussi bien les talents consacrés d'avant guerre que ceux qui se sont formés pendant l'occupation. Les uns et les autres ont d'ailleurs été marqués par la même dure expérience.

Sous l'occupation, la vie artistique clandestine demeura fort riche, principalement à Varsovie et Cracovie. Des soirées artistiques avaient lieu, des concerts, même des spectacles. On se souciait de l'après-guerre : on organisait des troupes, des répétitions, des mises en scène. A Varsovie furent organisés deux concours de pièces nouvelles. Le dramaturge Georges Zawiejski, qui atteignit la plénitude de son talent sous l'occupation, fut lauréat du premier concours pour sa pièce historique « Le Rénovateur », image du passé lointain de la Pologne. La « Journée du Jugement » (Jugement de Pilate), du même

auteur, obtint également le premier prix au second concours. D'autres pièces ont encore été remarquées et jouées par la suite avec succès. Mentionnons « Orphée » d'Anna Swirszczynska, la comédie bouffe « La Fête de Winkelried » de Zagorski et Andrzejewski, et « Homère » de Thaddée Gojcy, mort en combattant dans l'insurrection de Varsovie. Nombre de pièces furent présentées, la plupart d'actualité patriotique. Parmi les auteurs dramatiques en renom avant-guerre, il faut encore mentionner Antoine Cwojdzinski, auteur de comédies légères sur les théories de Freud et Einstein, toujours très coté, bien qu'il s'agisse d'un genre théâtral approchant la limite des pièces « faciles » à l'aspect artistique assez négligé.



En ce moment, précisément, le public polonais, marqué par les années de guerre, réclame des œuvres d'une haute tenue artistique. Ce public est devenu assez grave, et reste très réceptif. L'époque est particulièrement bien choisie pour former son goût et sa sensibilité.

Trois tendances se dessinent. Le théâtre l'« avant-garde », d'un dense contenu poétique, est très en vogue. C'est ainsi qu'un vaste public assistait à la présentation de l'« Electre » de Giraudoux à Lodz, et que le drame romantique de Slowacki « Lilla Veneda » battit à Varsovie tous les records du succès. On peut nommer également Etienne Flucovski avec son « Ulysse chez les Féaques » et « L'Etoile du Ciel Occidental », ainsi que Brandsteter, auteur d'une pièce sur Rembrandt, « L'Enfant prodige ». D'autre part, bien que le public se désaffectionne quelque peu du théâtre d'actualité patriotique ou révolutionnaire, les pièces consacrées à la lutte contre l'occupant sont toujours très suivies. Ce sont, entre autres, « Bartosz Glowacki » (héros paysan de l'insurrection de Kosciuszko), œuvre de Wanda Wasilewska, et « L'Attentat » de Breza et Dygat. Une place à part doit être faite à « Pâques » d'Otwinowski, tableau de la vie d'une petite communauté juive de province au moment de l'insurrection du ghetto de Varsovie. La dernière tendance est représentée par le répertoire bourgeois, particulièrement de province, au mauvais goût traditionnel. Mais il est suggestif que dans l'ensemble, le public préfère d'instinct les spectacles de valeur, tenant particulièrement à l'aspect artistique.

Le Cinéma

L'industrie cinématographique en Pologne est représentée par l'Entreprise d'Etat « Film Polski » (Le Film Polonais). La phase initiale de l'activité du « Film Polski », alors que ses possibilités techniques étaient encore limitées, a dû se borner à des productions de court métrage. En effet, la production cinématographique polonaise, a dû repartir à zéro. Entreprise au début avec les moyens de fortune du Service Cinématographique de l'Armée, à présent l'activité cinématographique se développe heureusement en Pologne. D'ores et déjà sont à l'œuvre des centres de fabrication de matériel technique pour studios et laboratoires (à Lodz et à Bydgoszcz). Ont été réalisés un grand nombre de documentaires, de reportages, de films scolaires et de vulgarisation scientifique, dont certains sont des réussites de qualité. Parmi les plus récents, citons-en quelques-uns :

« Les mines de sel de Wieliczka », indique la portée économique et les curieuses formations géologiques de ce site touristique tout en mettant le spectateur sous le charme mystérieux des grottes et lacs souterrains ornés de chapelles et de statues de saints, taillées dans les blocs de sel. Les épisodes de la lutte livrée par le mineur contre les forces de la nature soulignent le sens de la grandeur et de la continuité de l'effort humain. Ce documentaire a obtenu le grand prix du film pédagogique au Festival de Cannes.

« La Suite varsovienne » retrace l'histoire de la capitale polonaise sous l'occupation, « La locomotive », l'effort magnifique des cheminots dans l'œuvre de reconstruction du réseau ferroviaire. « Les artistes de Cracovie à l'œuvre » est un documentaire sur la vie des grands maîtres de l'Art polonais contemporain à Cracovie, l'antique et pittoresque cité, centre de la vie artistique du pays. « Maïdanek », présenté lors du procès de Nuremberg est

un document bouleversant sur les horreurs des camps allemands d'extermination.

Des bandes d'actualités sont régulièrement projetées sur les écrans polonais et diffusées à l'étranger. Deux films scientifiques : « L'Air Liquide » et « La Main de l'Enfant » ont été projetés au Congrès International du Film Scientifique qui s'est tenu à Paris au mois d'octobre.

Les récents progrès techniques ont permis au « Film Polski » d'entreprendre de longs métrages. Deux sont en voie de réalisation : « La Rue Limitrophe », sur la jeunesse varsoviennne sous l'occupation et « La première Représentation aura lieu Demain », qui emprunte son sujet à la vie de l'illustre compositeur polonais Moniuszko. Deux autres — dont les prises de vue sont terminées — vont incessamment être projetés : « Les Chansons interdites » qui dépeint la période d'occupation durant laquelle des chants interdits symbolisaient l'esprit de résistance des Varsoviens, et « De 9 à 11 heures » où la Pologne Nouvelle sert de cadre à une action dramatique.

Des 850 salles de projection d'avant-guerre ne restaient que quelques dizaines à la libération ; en août 1946 on en comptait déjà 472 et leur nombre augmente constamment. Les programmes comportaient surtout jusqu'ici des films soviétiques et anglais. Des films français et américains vont incessamment être projetés en Pologne. Le « Film Polski » vient de se rendre tout récemment acquéreur d'un certain nombre de réalisations françaises, dont : « La Marseillaise », « Uncle Père et Fils », « Falbalas », « Les Enfants du Paradis », etc..

Signalons pour terminer l'activité de l'Institut du Film (créé sur l'initiative du « Film Polski ») qui a pour but de contribuer à la recherche scientifique sur le film et au développement de la culture cinématographique.

C. H.

La Pologne à la première session de l'UNESCO

Ces six années de guerre que vient de subir l'humanité ont mis au cœur des peuples comme des hommes un ardent désir de paix, d'une paix durable, juste et universelle, de cette paix si durement acquise et qu'il faut affermir. Aussi est-ce avec une attention des plus soutenues que le monde entier suit les efforts menés dans cette voie. Nulle nation peut-être ne saisit mieux l'importance de cette tâche que la Pologne, tout particulièrement éprouvée par la guerre et l'occupation. De là l'attention extrême que portent les Polonais à la Conférence de la Paix, à l'O. N. U. et à toutes organisations filiales.

Démocratie populaire, la Pologne d'à présent s'est engagée dans la voie d'innovations hardies embrassant à peu près tous les aspects de notre vie nationale. Les transformations fondamentales d'ordre politique économique et social, introduites dans la structure de la nation sous-entendent, en parallèle, des changements aussi profonds dans le domaine culturel. Rendue accessible à toutes les classes sociales de la nation, vivifiée par la participation des masses prolétariennes, notre culture nationale est appelée à prendre un essor et un rayonnement nouveaux. Par là-même serons-nous d'autant mieux à même d'apporter notre concours actif à la collaboration culturelle internationale, la plus grande force qui soit au service de la paix. Aussi l'UNESCO, dont le programme est précisément de concourir par ce moyen à l'union des peuples du monde entier, est-elle assurée de notre participation enthousiaste.

Constituée en octobre 1911, lors de la Conférence Internationale des ministres de l'Enseignement à Londres, l'UNESCO a déjà derrière elle un passé d'une année de travaux préparatoires. Sans doute ne cacherons-nous pas que beaucoup des espoirs que nous avons mis en l'UNESCO, nous Polonais, attendent encore leur réalisation, que notre enseignement est laissé à ses seules forces sans secours international, que nos savants ne peuvent entreprendre de travaux scientifiques faute de laboratoires que nos artistes se débattent contre des difficultés de l'ordre le plus positif, manquant du matériel le plus élémentaire, que nos bibliothèques rassemblent au prix d'immenses efforts quelques milliers d'ouvrages alors que nous en aurions besoin de centaines de milliers et de millions. Mais, si l'UNESCO n'a su satisfaire au cours de l'an passé à tous ces besoins de toute urgence, nous ne nous laissons pas rebuter pour autant. Nous mettons tout cela au compte des multiples tâches auxquelles l'organisation a eu à faire face dans cette période de première organisation : constitution administrative, élaboration d'un statut, etc. Nous avons confiance que le monde nous viendra en aide à nous et à tous ceux qui en ont besoin et le méritent. Nous n'avons point honte de notre situation difficile : le peuple polonais n'est point responsable de cet état de choses, il a donné abondamment la preuve de sa santé morale et de son ardent amour tant de la liberté que de la patrie en luttant héroïquement contre

un occupant cruel. Nous avons pleinement droit à ce que le monde nous accorde son assistance ; nos enfants, notre jeunesse, nos gens de savoir attendent avec confiance cette aide, annoncée depuis un an et jusqu'ici réalisée surtout dans le cadre de l'action de l'U. N. R. R. A.

Tel est l'esprit dans lequel la Pologne a ratifié la convention avec l'UNESCO, telles sont les requêtes que nous présentons en procédant à la constitution d'un organisme national à cet effet et en nommant une délégation à la première session annuelle convoquée à Paris du 19 novembre au 10 décembre de cette année.

À la séance d'organisation, convoquée en novembre sur l'initiative du Ministère de l'Éducation Nationale, ont été représentés nombre d'organismes d'État et de nombreuses institutions sociales. Les Ministères de la Culture et des Beaux-Arts, de la Propagande et de l'Information, de la Santé Publique, de l'Éducation Nationale, constituent la participation officielle à l'organisation. Les organisations du monde savant polonais Syndicat de l'enseignement, Centrale syndicale, associations culturelles, organisations de jeunesse, coopératives, organisations artistiques, etc., toutes les forces vives à caractère culturel, représentent dans l'U.N.E.S.C.O. polonaise le facteur social. L'initiative du Ministre de l'Éducation Nationale a eu le plus grand retentissement. La séance d'organisation a permis de transmettre à la délégation élue à la session de Paris des résolutions et des projets concrets concernant aussi bien le domaine de la protection internationale de la santé psychique, l'universalisation de la culture par l'utilisation massive du film et de la Radio, la simplification de la procédure concernant les droits d'auteur, et toute une série de problèmes pareillement d'actualité que la remise en activité des organismes internationaux de coopération culturelle d'avant-guerre. Soit d'un nouveau courant culturel avec le monde, réparation des brèches causées par la guerre, dans l'information culturelle, désir profond de participer au maximum à la vie culturelle mondiale : voilà les mobiles de l'activité de la N. E. S. C. O. polonaise :

De l'importance que notre pays attache aux travaux de l'UNESCO, témoignent excellemment l'abondance numérique et la composition de la délégation polonaise à la session de Paris. La présidence est assumée par le Vice-Ministre de l'Éducation Nationale, Mme Halina Kuczkowska, organisatrice et dirigeante de l'action de protection de l'enfance et de la jeunesse, action dont la portée est mise en évidence, ne serait-ce que par les chiffres (150.000 orphelins de guerre établis dans les maisons de l'enfance ou dans des familles d'adoption, plus d'un million d'enfants nourris et bénéficiaires des organisations des loisirs). La suppléance de la Présidence appartient au Vice-Ministre de la Culture et des Beaux-Arts, Léon Kruczkowski, auteur de romans paysans très remarquables (« Cordian et le Rustre », « Les Plumes de Paon », « Pièges »). Le facteur social est représenté par M. Casimir Maj, Président de la plus grande organisation syndicaliste des travailleurs intellectuels groupant plus de 60.000 membres, « L'Association du Corps Enseignant Polonais ». Le monde savant est représenté par le Recteur de l'Académie de Varsovie, M. Stéphane Pienkowski, éminent physicien, et Mme Nathalie Gasiorowska-Grabowska, professeur à l'Université. Les délégués sont accompagnés de suppléants et d'experts. La science, l'enseignement, l'art, la littérature, la presse, le film ont leurs représentants.

La session de Paris remplira-t-elle les espoirs que nous mettons en elle ? On ne peut encore le dire aujourd'hui, alors qu'elle entreprend à peine ses travaux.

Il est certain que l'absence de l'U.R.S.S. contredit à l'universalité de l'organisation. L'attitude d'expectative de la Yougoslavie ne nous laisse point indiffé-

rents. L'évidente prédominance des grands Etats et des éléments anglo-saxons à la direction de l'UNESCO provoque le souhait motivé d'une plus grande autonomie des moyens et petits Etats ainsi que d'une plus grande activation des participants slaves et de la délégation française. Certaines formules idéologiques contenues et dans les déclarations du Bureau de l'UNESCO et dans l'exposé de son dirigeant provisoire, le Dr. Huxley, éveillent en nous une certaine inquiétude par leur aspect unilatéral et abstrait à outrance. Notamment ne nous semble-t-il pas juste d'affirmer que la guerre commence essentiellement dans les esprits et que c'est dans les esprits qu'il faut la vaincre. Nous ne nions pas le moins du monde l'action du facteur moral mais nous savons bien qu'en dehors de la réalité subjective existe et reste très agissant le monde concret. Nous ne pensons pas non plus que l'on puisse lutter effectivement pour la paix sans poser nettement le problème de la lutte sans compromis contre le fascisme et ses survivances dans le domaine de la culture. Ces considérations ont certainement retenu la Yougoslavie de ratifier l'accord de l'UNESCO. Ce retrait d'un membre doit être retenu comme significatif par la direction de l'UNESCO.

En dépit de ces réserves, la délégation polonaise désire concourir le plus activement à la solution des évidentes difficultés actuelles, à l'aplanissement des désaccords, à la découverte d'une langue commune d'entente et de collaboration, à la création d'une coopération plus active, plus effective, plus réelle dans le domaine culturel entre toutes les sociétés du monde organisées dans l'UNESCO.



Les textes de cet ouvrage ont été traduits par :

V. ARSCHER

Michel DUMARAIS

Mme KLIMEK

Mme Kœrner KARBOWSKA

Allan KOSKO

MICHALSKI

Claude PARIS

Michel PAVELEC

Anne POZNER

André ~~ROSTAND~~ RASTOUL

IMPRIMERIE S. N. I. E.
32, rue de Ménilmontant
— PARIS 20° —

